Alphonse de Lamartine

# La vie de Mahomet

Introduction
et annotations
de 'Ali Kurhan

*Fondation Abdulaziz Saud Al-Babtin pour la Création Poétique*

L'Harmattan
Institut des Arts
et Lettres Arabes

# Alphonse de Lamartine

## *La vie de Mahomet*

Lamartine consacre au Prophète et à l'Islam, dans son *Histoire de la Turquie,* un volume tout entier.

Pour rendre l'Islam accessible au lecteur occidental, Lamartine utilise un vocabulaire chrétien : il parle de *pontificat,* d'*apôtre,* de *sacerdoce* et d'*assomption* pour raconter l'histoire de Mahomet. Il s'attache à souligner toutes les ressemblances possibles avec le Christianisme.

Aussi, sans oser répéter ce qu'il avait dit sur l'Islam à Vigny : *L'Islam est un christianisme purifié,* il met en valeur, au style direct, la réplique du roi chrétien d'Éthiopie accueillant des réfugiés musulmans, qui reflète parfaitement sa pensée : *entre ce que tu viens de dire du Christ et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas l'épaisseur de ce brin d'herbe de différence ! Allez, et vivez en paix.*

A chaque fois qu'il le peut, Lamartine cite des chrétiens dans le sillage du Prophète. Utilisant la célèbre parabole du semeur il affirme : *Le Coran fut évidemment dans son esprit la végétation de cette semence de l'Évangile jetée en passant par le vent du désert dans son âme.*

Le lecteur est peu à peu conduit à partager l'admiration de l'auteur pour le Prophète, et le terrain devient propice pour le rapprochement entre les deux civilisations, puisque cette animosité du vaste public occidental à l'égard de l'Islam était principalement due au discrédit jeté sur la personne même du Prophète. Il y a « malentendu ». N'est-ce pas là la formule généralement usitée pour entamer une procédure de réconciliation ?

Dans cet esprit, il dira : *Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesu l'homme, qui osera comparer humainement un g l'histoire moderne à Mahomet ?*

***Un chef d'œuvre de conciliation : Mahomet y est plus grand des hommes. Cependant, Lamartine Christ est surhumain.***

**'Ali Kurhan**

**Chercheur égyptien, docteur en lettres françaises de professeur à l'Université d'Hilwan en Égypte. Mem d'Histoire Égyptienne.**

*Le Scribe arabe, Essais*
*Collection dirigée par Osama Khalil*

ISBN : 2-7475-9426-2

24 €

لتحميل المزيد من الكتب

تفضلوا بزيارة موقعنا

www.books4arab.me

# La vie de Mahomet

« Histoire de la Turquie »

1er volume

*Édition spéciale publiée en collaboration avec*
*La Fondation Abdulaziz Saud Al-Babtin pour la Création Poétique*

Les idées mentionnées dans ce livre
expriment l'opinion de l'auteur tout seul.

*Le Scribe arabe – Essais*
*Collection dirigée par Osama Khalil*

Maquette de la couverture : Osama Khalil

Alphonse de Lamartine

# La vie de Mahomet

« Histoire de la Turquie »

1er volume

Introduction et annotations de 'Ali Kurhan

Ouvrage révisé par Osama Khalil

*Édition spéciale publiée en collaboration avec*
*La Fondation Abdulaziz Saud Al-Babtin pour la Création Poétique*

C

Institut des Arts et Lettres Arabes
21bis, rue des Ecoles, 75005-Paris
*Tél. : (33) 6 17 53 87 65 / (33) 1 53 10 88 34*
*E-mail :* scribeharmattan@hotmail.com

ISBN : 2-7475-9426-2
EAN : 9782747594264

# INTRODUCTION

## Les origines de l'œuvre

L'histoire de Mahomet et de ses premiers successeurs est contenue dans le premier tome de *l'Histoire de la Turquie* de Lamartine[1].

Conformément à la coutume de l'époque, il fait précéder son *Histoire de la Turquie* d'une vie du Prophète alléguant que le peuple turc est de religion musulmane, que le sultan est également calife et que pour les comprendre il est essentiel de comprendre leur religion : *« Les Turcs doivent leur empire tout entier au prophète arabe, et le prophète doit l'affermissement de sa religion aux Turcs*[2] *».*

Il s'écarte néanmoins de ses prédécesseurs en consacrant un volume tout entier au prophète: c'est dire que le sujet l'intéresse et même le fascine.

La première explication à cette fascination est le fait que, pour Lamartine, la religion est le *mobile* des peuples. La seconde, c'est que l'Islam l'intéresse; Lamartine y retrouve même ses racines, il se prétend d'origine espagnole descendant des Allamartine *fidèles serviteurs d'Allah*[3]. Il s'emploie à rendre accessible tout en levant nombre de préjugés, la religion musulmane aux lecteurs occidentaux.

Ainsi Lamartine utilise t-il le vocabulaire chrétien : il parle de *pontificat,* d'*apôtre,* de *sacerdoce,* d'*assomption* pour

---

[1]Lamartine, *Histoire de la Turquie,* Librairie *Le Constitutionnel,* Paris 1854. Toutes les circonstances, personnelles, politiques et diplomatiques de la parution de cette œuvre sont exposées dans notre thèse *Histoire de la Turquie selon Lamartine,* parue aux éditions du Septentrion, Paris 1995

[2] Lamartine, *Histoire de la Turquie,* t. I, p. 49.

[3] Mattlé (R.) *Lamartine voyageur,* Edition de Boccard, Paris 1936. p. 373.

raconter l'histoire de Mahomet.[1] Il s'attache à souligner toutes les ressemblances possibles avec le christianisme.

En effet, l'Islam dans l'*Histoire de la Turquie* est davantage présenté comme une secte chrétienne que comme une religion autonome. Il dit à Vigny : *L'islam est un christianisme purifié*[2]. Il prend, de nouveau, l'un de ses personnages comme témoin de sa propre pensée[3] et met en valeur, au style direct, la réplique du roi chrétien d'Ethiopie accueillant des réfugiés musulmans qui reflète parfaitement sa pensée ; « *entre ce que tu viens de dire du Christ et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas l'épaisseur de ce brin d'herbe de différence ! Allez, et vivez en paix* ».[4] Et, Lamartine de commenter :

*"Il semble, en effet que l'islamisme n'était dans la première pensée de Mahomet qu'un commentaire arabe de l'Evangile, et qu'il hésita longtemps, s'il ne se bornerait pas à se déclarer apôtre du Christ* [5] *...»*

A chaque fois qu'il le peut, Lamartine cite des chrétiens dans le sillage du Prophète. Il mentionne un charpentier d'origine grecque de Djabber, selon lui l'un des inspirateurs du Coran, l'autre, le moine Djerdjis qui avait hébergé dans son monastère la caravane dans laquelle se trouvait Mahomet alors enfant, et ses compagnons.

Utilisant la célèbre parabole du semeur il affirme :

*« Le Coran fut évidemment dans son esprit la végétation de cette semence de l'Evangile jetée en passant par le vent du désert dans son âme.*[6] »

---

[1] De nos jours la tendance va dans le sens inverse et l'on préfère parler d'Allah au lieu de Dieu... Sorte de cordon sanitaire entre les deux civilisations.

[2] Summers, *L'orientalisme de Vigny*, Paris, Champion 1930

[3] De son côté Goethe s'exclame « si c'est ça l'Islam, alors nous sommes nous tous musulmans ».

[4] Voir p.119

[5] Ibid.

[6] Voir p. 80

Djerdjis est davantage désigné sous l'appellation de moine que par son nom pour bien ancrer dans l'esprit de son lecteur son appartenance au christianisme, source de sa pensée et de son influence sur Mahomet. Lamartine souligne aussi que les principaux sages de la Mecque, proches du Prophète, sont chrétiens. Il s'agit de Waraca, Othman, Obaydallah et Zayd. Sans parler, comme ses contemporains, de *plagiat* ou d'*éclectisme*, l'auteur met bien en valeur toutes les influences chrétiennes qu'aurait subies le prophète.[1]

Cette volonté de rechercher systématiquement toutes les influences chrétiennes ou supposées telles, est sans doute motivée par la volonté de créer une sorte de « sympathie » dans le sens littéral du terme entre le lecteur chrétien et les adeptes de cette religion qui selon lui n'en est que le dérivé. Œuvre de récupération indéniable.

Lamartine exploite à fond sa théorie de l'irresponsabilité de Mahomet. Bien entendu, il n'hésite pas à utiliser des termes médicaux pour justifier le bien fondé de ses allégations :

*« ... mais, Mahomet, ne possédait pas son esprit, il en était possédé ; soit tension continue de son imagination vers les choses invisibles, soit hallucination extatique (...) soit épilepsie ou catalepsie intermittente, dont il paraît avoir été affecté comme César et d'autres grands hommes qui avaient faussé leurs organes à force de penser, il paraît évident que*

---

[1] Cette tendance subsiste toujours. Dans *Le Prêtre et le Prophète*, Azzi Joseph,écrit : « *Nous pouvons conclure que derrière le Coran arabe, il y avait un autre livre, qui lui a servi de base et d'original et qui lui a donné généreusement ses versets, ses enseignements, ses paraboles et ses contes. Toutefois, s'il était relativement facile de trouver le prêtre Waraca, en revanche, atteindre l'Evangile des Hébreux, comme seule et unique source des sciences du Coran, n'ira pas sans difficultés.* » Paris 2002, p. 121.

*Mahomet était visité par des visions et surtout par des* songes ». [1]

Il est à noter que ce dernier mot est transcrit en italique dans le texte, ce qui en souligne l'importance: une fois de plus l'accent est mis sur le rêve qui permet de laver le rêveur de tout soupçon de tromperie. Evidemment, Lamartine a préalablement préparé le lecteur à trouver lui-même cette conclusion, en faisant état de *l'irresponsabilité* du Prophète, par des indices et des traits relatifs à son enfance.

Lamartine s'inscrit dans une *« époque où l'incrédulité envers un message religieux semblait commander de voir des menteurs dans ceux qui l'émettaient. Ainsi les philosophes rationalistes du XVIIIe siècle, tout comme les théologiens et apologistes chrétiens, voyaient dans Mohammad le modèle de l'imposteur*[2] ».

Cette interprétation faisant du Prophète un malade, trouve ses origines dans l'œuvre de l'abbé Théophane, écrivain byzantin du VIII$^{e}$ siècle,[3] qui affirme que le Prophète aurait été épileptique.

Pour Lamartine, la notion de l'irresponsabilité du Prophète, s'accommode avec ses propres convictions. Il est avant tout déiste. Quand il opère une comparaison entre les religions chrétienne et islamique, il reconnaît à cette dernière un esprit supérieur de tolérance et une communion privilégiée avec Dieu par la prière. En parlant des Turcs, il dira: « *J'aime ce peuple car c'est le peuple de la prière* ».[4]

Néanmoins, son déisme récuse la transcendance du Coran, tout comme d'ailleurs toute transcendance. Si on se rappelle

---

[1] Voir p. 119.

[2] Rondinson (M.), *Mohamed,* Paris 2001, p. 102.

[3] Né vers 751 et mort en 818, auteur d'une Chronographie qui va de l'an 284 à 813.

[4] Lamartine, *Voyage en Orient*, op. cit. tome I, p. 116.

certaines phrases du XIVe psaume, dans le *Désert ou l'Immatérialité de Dieu,*[1] il fait dire au Créateur :

*« J'apparais à l'esprit, mais par mes attributs !*
*C'est dans l'entendement que vous me verrez luire,*
*Tout œil me retrécit qui croit me reproduire.*
*Ne mesurez jamais votre espace et le mien,*
*Si je n'étais pas tout je ne serais plus rien ! »*

On croit lire Voltaire dans ces lignes de son *Fragment du Livre primitif*[2] :

*« Ne renfermez pas Dieu dans des prisons de pierres*
*Où son image habite et trompe vos paupières,*
*De peur que vos enfants, en écartant leurs pas,*
*Disent : Il est ici, mais ailleurs il n'est pas !* (...)
*Mais, si quelqu'un de ceux que vous écouterez*
*Prétend-vous éblouir de prodiges sacrés ;* (...)
*Etouffez dans son coeur cette parole immonde !*
***La raison est le culte, et l'autel est le monde.*** *»*

Dans cette dernière phrase, l'héritage du siècle des Lumières est en effet plus qu'évident. Mais, fait remarquer Louis Bertrand, son déisme se rapproche de plus en plus de l'Islam. Le marquis de Luppé, quant à lui, citait cette phrase significative dans laquelle Lamartine exposait ses conceptions de la divinité :

*« Un Dieu qui n'a point pris par le Christ de part à l'humanité qui demande un culte pur de toute superstition, de tout symbole, de tout intermédiaire, où la créature se trouve directement en face du créateur. Le seul Dieu que j'adore et qui n'a point d'autel ».*[3]

---

[1] Lamartine, *Le Désert ou l'Immatérialité de Dieu,* in *Œuvres Poètiques complètes*, Paris, La Pléiade 1963 p. 1473.
[2] *Ibid., in Fragment du Livre primitif,* p. 953.
[3] Marquis de Luppé, *op. cit.* p. 206.

Ce credo fit d'ailleurs dire à l'abbé Gondard, curé de Flacé en Bourgogne : « *M. de Lamartine n'a pas voulu détrôner Dieu, mais il a voulu détrôner le Christ ...* ». [1]

En ce sens, on peut affirmer que Lamartine est très proche des conceptions islamiques, puisque l'Islam tient Jésus seulement pour un prophète. Néanmoins entre ce *credo* personnel et la profession de foi islamique, un détail d'importance subsiste, à savoir l'acceptation de la transcendance du Coran. Ce détail n'est pas des moindres. Car, alors que le musulman vénère le Coran comme livre divin, dont le texte fut l'œuvre du Créateur qu'Il a transmis au Prophète par l'intermédiaire de l'archange Gabriel, Lamartine, lui, prend ce qui lui plaît dans la religion musulmane et critique le reste. En cela il ressemble à cet oncle du Prophète qui avant de mourir déclara : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est mon neveu.*

En fait, la thèse de l'irresponsabilité intéresse Lamartine, car si le Prophète était un imposteur, il est normal qu'on le combatte. Mais en en faisant un homme qui *ne possédait pas son esprit mais en était possédé*, l'idée qu'une rivalité oppose Mahomet à ses prédécesseurs s'estompe et laisse la place à celle du malentendu. Cette hypothèse une fois admise, le lecteur est peu à peu conduit à partager l'admiration de l'auteur pour le Prophète et le terrain devient propice pour le rapprochement entre les deux civilisations, puisque comme on le comprend cette animosité du vaste public occidental à l'égard de l'Islam était principalement due au discrédit jeté sur la personne même du Prophète.

Il y a « malentendu » n'est ce pas là justement la formule généralement usitée pour entamer une procédure de réconciliation ?

---

[1] *Ibid* p. 424.

Lamartine préfère parler du Prophète comme d'un visionnaire de l'extase :

*« Il y avait deux hommes en lui, l'inspiré de la raison et le visionnaire de l'extase ».*[1]

Il ne s'agit pas là d'une hypocrite acrobatie verbale, ni d'une simple question de courtoisie à l'égard des musulmans. Il s'agit d'une solution miracle par laquelle Lamartine s'autorise à garder intact tout le respect et l'admiration qu'il éprouve réellement pour le Prophète :

*« ... ses entretiens en songe, en* ***extase*** *ou en évanouissement avec (...) Gabriel (...) se multiplièrent ou extatiquement ou artificiellement au gré des besoins de son esprit et du plan qu'il avait conçu, pour convertir au Dieu unique sa tribu (...) Les premières révélations qu'il rapporta aux siens de ces* ***extases*** *furent l'unité de Dieu, la conformité méritoire faite à la volonté de l'homme à la volonté sainte du Créateur, la prière cinq fois par jour, précédée d'ablutions corporelles, symbole de la purification de l'âme, et la foi en lui-même comme prophète inspiré de Dieu et organe de ses mystères ».*[2]

Si l'auteur insiste tellement sur le mot *extase* en parlant des révélations du Prophète c'est par souci de sauvegarder aussi parfaitement que possible son respect pour sa personne, sans que cela n'altère ses convictions philosophiques et religieuses.

Dans sa pièce *Toussaint Louverture*, Lamartine n'hésite pas à ranger le Prophète parmi les plus grandes figures de l'humanité. Il expose les faits selon des critères qui se veulent tout à fait rationnels, et a recours à des termes médicaux pour expliquer les visions du Prophète : *obsession maladive.*[3]

---

[1] Voir p. 219 et également, *Mahomet* in *Les Grands Hommes de l'Orient*, Paris 1864, Le Constitutionnel, p. 167.

[2] Voir p. 97.

[3] En cela on peut affirmer que Lamartine préfigure l'interprètation de Rodinson qui estime que : "*Les progrès de la psychologie et de la psychiatrie ont fait justice*

Cette interprètation lui permet de ne pas remettre en question sa sincérité ou lui manquer d'une autre façon de respect. Le Prophète ne serait pas maître de son propre esprit, mais en serait littéralement possédé : « *Mahomet ne possédait pas son esprit, il en était possédé* », non comme un fou ordinaire, s'empresse de préciser Lamartine, mais comme un fou de génie, qui aurait, à l'instar de César et d'autres grands hommes faussé leurs organes à force de penser.[1]

Et de conclure à la fin de sa biographie : « *Cet homme était-il un imposteur ? Nous ne le pensons pas, après avoir bien étudié son histoire. L'imposture est l'hypocrisie de la conviction. L'hypocrisie n'a pas la puissance de la conviction, comme le mensonge n'a jamais la puissance de la vérité* ».[2]

Ces efforts ne sont pas négligeables ; l'écrivain ne fait pas seulement appel à des notions de logique ou des termes médicaux pour rendre concrètes et saisissables son opinion sur le Prophète, mais il fait même intervenir des notions de mécanique!

« *Si la force de projection est en mécanique la mesure exacte de la force d'impulsion, l'action est de même en histoire la mesure de la force d'inspiration. Une pensée qui porte si haut, si loin et si longtemps, est une pensée bien forte ; pour être si forte, il faut qu'elle ait été bien sincère et bien convaincue. L'inspiration intérieure de Mahomet fut sa seule imposture* »[3]

---

*de ces explications simplistes par l'imposture que celle-ci soit excusable ou non (...) C'est la notion d'inconscient qui nous a permis de comprendre ces faits (...) Il n'est que de puiser dans les livres de psychologie pour trouver cent cas de personnes de parfaite bonne foi qui voient des spectacles, qui entendent des paroles, en état d'hallucination* » *in* Rodinson (M.) *op. cit.* p. 103.

[1] Voir p. 97.

[2] Voir p. 219, cf : *Les Grands Hommes de l'Orient op. cit.* p. 167.

[3] *Ibid.*

Le terme *inspiration intérieure* traduit bien le caractère psychique que Lamartine attribue à l'inspiration du Prophète. Néanmoins, Lamartine cache de moins en moins son admiration pour lui. Faisant encore appel à des notions purement rationnelles, il dira :

*« Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? ».*[1]

Plus tard, il conclura :

*« A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut grand ? Il n'y a de plus grand que celui qui, en proclamant avant lui le même dogme, avait promulgué en même temps une morale plus pure, qui n'avait pas tiré l'épée pour aider la parole, seul glaive de l'esprit, qui avait donné son sang au lieu de répandre celui de ses frères, et qui avait été martyr au lieu d'être conquérant. Mais celui-là, les hommes l'ont jugé trop grand pour être mesuré à la mesure des hommes, et si sa nature humaine et sa doctrine l'ont fait prophète, même parmi les incrédules, sa vertu et son sacrifice l'ont fait Dieu! ».*[2]

Ce passage apparaît, au premier niveau, comme un chef-d'œuvre de conciliation. En effet, le Prophète y est décrit comme le plus grand des hommes. Cependant il y a plus grand que lui : le Christ, mais il rappelle que le Christ est *surhumain.*

Une fois de plus, Lamartine semble affirmer son attachement à la foi chrétienne en démontrant la supériorité de Jésus sur Mahomet, et partant de la religion chrétienne, religion d'amour et de sacrifice sur l'Islam, religion plus matérialiste, puisque moins « pure » que le christianisme, qui s'est

---

[1] Voir p. 220

[2] Voir p. 220 , *Les Grands Hommes de l'Orient,* p. 169. Cependant dans l'édition de 1869 on trouve *l'ont proclamé Dieu.*

répandu, dans ses premières heures par la seule force de la parole et du sacrifice.[1] Lamartine dans ce passage semble plus chrétien que dans le reste de son œuvre.

Tout le monde devrait en être satisfait : les musulmans parce que leur prophète est décrit comme le plus grand des hommes, et les chrétiens parce que le Christ est « déifié ».

Cependant, une lecture plus attentive du passage montre qu'il n'en est rien et qu'en fait, Lamartine n'y dévoile pas ses convictions intimes. En comparant Jésus à un homme comme les autres, à nul moment il n'affirme que Jésus est l'incarnation du Verbe sur terre, à nul moment Lamartine ne dit que Jésus est fils de Dieu. Ce sont les hommes qui ont fait de Jésus un Dieu : « *(...) les hommes qui l'ont jugé trop grand pour être mesuré à la mesure des hommes, et si sa nature humaine et sa doctrine l'ont fait prophète,* (...) *sa vertu et son sacrifice l'ont fait Dieu* ».[2]

Autrement dit, la morale et le comportement du Christ dépassaient l'entendement des hommes d'alors qui n'ont pu que l'attribuer au prodige et l'ont alors déifié. Mais en fait, Lamartine parle de la nature humaine du Christ et sa doctrine qui en font un prophète, rien d'autre. A aucun moment Lamartine ne se prononce sur le mystère de la Trinité ou de l'Eucharistie.

## Présentation de la personnalité du Prophète

Lamartine voudrait familiariser le lecteur occidental avec la personne même du Prophète en le dépeignant sous un aspect profondément humain, c'est-à-dire comme un homme avec ses forces et ses faiblesses, ses qualités et ses défauts, et peu à peu amènera le lecteur à admirer cet homme qu'il

---

[1] Comment croire qu'il s'agit de la même personne qui affirmait à Vigny que l'Islam était un *christianisme purifié!*

[2] *Ibid.*

qualifiera finalement *du plus grand des hommes.* Or, comment dépeindre sous un jour honorable Mahomet sans pour autant le reconnaître comme prophète?

Lamartine refuse de le traiter d'imposteur, mais comme ses convictions philosophiques et religieuses lui interdisent de reconnaître la réalité de sa mission, alors, il en fait un visionnaire, un *visionnaire de l'extase*. Pour parfaire son portrait, il en fait un lettré en langue arabe, alors que la tradition prétend qu'il était analphabète. Car, admettre son ignorance, c'est soit admettre le miracle du Coran, soit supposer que quelqu'un d'autre l'ait rédigé pour lui.

Si l'on se réfère à la source d'où Lamartine a puisé sa biographie du Prophète, on se rend compte de certaines modifications dignes d'intérêt.

Lamartine cite dans sa bibliographie deux références de base pour la vie du Prophète, à savoir l'*Histoire des Arabes* de Caussin de Perceval[1] et l'*Histoire de Mahomet* d'Aboul Feda[2]. Une troisième source est cependant mentionnée, mais Lamartine semble l'estimer de moindre importance.

Il s'agit de Savary. Reprenant lui-même Aboul Feda, voici comment Savary raconte les circonstances de la « descente » du premier verset du Coran :

*« Gabriel descendit du ciel, et lui dit : « Lis ». « Je ne sais pas lire », répondit Mahomet, « Lis, ajouta l'Ange, au nom de Dieu créateur ».*[3]

Cette version est en effet conforme à la tradition musulmane.

Lamartine opte pour la traduction de Caussin de Perceval. Il reprend cet épisode de la vie du Prophète dans des termes

---

[1] Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes,* Paris, 1847.

[2] Aboul Feda (historien arabe des XIII$^{e}$-XIV$^{e}$ siècles), auteur d'une *Vie de Mahomet,* édition N. Desvergers.

[3] Savary, *Mahomet, Le Koran, traduit de l'Arabe, accompagné de notes, précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet,* Paris 1783 p. 8.

identiques à ceux de son devancier. La version de Caussin de Perceval, quoique très personnelle, est davantage en effet conforme à ses propres conceptions. Les deux écrivains[1] préfèrent laisser au personnage le soin de raconter lui-même le récit de l'événement. Puis apportent à ce récit des modifications destinées à rendre les faits plus crédibles aux yeux du lecteur occidental.

Voici la version de Caussin de Perceval :

*« Je dormais profondément, (...) lorsqu'un ange m'est apparu en songe; il portait une immense pièce d'étoffe de soie, couverte de caractères d'écriture ; il me la présenta en disant : Lis. -Que lirai-je? lui ai-je demandé. Il m'enveloppa de cette étoffe, de manière que je me sentis étouffer. Puis il répéta : Lis. Je répétai ma demande : Que lirai-je ? Il répondit : Lis; au nom de Dieu qui a crée toute chose, qui crée l'homme de sang coagulé. Lis ; la générosité de ton Seigneur est sans bornes, c'est lui qui a enseigné l'écriture ; il a appris aux hommes ce qu'ils ne savaient. Je prononçai ces mots après l'ange, et il s'éloigna. Je m'éveillais ; ces paroles qu'il m'avait fait dire étaient comme gravées dans mon cœur. Je sortis pour me remettre de mon émotion, et m'avançai sur le penchant de la montagne. Là j'entendis au-desus de ma tête une voix qui disait : Ô Mohammed ! tu es l'envoyé de Dieu, et je suis Gabriel. Je levai les yeux, et j'aperçu l'ange. Je demeurai immobile à ma place, les regards fixés sur lui, jusqu'à ce qu'il disparût ».*

Et voici la version de Lamartine :

*« Je dormais - dit le prophète - d'un sommeil profond (...) lorsqu'un ange m'est apparu en songe. Il portait une large pièce d'étoffe de soie couverte de caractère d'écriture : Lis, me dit-il. Que lirais-je? lui dis-je dans mon ignorance. Alors l'ange m'enveloppa avec colère dans cette pièce d'écriture*

[1] Caussin de Perceval, t. I p. 354.

*enroulée autour de moi jusqu'à m'étouffer, et me répéta d'un ton plus impérieux : Lis ! Que lirais-je? lui dis-je de nouveau. Lis, au nom de Dieu, poursuivit l'ange, c'est lui qui a révélé aux hommes l'écriture et qui apprend aux ignorants ce qu'ils ne savent pas ... Je répétai ces paroles après l'ange. Il s'éloigna ; je sortis, je marchai longtemps pour calmer mes esprits, loin sur la montagne. Là j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui me dit : « ô Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis son ange Namous (ou Gabriel), confident de Dieu ». Je levai les yeux, je vis l'ange, et je restai longtemps éperdu à la place où je l'avais vu disparaître ».* [1]

Et Lamartine s'empresse de commenter :

*« Il est impossible de ne pas voir dans ce songe et dans la vision imaginaire qui en fut la suite l'obsession maladive d'une idée fixe de Mahomet, ne sachant encore à cette époque ni lire ni écrire, et convaincu cependant, par son génie intérieur, qu'un Livre était l'instrument nécessaire de la transformation religieuse de ses idolâtres compatriotes ».*[2]

Dans ce récit, Lamartine, tout comme Caussin de Perceval, utilise le procédé de la narration directe. Il se décharge ainsi de la responsabilité de son histoire, puisque c'est le personnage qui l'assume au style direct de la première personne et lui donne un maximum de crédibilité puisque c'est celui qui l'a vécu qui la raconte. Par ce procédé, Lamartine prend autant de distance par rapport à l'événement que s'il s'exprimait comme tout historien ou journaliste sceptique devant tel ou tel événement et qui, soucieux de ne pas assumer la responsabilité de l'authenticité d'un récit, dirait : *« selon telle ou telle tradition, l'archange Gabriel serait apparu à Mahomet et lui aurait déclaré... »*, car, la possibilité de véracité dans un tel récit reste toujours ouverte.

---

[1] Voir p. 95
[2] Voir p. 96

En effet, s'il est vrai que Lamartine se borne à rapporter les faits en citant ses sources, son silence, sa réserve à dire ce qu'il pense lui-même de la question peut également être entendu comme une approbation tacite, et l'on peut deviner l'empressement du public à connaître la prise de position de Lamartine à ce sujet.

Or, en laissant la personne intéressée parler d'elle-même de cette question, somme toute fort délicate, Lamartine s'éclipse complètement derrière son personnage et se décharge ainsi de toute prise de position embarrassante. Mais, d'autre part, voulant donner au récit un maximum de crédibilité, il s'applique à effacer toute trace de merveilleux. L'action est transposée dans un songe lors d'un « *sommeil profond* ». En rêve, tout est possible, alors qu'une apparition à l'état de veille est plus sujette à caution. Autre détail important, Lamartine remplace la phrase « *Je ne sais pas lire*, par *Que lirais-je* ? ». Cette nuance lui évite de se prononcer sur une polémique qui divise encore les historiens sur la signification exacte du mot arabe « *Ikra'a* ». Selon M. Blachère, autre traducteur du Coran, ce mot veut également dire récite, et partant de là, serait la légende qui a fait de Mahomet un homme illettré afin de donner au Coran un caractère définitivement sacré.

En donnant à cette phrase cette nuance, Lamartine évite la polémique, car il ne veut mécontenter personne. Dans son commentaire, il n'exclut pas complètement l'assertion que le Prophète était analphabète, mais, précise t-il, c'est seulement dès ce moment là qu'il devient un grand auteur!

Que d'efforts pour concilier toutes les convictions sans froisser personne!

Cependant, l'opinion de Lamartine sur la question se trouve dans un autre passage - dont la portée dépasse le message manifeste - où Lamartine fait parler un personnage,

pour commenter ensuite en toute liberté son discours. Il s'agit de l'oncle de Mahomet qui annonce le mariage de son neveu :

*« Mohamed, le fils de mon frère (...) est dépourvu des biens de la fortune (...) mais vous connaissez tous ses vertus et la noblesse de sa naissance »*[1].

Et, Lamartine de commenter :

*« Le jeune homme dont on parlait ainsi sans objection, dans le conseil de ses compatriotes, était-il comme on l'a écrit sans cesse par ignorance, le fils obscur d'un chamelier? Tous les Arabes, à ce titre, les plus petits comme les plus grands, étaient chameliers, car tous avaient le chameau pour signe de richesse et de puissance relative. C'est comme si l'on appelait le fils d'une maison noble de Normandie ou de la Grande-Bretagne, fils de bouvier, parce que la fortune de ses pères consiste en troupeaux et en pâturages »*[2].

Très implicitement, et avec un tact infini, Lamartine répond à chacune des accusations portées contre le Prophète.

A l'accusation que le Prophète n'était qu'un « *sorti de rien* », « *un chamelier* », un « *parvenu* », il réplique avec justesse que Mahomet était membre de la tribu arabe la plus illustre dans la région, celle des Coraïchites. Il n'était donc pas de si modeste extraction : pour preuve à l'appui, il reprend les propos d'un des compagnons du Prophète au moine Djerdjis :

*« Le fils d'Abou Taleb est digne quel que soit son âge, de participer à l'honneur que tu nous fais »*[3].

Cette constatation est de grande portée elle met l'accent sur le fait que dans ces sociétés bédouines être poète était

---

[1] Voir page 89.
[2] *Ibid.*
[3] Voir p. 79.

alors une marque de distinction et les « grands » d'alors rivalisaient en éloquence.

D'autre part, en insistant sur les origines aristocratiques du Prophète, Lamartine rappelle le fait que c'est surtout sur ses adeptes et non sur sa personne que la vindicte de ses adversaires s'est exercée. Il rappelle également que bien qu'ayant subi des épreuves pénibles, les agressions physiques commises sur sa personne sont rares. Il ne manque également pas de rappeler que sans cesse ses ennemis ont essayé d'acheter son apostasie. Donc, s'il a pris les armes, c'est surtout pour défendre les croyants et non pour forcer quiconque à adopter sa foi.

On voit ce que Lamartine insinue sans se prononcer. Si l'oncle de Mahomet avait réellement parlé de la noblesse de naissance de son neveu à ce moment là, en arabe, cela veut également dire qu'il est d'une honnête extraction.

L'autre fait, c'est l'effort du narrateur de rayer de son récit tout merveilleux pour sans doute le rendre le plus crédible possible aux yeux du lecteur occidental.

Parfois il manque son objectif ! L'épisode de la fuite du Prophète illustre une certaine maladresse.

La tradition raconte que, poursuivis par les idolâtres, Mahomet et son compagnon se réfugient dans une grotte. Une araignée tisse sa toile à l'entrée de cet antre après leur entrée. Ce qui a pour effet de détourner la vigilance de ceux qui les poursuivaient.

La version lamartinienne est la suivante : les fuyards veulent se réfugier dans la grotte, mais une toile d'araignée en obstrue l'entrée, aussi ont-ils :

« *la prudence* (...) *de soulever une toile d'araignée au lieu de la déchirer* »[1].

Dans son obsession de logique rationnelle, Lamartine vient de donner une version encore plus miraculeuse que

[1] *Ibid.*, p. 143.

celle de la tradition ! En effet, est-il possible de soulever une toile d'araignée sans la détruire ?

Ces exemples montrent, qu'imperceptiblement, sous l'apparence d'une simple biographie, Lamartine s'est arrogé, pour les besoins de la cause, le droit de trancher sur des questions qui sont encore de nos jours sujettes à controverses, et cela d'une manière bien particulière, consistant à donner sa propre version des faits, sans que le lecteur non averti ne s'en aperçoive. Ces méthodes sont plus fréquentes chez les romanciers et les politiciens que chez les historiens.

## Critique lamartinienne de l'Islam

Lamartine est persuadé que les peuples de l'Orient ont par la configuration de leur pays une vocation à la méditation métaphysique.

Il est à noter que nulle part, dans cette biographie du Prophète, Lamartine ne s'attaque à un problème quelconque ayant trait à la métaphysique islamique. Est-ce parce que ses conceptions personnelles en la matière étaient justement trop proches de l'Islam pour qu'il osât en aborder la question dans sa biographie ? Comme on l'a souligné plus haut, dans cette biographie, Lamartine s'assigne l'objectif, en tant qu'occidental chrétien, de réconcilier ses coreligionnaires avec l'Islam. Le but serait complètement manqué s'il s'érigeait en défenseur de la doctrine islamique. Lamartine ne cherche pas à convertir ses semblables à l'Islam mais simplement à leur montrer que l'on peut rester chrétien sans pour autant se montrer un ennemi irréductible des musulmans.

Lamartine ne cherche qu'à détruire cet esprit des croisades qui fait des musulmans et des chrétiens d'éternels ennemis. Il veut dans son œuvre démontrer que la cohabitation des deux grandes religions est parfaitement possible partout, et ne cesse de rappeler qu'elle existe effectivement dans l'Empire

ottoman. Aussi, s'intéressera-t-il surtout à l'Islam dans son aspect historique et social et soulignera, à chaque fois qu'il en aura l'occasion, son attachement au christianisme en prouvant autant qu'il le peut la supériorité de ce dernier sur l'Islam. Ainsi à ses yeux le christianisme est plus évolué dans sa structure sociale que l'Islam, notamment en ce qui concerne la question de la polygamie.

## La polygamie

Pour lui, cette pratique devrait être carrément proscrite, car, pensait-il, elle dégrade en la femme la moitié du genre humain, et prive les hommes pauvres de femmes légitimes au profit des hommes riches :

*"Mahomet (...) continuait la dégradation de la moitié de l'espèce humaine, privait de femmes légitimes les deux tiers des hommes pauvres, favorisait le débordement des riches ; privait d'époux pour leurs donner des maîtres, les deux tiers des femmes et jetait la confusion dans les sentiments et dans les hérédités des familles, en proclamant non le précepte mais la tolérance de la polygamie chez les croyants*[1]*. »*

Lamartine clôt son réquisitoire ainsi :

*« Ce qui dégradait la moitié de ses créatures ne pouvait être inspiré de Dieu »*[2].

Ayant condamné cette pratique ou plutôt ayant fait déchoir les origines de cette pratique du ciel à la terre, Lamartine cherche les raisons de son existence et de sa survivance.

Il est intéressant de constater à ce sujet que c'est principalement à la psychologie et non à l'histoire qu'il fait référence pour expliquer ce phénomène pour lequel il semble éprouver une réelle aversion.

En effet, tout de suite, l'index accusateur de Lamartine se tourne vers la personne du Prophète pour expliquer la raison

---

[1] *Ibid*., p. 135
[2] *Ibid.*

principale de la survivance de cette pratique, et l'attribue à ce qu'il pense être « *ce penchant pour les voluptés sensuelles* » de Mahomet.

Ce qui selon Lamartine le rend encore plus coupable, c'est qu'il avait l'exemple de la monogamie chrétienne en Syrie mais celle-ci était :

« *trop austère pour sa propre sensualité et le même foyer d'imagination qui allumait en lui l'extase, allumait l'amour. Cette double puissance, venant de la même source, confondait en lui la foi et la volupté* »[1].

D'autre part, le fait que la polygamie était trop inhérente aux mœurs des Arabes aurait découragé le Prophète d' « *oser* » s'y opposer et d'exiger de ses contemporains une telle abstinence :

« *Les Arabes épousaient et répudiaient autant de femmes que le caprice, l'inconstance ou le dégoût les autorisaient à en flétrir* (...) *il* (le Prophète) *ne crut pas faire trop pour rendre sa loi compatible avec la licence des Arabes en les autorisant à épouser jusqu'à quatre femmes légitimes* »[2].

Or, Lamartine pense qu'il n'est pas digne d'une religion de se laisser aller à des spéculations d'ordre empiriques et, selon lui, Mahomet :

« *oublia que, dans une législation religieuse, tout ce qui veut paraître divin doit être de nécessité surhumaine, et qu'il n'est pas permis à un législateur inspiré de faire à la faiblesse humaine la concession d'une vertu* »[3].

Par une succession volontaire de l'expression : « *il est vrai que ...* » il marque ses réserves :

« *Il est vrai que le législateur religieux de l'Arabie...* ».[4]

« *Il est vrai qu'il leur prescrivait des prières* ».[5]

---

[1] Voir p. 134-135.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.*
[4] *Ibid.*
[5] *Ibid.*

*« Il est vrai, enfin, qu'il commençait hardiment l'émancipation et la dignité morale de la femme...*[1] »

Lamartine reconnaît toutes les réformes positives que le Prophète apportait à la condition de la femme, en voici les principales :

*« Mahomet commençait hardiment l'émancipation et la dignité morale de la femme en lui reconnaissant l'égalité d'âme et de destinée immortelle avec les hommes, en les admettant parmi ses disciples, en interdisant de les immoler à leur naissance selon le meurtre usuel du désert, en enseignant aux Arabes de respecter en elles leurs mères, leurs filles, leurs épouses, les plus saintes créatures d'Allah »*[2].

Il déplore le fait que le Prophète :

*« ...n'osa pas ou ... ne voulut pas couper le vice à sa racine dans le précepte divin de l'unité conjugale. Il ne fit que rétrécir le désordre et murer la licence dans l'intérieur de la maison, au lieu de l'anéantir dans le coeur même des Arabes »*[3].

Ici, Lamartine raisonne en philosophe ou plutôt en moraliste. Mais, ce raisonnement basé uniquement sur la logique abstraite, n'est pas celui d'un sociologue ou d'un historien car il ne repose que sur un postulat discutable sur le plan historique, à savoir l'égalité numérique entre les deux sexes, et partant, la condamnation d'une pratique qui défavoriserait la moitié de l'humanité par rapport à l'autre, les pauvres par rapport aux riches.

Il est vrai que cette approche se retrouve jusqu'à nos jours dans la quasi totalité des critiques occidentales de l'Islam. On

---

[1] *Ibid.*

[2] Lamartine *Histoire de la Turquie* t.IV p. 409

[3] C'est à dire en p. 448.

peut constater combien l'œuvre de Lamartine reste moderne dans ses considérations sur la société musulmane.

On peut cependant déplorer que sa condamnation de la polygamie, soit uniquement basée sur la logique pure. Elle n'est soutenue que par un postulat précaire, à savoir l'égalité numérique des hommes et des femmes.

En effet, la critique de Lamartine n'est valable qu'à la condition que le nombre des femmes soit égal à celui des hommes dans les populations arabes. Était-ce le cas? Rien n'est moins sûr.

Des indices qui ont trait aux mœurs et aux coutumes arabes d'alors nous laissent entrevoir l'inégale proportion entre les deux sexes : c'est que non seulement les Arabes autorisaient le meurtre des nouveaux nés du sexe féminin, mais que de surcroît, ils exigeaient le mariage entre cousins ou entre membres de la même tribu. L'exogamie était pratiquement inconnue dans ces sociétés dans lesquelles le mariage des femmes semblait difficile. En revanche, dans les peuplades altaïques dans lesquelles la proportion des hommes est nettement supérieure à celle des femmes, l'exogamie, qui se manifeste par des rapts systématiques de femmes des tribus voisines, est couramment pratiquée, et la polygamie pratiquement inexistante bien que ces peuplades soient pour la plupart de religion islamique. Toutes ces considérations sont totalement absentes des critiques de Lamartine. Et, si ce dernier a bien souligné le fait que la polygamie n'est pas prescrite mais uniquement tolérée par la religion musulmane, il n'y a pas vu ou n'a pas voulu y voir une institution également destinée à protéger les veuves des soldats morts à la bataille.

En effet, Lamartine mentionne lui-même dans sa biographie du Prophète qu'il est arrivé à ce dernier d'épouser la femme d'un de ses amis mort pour sa cause. La polygamie représente souvent dans la société musulmane une sorte

d'assurance, une sorte de protection pour la femme plutôt qu'une humiliation, surtout en des périodes où le taux de mortalité des hommes est sensiblement plus élevé que celui des femmes.

A nul moment l'auteur n'établit d'association entre la pratique de la polygamie et le déséquilibre numérique entre les deux sexes :

*« Bien que le Coran, qui avait réformé la promiscuité des sexes en Arabie, permit d'épouser jusqu'à quatre femmes, les Turcs en épousaient rarement plus d'une »*[1].

Pourtant, dans le même ouvrage, trente-neuf pages plus loin[2], en énumérant les *causes principales de la décadence de l'empire* ottoman, perceptibles, selon lui, dès l'époque de Soliman le Magnifique, Lamartine place en tête d'une liste de six causes *principales*, la polygamie, alors que lui-même venait quelques pages auparavant de reconnaître qu'elle était rarement pratiquée chez les Turcs !

Alors que, comme les Occidentaux de son siècle, il condamne la polygamie parce qu'elle autoriserait une certaine licence dans les mœurs et le désordre dans les familles, ne risquerait-on pas justement de la défendre au nom de ces mêmes principes et d'y voir la garante des « bonnes » mœurs.

D'autre part, si Lamartine et d'autres pensent que la polygamie « *apporte le désordre et la confusion dans les familles* », ne pourrait-on pas rétorquer qu'elle épargne également aux enfants l'humiliante condition de bâtardise?

Le débat concernant la polygamie n'a toujours pas été tranché de nos jours dans le monde musulman, et notre but n'est pas de défendre cette pratique mais simplement de signaler que son approche du problème est plus celle d'un

---

[1] *Ibid.* t. IV p. 409.
[2] C'est-à-dire en p. 448.

théoricien de l'éthique que celle d'un sociologue ou d'un historien. On peut se demander si, en fait, Lamartine, parfaitement conscient de la difficulté de cette question, n'a pas jeté en pâture un argument soulignant son attachement aux institutions occidentales.

Un arbre pour cacher la forêt. Il ne fait, par exemple aucune mention de la question, de la peine de mort, contre laquelle il s'était opposé durant sa vie politique. Il passe également sous silence le prix du sang à verser à la tribu d'une personne assassinée, le problème du châtiment corporel, etc. Sans entrer dans les détails, il estime que les théocraties sont incapables de progresser.

## Pouvoir temporel et pouvoir spirituel

L'autre reproche que Lamartine adresse à l'Islam est le fait que dans la société islamique, le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel sont intimement mêlés.

Or, Lamartine est très attaché au principe de la non-confusion de ces deux pouvoirs, le « *laissez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.* »

Dans ce passage, il explique clairement sa pensée sur la *chari'a* islamique :

*« La vertu et le vice de ce code étaient de confondre dans une même théocratie la religion et la législation civile (...) l'inconvénient des théocraties telles que celle que fondait Mahomet, est de lier à un dogme religieux, qui doit être absolu et immuable, une loi civile qui doit changer avec le temps, les moeurs, le progrès des idées, les nécessités de la politique. On attache ainsi par un lien indissoluble l'éternité au temps, Dieu à l'homme, la vie à la mort. Quand les lumières plus avancées disent au gouvernement et au peuple: changez vos lois, votre administration, votre politique ; la religion inviolable dans ses préceptes et dans ses traditions, leur dit : Ne changez pas une lettre de votre loi, car votre loi*

*fait partie de moi-même! Ainsi dépendent et meurent les peuples théocratiques qui n'ont pas séparé le pouvoir religieux et le pouvoir civil »*[1].

Dans cette biographie du Prophète, les idées religieuses de Lamartine peuvent être entrevues à travers un rapide regard sur ses procédés de narration.

Lamartine raconte son récit à la troisième personne du singulier, rapportant les faits comme le ferait tout historien, et d'autre part, lorsque ce même procédé l'embarrasse, il n'hésite pas à faire parler son personnage au style direct lui faisant ainsi assumer entièrement la responsabilité de son récit. Il arrive également à utiliser le procédé de la suppression-adjonction, lorsqu'il met dans la bouche d'un de ses personnages une chose qui lui permet d'étayer ses commentaires qu'il voulait baser sur des faits. Ce fut le cas, du jugement du roi d'Ethiopie sur l'Islam. Il arrive également que Lamartine s'empare d'un personnage réel pour en faire son porte parole.

C'est ainsi qu'il exprime par le truchement de Waraca, ses propres angoisses métaphysiques, dans cet appel au secours adressé à Dieu :

*« Seigneur ! si je savais de quelle manière tu veux être servi et adoré, j'obéirais à ta volonté : mais je l'ignore !*

*Il se prosternait ensuite la face contre terre et mouillait la place de ses larmes. Il proclamait néanmoins l'unité du Créateur »*[2].

Dans cette imploration, on retrouve la « grande âme inquiète » de Lamartine. L'exaltation du personnage fait sourire le lecteur moderne et, comme s'il le pressentait, Lamartine par l'adverbe « *néanmoins* » en atténue l'aspect dramatique.

---

[1] Voir p. 205 et suivantes.
[2] Voir p. 83.

Tout se passe comme si Lamartine se servait de certains personnages comme bouclier, ou plutôt comme une sorte d'avant-garde chargée de tâter le terrain et présenter à l'opinion ses idées sur une question délicate, idées qui risqueraient de heurter son lecteur occidental si elles étaient crûment exposées.

Ainsi, dans un autre passage de cette biographie, Lamartine apparaît discrètement, déguisé en Arabe, mêlé à la foule de Taïef et interpellant Mahomet de la manière suivante :

*« Je ne veux pas discuter avec toi, (...) si tu es un inspiré, comme tu l'affirmes, tu es trop saint et trop grand pour que j'ose te répondre ; si tu n'es qu'un imposteur, tu es trop vil pour que je m'abaisse à te parler ! »*[1].

Même si effectivement la réalité historique de ce fait a été vérifiée, Lamartine dans la réplique de cet « *homme à la langue adroite* », au style direct, exprime de la manière la plus cinglante une prise de position qui tient de l'agnosticisme. Agnosticisme singulièrement proche de l'esprit occidental. On croit entendre Voltaire déguisé en bédouin ! En général, les Arabes idolâtres refusaient l'Islam, parce qu'il rompait trop violemment avec leurs traditions polythéistes séculaires. C'était trop souvent par fidélité aux us et coutumes de leurs ancêtres qu'ils avaient du mal à accepter la nouvelle religion.

## Lamartine, l'Islam et le Christianisme

*Si quelqu'un parmi vous, soleils, ma créature*
*Hommes, anges, esprits, dit : « j'ai vu sa figure,*
*L'invisible à mes yeux visible est apparu » ;*
*Pitié, dérision sur ceux qui l'auront cru!* [2].

---

[1] Voir p. 131.

[2] Lamartine, *Fragment du Livre primitif, in Œuvre Poètiques complètes*, Paris, La Pléade 1963, p. 944

Ces paroles ne représentent pas seulement, comme on l'a cru, une attaque contre le Christ, mais également une attaque contre tous les prophètes et autres porte-paroles de Dieu.

Or, l'un des thèmes relatifs à la vie du Prophète, est celui de son voyage nocturne *isra'a*, de son ascension *mi'raag* et de sa vision du monde à venir, et du Créateur en personne. Naturellement, Lamartine axe son récit sur deux thèmes : d'une part, celui du rêve, (sa meilleure façon de laver le Prophète de tout soupçon de mauvaise foi), d'autre part, celui de l'incrédulité des Arabes réagissant à ce récit.

La suite des vers énoncés plus haut constitue en revanche une attaque contre la personne de Jésus-Christ. Citons-les pour bien mettre au jour l'attitude de Lamartine quant à cette question :

*Mais si quelqu'un de ceux que vous écouterez*
*prétend-vous éblouir de prodiges sacrés,*
*S'il vous dit que le ciel, dont il est l'interprète*
*A mis entre ses mains la foudre ou la baguette,*
*Que la marche des cieux se suspend à sa voix,*
*Que la sainte nature intervertit ses lois,*
*Que la pierre ou le bois lui rendent des oracles,*
*Et que pour la raison il est d'autres miracles*
*Que l'ordre universel, constant, mystérieux,*
*Où la volonté sainte est palpable à nos yeux;*
*S'il attribue à Dieu l'inconstance de l'homme,*
*Par les noms d'ici-bas si sa bouche le nomme,*
*S'il vous le donne à voir, à sentir, à toucher,*
*S'il vous fait adorer le marbre de sa chair,*
*Etouffez dans son coeur cette parole immonde !*
*La raison est le culte, et l'autel est le monde...* [1].

Dans ces quelques strophes, Lamartine se montre un voltairien fervent.

---

[1] *Ibid.*, p. 953.

En effet, Lamartine laisse filtrer dans son œuvre des idées très fortement rationalistes, et qui semblent directement inspirées de Voltaire.

A certains moments, les commentaires transfigurent le Prophète, ainsi, dans cet épisode sus-mentionné, dans lequel le Prophète est mis en échec par « *un homme à la langue adroite* ». Mahomet, poursuit l'auteur aurait été chassé par la suite à coups de pierres. Ce détail n'est pas sans nous évoquer un passage de l'Evangile de saint Jean dans lequel le Christ subit la même déconvenue, et Lamartine commente :

« *On ne peut mesurer le poids de douleurs que coûte ainsi à celui qui le porte, pour ainsi dire malgré lui, toute idée vraie apportée aux hommes ! Des gouttes de sueur, des gouttes de larmes et des gouttes de sang marquent la trace du missionnaire de l'unité de Dieu sur ce sable de l'Arabie comme sur terre. Dieu ne veut évidemment pas que sa vérité soit un don gratuit, il veut que ce soit aussi une conquête et c'est là la gloire de la vérité et le mérite de l'homme*[1]. »

Dans son immatérialité, le Dieu des musulmans est en effet très voisin de cet Etre suprême défini par des penseurs rationalistes comme Voltaire[2]. A cet égard et malgré ses injures contre le Prophète on peut objectivement se demander si Voltaire n'était pas musulman sans s'en rendre compte. A ceci près que le Dieu des musulmans est plus proche des actions humaines que l'Etre suprême prôné par les philosophes des Lumières. Toutefois, comme on l'a dit plus haut, Voltaire, Lamartine et bien d'autres philosophes auraient prononcé cette phrase de l'oncle du prophète : « *Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est mon neveu.* »

---

[1] *Ibid.*, p. 160. Notons au passage que le mot *missionnaire* est la meilleure traduction du mot arabe *rassoul* qui désigne le prophète.

[2] Cela malgré les 99 attributs d'Allah, qui sont la collection de tous les adjectifs le qualifiant dans le Coran.

Plus tard, on sait l'attrait qu'exerça l'Islam sur un philosophe de ce temps : Auguste Comte. Ce dernier n'hésita pas à écrire au même Reschid pacha auquel avait écrit Lamartine, une lettre ouverte datée du 4 février 1853, lui demandant d'exhorter le calife de Constantinople de se convertir à sa philosophie. L'inventeur du positivisme estimait que l'Islam est un important échelon pour accéder à sa philosophie[1].

Mais à l'heure où Lamartine fait paraître l'*Histoire de la Turquie*, il semble qu'il n'était pas tellement libre d'exprimer tout haut ce qu'il pensait. Si l'on prend à titre d'exemple ce qu'un dictionnaire biographique de cette même époque, le dictionnaire Feller de 1846 avait écrit sur Mahomet[2], on se demande si dans l'esprit de l'auteur de cet article, être bon chrétien impliquait nécessairement le devoir de partir en croisade contre l'Islam. Le nombre d'appréciations négatives, voire injurieuses, racontées dans cet article contre le Prophète fait frémir.

Par une maxime digne de La Rochefoucauld, Lamartine conseille aimablement aux historiens à être plus circonspects dans leurs jugements sur les grands réformateurs de la pensée humaine.

*« Les historiens ne sauraient trop se défier de ces incriminations d'imposture que l'esprit de secte et d'ignorance déversent de loin sur les hommes qui ont renouvelé la face de l'esprit humain dans tous les siècles*[3] ».

Par cette façon de s'exprimer, non seulement Lamartine ne s'engage pas dans la polémique, mais il se met au-dessus d'elle sans pour autant la fuir. Tout en ne se compromettant en aucune manière, il en retire une certaine majesté. Cette

---

[1] Auguste Comte, Lettre à Reschid-Pacha, in L'*Islamisme au point de vue social, Textes de la philosophie positive, de la politique et de la synthèse subjective* publiés par Christian Cherfils, Paris, Albert Messein, 1911, p. 37.

[2] Feller, *Dictionnaire historique ou biographique Universelle, op.cit.*

3 Voir p. 121.

attitude ne lui est pas étrangère, elle fut la sienne à l'égard du mouvement romantique auquel il n'a jamais voulu adhérer à part entière. Une fois de plus on retrouve la mentalité de l'aristocrate qui veut *siéger au plafond*[1].

En se remettant dans l'ambiance littéraire d'alors, on peut se rendre compte à quel point Lamartine a dû déployer de prouesses d'imagination et d'efforts pour que d'une part, son lecteur chrétien ne s'imagine pas qu'il a affaire à un apostat, et d'autre part pour que son lecteur musulman ne le traite pas d'ingrat devant les bienfaits de la *Sublime-Porte*[2]. Même l'entourage direct de Lamartine s'étonnait de l'entendre dire des phrases aussi innocentes telles qu'*Allah kérim* (Dieu est généreux, en Arabe), le nom seul d'Allah scandalisait les esprits bigots[3].

---

[1] Terme utilisé par Lamartine pour indiquer qu'il veut siéger au-dessus des partis.

[2] En effet, Lamartine écrit cet ouvrage après demande faite auprès du sultan Abdul Medjid de lui octroyer une concession terrienne. Sa requête est agrée, une propriété de trente mille hectares concédée pour une durée de trente ans lui est octroyée à Burghaz Owa dans les environs de Smyrne.

Faute de moyens financiers, Lamartine n'exploitera jamais ce domaine dont il offrira la concession, en désespoir de cause aux Anglais. Alarmée de voir les Britaniques s'installer en Asie Mineure, la *Sublime-Porte* oppose son véto alléguant que Burghaz Owa est situé sur un territoire qui demeure propriété politique de la Turquie et que la concession qui y fut octroyée est une donation strictement personnelle qui ne confère pas à son bénéficiaire le droit d'y introduire des capitalistes étrangers[2].

Le 11 septembre 1852, le sultan pour compenser la perte de Burghaz-Owa, lui octroie une rente annuelle de cent mille piastres pendant vingt quatre ans. La rente lui fut versée de manière plus ou moins régulière jusqu'à sa mort[2].

Lamartine qui s'était rendu en Turquie pour visiter son domaine et présenter ses devoirs au sultan commence en automne 1850, à son retour en France, la rédaction d'un *Nouveau voyage en Orient* et celle de l'*Histoire de la Turquie*.

[3] Il découvre et utilise cette expression dès son premier *Voyage en Orient*, t. I, p. 181. Par ailleurs, Robert Mattlé, dans son *Lamartine Voyageur*, cite cette phrase tirée de sa correspondance, *Allah Kérim ! ... Soyons Turcs, c'est-à-dire bénissons Allah, maître de tout...*
Mais, il fait remarquer qu'on trouve également dans cette correspondance Jéhovah, Eloïm, le Bulbul d'Orient. Il faut donc accorder à ce genre de remarques la part du goût d'exotisme qui prévalait à l'époque. (Corresp. V, 1834, p. 46, 60, 98, 128, 279).

Et pourtant, emporté par sa verve, l'écrivain laisse finalement éclater son enthousiasme. Rivalisant avec Chateaubriand et son *Génie du christianisme*, il déclame son propre *Génie de l'islamisme*.

La personnalité du Prophète a conquis l'écrivain.

On rapportera dans son intégralité cette tirade dans laquelle l'effet de redondance du mot *jamais* est lourd de signification :

*« Jamais homme ne se proposa volontairement ou involontairement un but plus sublime, puisque ce but était surhumain : saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationnelle et sainte de la Divinité dans ce chaos de dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie.*

*Jamais homme n'entreprit, avec de si faibles moyens, une œuvre si démesurée aux forces humaines, puisqu'il n'a eu, dans la conception et dans l'exécution d'un si grand dessein, d'autre instrument que lui-même et d'autres auxiliaires qu'une poignée de barbares dans un coin du désert.*

*Enfin jamais homme n'accomplit en moins de temps une si immense et si durable révolution dans le monde, puisque, moins de deux siècles après sa prédication, l'islamisme prêché et armé régnait sur les trois Arabies, conquérait à l'unité de Dieu la Perse, le Khorasan, la Transoxiane, l'Inde occidentale, la Syrie, l'Egypte, l'Ethiopie, tout le continent connu de l'Afrique septentrionale, plusieurs des îles de la Méditerranée, l'Espagne et une partie de la Gaule. »*[1]

Par l'effet de répétition du mot *jamais*, on se rend compte que pour Lamartine, Mahomet est un exemple unique de réussite. Par l'expression *volontairement ou non*, l'auteur signifie que, quelle que soit l'interprétation donnée au phénomène mahométan, quelles que soient les convictions

[1] V. pp. 217-218.

religieuses, on ne peut que éprouver de l'admiration pour Mahomet, une admiration qui touche à la fascination.

Ce fut une des raisons, et selon nous, ce fut même **la** raison principale de l'échec de l'œuvre et la condamnation de la critique.

## Causes de l'échec de l'œuvre

Lorsqu'on tient compte du fait que plus d'un siècle nous sépare de l'ouvrage, on est étonné de la modernité des analyses politiques de Lamartine.

Si le public ne vit rien de scandaleux à l'appui que Lamartine donnait aux Turcs, à sa sympathie pour le monde oriental et sa complaisance à l'égard de l'Islam, c'est surtout son analyse de la personne du Prophète des Musulmans qui suscita l'indignation de la critique. Dès la parution du premier tome de son *Histoire de la Turquie*, Lamartine fut pris à parti par la critique. Ozanam, critique catholique, reproche à Lamartine de faire *des louanges extrêmes à l'Alcoran*, tandis que la *British and Foreign Review* s'étonnait de *la généreuse sympathie que Lamartine manifeste à l'égard de la religion des Turcs*[1]. Mais la réaction la plus violente fut celle de Elme Caro qui a consacré un article particulièrement important et abondant sur l'œuvre de Lamartine[2]. Le titre même annonce l'objet principal de ses reproches: *Mahomet et l'islamisme à l'occasion d'une histoire de la Turquie.* Tout au long de sa recension, Elme Caro ne s'attarde pas sur la qualité historique de l'œuvre, car il avoue n'en avoir lu que deux tomes, mais plutôt à Mahomet et l'islamisme. C'est bien là son principal tourment et le seul véritable objet de ses pointes acérées. Ce qui l'irrite

---

1 Cf. *Les infortunes de la vertu,* par Jean Gaudon, in *Livre du centenaire,* Flammarion, Paris, 1971 p. 35 et 42.

2 Caro Elme-Marie, *De Lamartine à l'occasion d'une Histoire de la Turquie,* in*VariétésLittéraires, op.cit.* p. 238.

d'abord c'est la manière quelque peu insolente avec laquelle Lamartine prend de haut ceux qui n'éprouvent pas du respect pour la personne du Prophète. Le terme *esprit de secte*, par lequel Lamartine semble, en effet, prendre de haut ceux qui ne sont pas d'accord avec lui, suscitera des réactions très fâcheuses dans la critique de son époque. Cette expression malheureuse aura pour conséquence de le faire échouer dans ses efforts pour persuader son lecteur.

Le critique Elme Caro se sent insulté ; il rétorque que Voltaire était tout sauf un *esprit de secte et d'ignorance* et que pourtant il avait présenté une pièce de théâtre dans laquelle le Prophète n'était pas présenté sous le meilleur jour... Concernant Lamartine, il commence par lui dénier son statut d'écrivain, ne voulant le considérer que comme poète. Il voit en lui un mauvais écrivain, un piètre historien, et pire encore, un arriviste. Il reproche à l'*Histoire de la Turquie* de n'être qu'une œuvre d'actualité, commandée par le Sultan et largement rétribuée.

L'attrait de Lamartine pour la Turquie n'est qu'alimentaire. Sous le coup de composer une œuvre rapidement pour combler des dettes criardes, Lamartine se voit taxé d'esprit confus et vague. Elme Caro reproche justement à Lamartine d'avoir bâclé son ouvrage, de ne pas apposer de dates précises à chaque événement en bon historien qu'il devrait être ; il ignore ou du moins feint d'ignorer que toutes les sources concernant la biographie du Prophète étaient lors extrêmement pauvres en indications de ce genre. Il lui reproche en bref de n'être qu'un poète et pas un historien : « *Au lieu de composer des chapitres, il chante des strophes*[1]. »

Une fois de plus Lamartine est renvoyé aux Muses. On se demande si Elme Caro a lu la *Critique de l'Histoire des Girondins par l'Auteur des Girondins lui-même* : « *l'homme, me*

---

1 *De Lamartine* par Caro Elme-Marie in *Variétés Littéraires, op. cit,* p. 245..

*jetait sans cesse à la face* encore *cette accusation hébétée de poèsie* ».[1] Ou pénible constatation qu'il adressait vingt-trois ans auparavant à son ami Virieu : « *Qui a fait des vers n'a pas le droit d'être lu.*[2] ». Il est tristement amusant de constater que finalement, en ce qui concerne Lamartine, les critiques lui adressent les mêmes reproches, et celui-ci se défend avec la même opiniâtreté. Ainsi lit-on dans sa *Critique de l'Histoire des Girondins* : « *J'ai toujours cru que la peinture n'était pas un défaut dans ces tableaux écrits qu'on appelle une grande histoire (...) la fidélité du portrait n'est pas la complicité du peintre...* » Et le dialogue de sourds se poursuit encore dix ans plus tard, dans *Vie des grands hommes* :

« *Je vous défie de vous intéresser à une mapemonde ou de vous passioner pour une chronologie* ».[3]

Le critique n'est absolument pas sensible à l'aspect héroïque et épique des faits relatés. Il n'y voit que volonté d'illusion et aveuglement. Ce somnambulisme littéraire équivaut, à ses yeux, « *à faire triompher la couleur sur le dessin* ». Querelle alors d'actualité dans le monde des arts : en effet, ne reproche-t-on pas au même moment à Delacroix de privilégier la couleur et la faconde rubénienne à la rigueur de la composition et du dessin des poussinistes. Somme toute, on reproche à Lamartine, de ne pas posséder dans ses écrits la rigueur et la précision du classicisme. Notre critique craint qu'en faisant rêver ses lecteurs, Lamartine rende trop sympathique des personnages que Elme Caro abhorre. Aussi trouve-t-il le style de Lamartine trop généreux dans l'abondance des adjectifs, trop répétitif, trop encombré de mots stériles. Lamartine n'est à ses yeux qu'un magicien de

---

1 *Critique de l'Histoire des Girondins par l'Auteur des Girondins lui-même*, p. 5

2 Lettre du 25 décembre 1831 à Virieu ; cité par Court Antoine, dans sa thèse *Lamartine historien*, Lille 3, 1990.

3 *Qu'est ce que l'Histoire, Vie des grands hommes*, Le Constitutionnel, t. I, Paris, 1855-56.

la parole mais il oublie que lui-même dans sa critique emploie les mêmes procédés littéraires et stylistiques pour détruire toute originalité dans l'œuvre critiquée.

Bien que ces reproches occupent largement la première partie de l'article d'Elme Caro, elles ne sont qu'un préambule à la véritable et unique critique qui est celle de combattre un ouvrage qui, à ses yeux, présente trop favorablement l'Islam et la personnalité du Prophète Mahomet : « *Tout dans l'islamisme porte la trace du calcul, de la réflexion et du plagiat* (...) *Rien n'est laissé au hasard de l'inspiration* ».[1]

Pour Elme Caro, le Coran est avant tout un plagiat de l'Ancien et du Nouveau Testament. Mahomet, lui-même, n'est qu'un guerrier calculateur qui reprend pour son propre compte les textes du christianisme. Elme Caro dénie toute originalité au Prophète, avançant même dans une ultime critique l'argument que Mahomet n'était pas un inspiré.

C'est l'antithèse parfaite de ce que Lamartine avait écrit: « *Mahomet ne possédait pas son esprit, il en était possédé, (c'était) un visionnaire de l'extase* ».[2] Pour le détracteur de Lamartine, l'Islam n'est synonyme que de régression et en aucun cas ne peut avoir la volonté de se régénérer.

Le fatalisme, les mœurs sensuelles, la polygamie, le *djihad*, soit le « prosélytisme par le sabre » sont autant d'arguments aux yeux de Elme Caro pour ne voir dans l'Islam qu'un esprit néfaste, incapable de progrès ou de modernité. Aussi reproche-t-il à Lamartine d'être partial et de ramener, pour des raisons de commodité personnelle, l'Islam à ses propres conceptions philosophiques, donc d'éviter tout ce qui pourrait être dérangeant et de modeler un Islam lamartinien.

D'ailleurs, beaucoup de biographes ont remarqué que Lamartine avait rejoint l'Islam inconsciemment. Alors que

---

1 Elme-Caro, *op. cit.* p. 256.
2 Voir p. 119

Lamartine rêvait d'un christianisme purifié, le critique lui reproche de présenter un Islam purifié.

L'autre facteur de diatribe est que l'Islam manque d'ouverture sur l'extérieur, Elme Caro passe délibérément sous silence l'esprit de réforme qui règnait à cette époque dans l'Empire ottoman. Lamartine a cependant cité dans son introduction l'œuvre des *tanzimats* et le décret de *Humayun* par une longue citation :

« *Rendre les conditions politiques, civiles et religieuses si égales entre les musulmans et les chrétiens de toute communion dans l'empire, qu'il n'y eût plus sous les lois du sultan qu'un seul et même peuple sous des races et des religions diverses ; en un mot, nationaliser tous ces fragments de nations qui couvrent le sol de la Turquie par tant d'impartialité, de douceur, d'égalité, de tolérance, que chacune de ces populations trouve son honneur, sa conscience et sa sécurité intéressés à concourir au maintien de l'empire dans une espèce de confédération monarchique sous les auspices du sultan.* » (Paroles d'Abdul-Medjid.)[1]

Le critique ne peut donc prétendre les ignorer, puisqu'il avoue lui-même n'avoir lu que les deux premiers tomes de l'ouvrage. Elme Caro ne se contente pas d'exprimer son opposition latente à tout ce qui touche à l'Islam, mais il doit, sans doute par esprit politique, détruire efficacement l'homme Lamartine en lui déniant toute qualité morale. Subtilement il va jeter l'opprobre sur l'œuvre en taxant Lamartine d'ingratitude. Comment donc se fait-il que l'historien sympathique des Turcs étende sa sympathie sur leur plus cruel ennemi ?[2] Il s'agit de Tamerlan. Là encore, Elme Caro reproche à Lamartine d'opérer des choix malencontreux pour mettre en valeur ses principaux héros.

---

[1] *Histoire de la Turquie* tome I p. 18.

2 Elme Caro, p. 261.

Il semblerait d'après lui que Lamartine ait un goût particulier pour les grands sanguinaires : Mahomet et Tamerlan. Il deviendrait dans ce cas aux yeux du critique l'apologiste de l'ennemi des Ottomans qu'il devrait défendre.

En fait, Lamartine considère que Tamerlan fut la punition divine infligée à Bajazet pour ses débordements homosexuels. Tamerlan apparaît dans l'œuvre de Lamartine avec le même effet dramatique que le Commandeur dans le *Don Juan* de Mozart. Elme Caro emporté par son éloquence, fait de Tamerlan un musulman modèle dont : « *Le seul mobile est le zèle de l'unité de religion*[1]. »

Cette assertion n'a aucun fondement historique. C'est oublier bien vite que Tamerlan n'a combattu et anéanti que des musulmans dont les Ottomans. En présentant Lamartine comme défenseur de héros immoraux, il rejette son œuvre comme une œuvre immorale où seule l'apologie de la force est présente. Il oublie un peu vite que Lamartine, dans son ouvrage, fait systématiquement l'apologie de tous les Européens qui se sont signalés dans leur lutte contre les Turcs, alors qu'il jette systématiquement l'opprobre sur les sultans qui ont menacé gravement la stabilité du monde chrétien.

Par exemple, le sultan Mahomet II le Conquérant est présenté par Lamartine comme le pire des barbares : il est cruel, homosexuel et lubrique. Ce jugement n'est pas tout à fait conforme à la réalité historique. Lamartine est tellement hostile à ce sultan et lui tient tellement grief d'avoir anéanti le royaume de Trébizonde et la seconde capitale de la Chrétienté, qu'il passe entièrement sous silence le fait qu'il fut l'un des souverains les plus éclairés de son temps, qu'il s'entretenait familièrement avec des missionnaires chrétiens si bien que le Pape l'invita à se convertir au catholicisme et à

---

1 *Ibid.*, p. 263.

joindre ses efforts aux siens pour mieux anéantir l'hérésie orthodoxe.

Après l'accusation d'ingratitude, Elme Caro montre que Lamartine est capable de revirement : il fait une allusion explicite à la position philhellène que Lamartine avait abandonnée.

Or, si le critique avait lu attentivement l'*Histoire de la Turquie*, il aurait pu s'apercevoir que ce seul revirement est dû à la russophobie, donc à l'attitude inconditionnellement pro-russe des Grecs. A nul moment, rappelons-le, Lamartine n'a pris le parti des Turcs contre les Grecs et leurs revendications à l'indépendance.

Elme Caro conclut magistralement son article en indiquant de manière subtile qu'il ne fait pas à Lamartine un procès d'intention, mais un *procès de tendance* ; par là-même il affirme son appartenance politique et philosophique à un courant de pensée totalement opposé à celui de Lamartine. Pour Elme Caro, l'Islam régénéré est un leurre. Ce n'est qu'en se convertissant au christianisme que la race d'Osman peut espérer une véritable et durable régénération :

« *Qu'importe après tout que l'Islamisme meure, si, à ce prix, la race énergique d'Osman est sûre de ne pas périr ? Ce sera le commencement d'un grand peuple et la fin d'un vieux mensonge* »[1].

En cela, Lamartine a gagné car il a écrit une œuvre éminemment politique qui n'a pas entraîné une cabale littéraire mais un procès politique. Critiquer l'abondance des adjectifs est mineur quand la véritable critique est la sympathie de Lamartine pour l'Islam, le Prophète et la race des Ottomans.

---

1 *Ibid.* page 270

# Avertissement

Le texte de Lamartine est abondamment annoté car il nous importait d'une part de donner des indications biographiques sur les différents personnages cités à partir des recherches les plus récentes et d'autre part de mettre en parallèle le texte de Lamartine avec deux sources importantes de l'histoire du Prophète, à savoir, *La Sira* d'Ibn Ishâq[1] et la *Chronique* de Tabari[2].

De plus nous avons volontairement omis d'apposer dans l'introduction et dans les notes, après chaque mention du Prophète, la formule consacrée : « *Que la paix et la prière soient pour lui.* »

Nous avons supprimé les trois pages du premier chapitre, dans lequel Lamartine introduit son ouvrage « *Histoire de la Turquie* ».

Les texte de Lamartine a été entièrement recomposé dans le respect de l'édition de référence.

La révision de l'ouvrage pour l'édition appele les remarques suivants :

Certains verbes prenaient encore, au dix-neuvième siècle, des prépositions que l'usage a rejeté depuis.

Certains accents graves s'écrivaient accents aigus à l'époque de Lamartine (exemple : siége qui s'écrit siège actuellement.

L'emploi de certains temps est désuet, leur concordence répondaient à des critères autres que ceux d'aujourd'hui.

L'usage de certains mots ainsi que leur orthographe semble archaïsants aujourd'hui, mais appartenaient bien au langage de l'époque.

Cette dernière remarque est valable aussi pour les noms et les noms propres (l'unique intervention de notre part concerne le nom Coraïtes auquel nous avons aacolé <ou Coréischites>).

---

[1] *La vie du Prophète Muhammad, traduction française par 'Abdurrahmân Badawî.* Beyrouth 2001.

[2] Tabarî, *La chronique,* Paris 1983.

# LIVRE PREMIER

## I

**... Racontons donc avant tout Mahomet.**

## II

La première considération qui s'offre à l'esprit pour l'étonner, quand on déplie devant soi une carte du globe pour y faire, s'il est permis de parler ainsi, la géographie des religions, c'est que le petit espace de terre compris entre le fond de la Méditerranée et les rivages de la mer Rouge, espace presque tout entier occupé par le mont Liban, les collines de la Judée, les montagnes d'Arabie et le désert, ait été le site, le berceau, la scène des trois plus grandes religions adoptées par l'espèce humaine (en exceptant l'Inde et la Chine): la religion juive, la religion chrétienne et la religion de Mahomet. On dirait, en attachant ses regards sur une mappemonde, que cette petite zone de rochers et de sables entre deux mers limpides et sous des étoiles sereines réfléchit à elle seule plus de divinité que le reste du globe. Pourquoi cela? En écartant toute action directe de Dieu dans la révélation des dogmes et des cultes qui sont le plus conformes à son essence, et en nous bornant aux simples notions historiques, c'est que ces peuples ont évidemment reçu de la nature en partage, pour faculté dominante, la faculté qui fait voir l'invisible, l'imagination. La raison conclut la divinité ; à elle seule, l'imagination la voit, l'entend, lui parle, la fait parler, la décrit, la dévoile, l'adore, et, communiquant par l'énergie de sa perception son enthousiasme aux autres, crée entre la terre et le ciel ces mondes invisibles qui occupent dans l'esprit des hommes plus de place que le monde réel. C'est l'imagination qui

spiritualise le genre humain, c'est le spiritualisme qui l'élève à la découverte de Dieu, c'est la vue de Dieu qui moralise et qui divinise l'homme. Gardons-nous donc de mépriser les peuples à grande imagination. Ils seront toujours les maîtres, comme ils sont les aînés de la race humaine. Ils nous ont découvert les cieux.

Et si l'on me demande pourquoi cette faculté de l'imagination (la seconde des facultés de l'intelligence, puisque la raison est la première) a été donnée aux Arabes en plus grande proportion qu'à nous, comme un droit d'aînesse dans l'héritage du Patriarche éternel à ses fils, nous répondrons que nous n'en savons rien ; que Dieu est libre et absolu dispensateur de ses dons divers entre ses enfants ; que les uns ont reçu la raison froide qui analyse, qui pose des principes, qui tire des conclusions, qui sape les erreurs ; les autres, le don législatif qui fonde et qui régit les sociétés ; ceux-ci, le don de la parole qui enchante et qui persuade les hommes ; ceux-là, le don du courage qui conquiert la terre et qui repousse la servitude; tous, une part spéciale et dominante dans ces facultés diverses dont l'harmonie compose l'équilibre et la grandeur de l'humanité.

Quant aux causes purement matérielles qui ont donné à la race patriarcale une imagination plus active, plus féconde et plus religieuse qu'aux races de l'Occident, nous en indiquerons trois seulement : le climat, le loisir et, la contemplation.

Le ciel particulièrement tiède et serein qui couvre ce coin du globe -y préserve l'espèce humaine de cette multiplicité de besoins contre lesquels nous luttons par un travail incessant. Ce travail distrait notre intelligence des choses invisibles, il fait de notre vie une alternation sans fin de fatigues et de sommeil. Le corps usurpe ainsi sur l'esprit. Nous souffrons ou nous jouissons, nous n'avons pas le temps de méditer. Ces peuples, au contraire, n'ont presque point de besoins

matériels que la nature ne satisfasse d'avance autour d'eux. Les troupeaux promènent d'eux-mêmes sur leurs pas leur nourriture; la source roule leur breuvage ; le dattier sans culture mûrit leur pain ; le chameau les transporte ; un pan de laine, jeté sur trois piquets de bois, les abrite; ils consomment les jours dans la solitude et dans les longs silences, cette végétation sourde des idées.

Cette vie patriarcale leur donne ce qui manque aux populations agricoles, guerrières ou industrielles de l'Occident, le loisir. L'imagination est fille du loisir. Le loisir est contemplatif ; la contemplation n'aboutit jamais qu'à l'infini : l'infini, c'est Dieu. Il est donc naturel que cette race, qui jouit du climat de la pensée plus qu'aucune autre, soit douée d'une imagination plus puissante pour scruter les lois métaphysiques du monde supérieur, comme la limpidité de son firmament et la transparence profonde de ses nuits dans le désert lui ont fait scruter, la première, les lois célestes de l'astronomie. La méditation intérieure n'est-elle pas, en effet, l'astronomie de l'âme?

Bien loin d'affecter sur cette race mystique et pieuse la supériorité que les hommes de ce temps attribuent aux peuples exclusivement calculateurs et sceptiques de I'Occident, nous croyons que Dieu a donné en cela aux peuples pasteurs de l'Arabie la meilleure part, selon l'expression de l'Évangile. Nous croyons que le plus noble emploi des facultés de tout être créé est de découvrir, pour l'adorer et le servir, son Créateur ; que Dieu est le seul but de la création ; que la race véritablement dominante dans les différentes familles de l'humanité est celle qui contient en elle le plus de ce sentiment de présence et d'adoration de Dieu ; que, parmi ces races, les plus grands hommes, aux yeux de l'appréciateur suprême de toute grandeur, ne sont ni les plus grands possesseurs d'espace sur la terre, ni les plus grands tueurs d'hommes, ni les plus grands fondateurs d'empires,

mais que les plus grands hommes sont les plus saints. Ce n'est pas, en effet, par l'apparence extérieure et fugitive des choses qu'il faut juger de leur valeur intrinsèque, c'est par ces choses elles-mêmes. Les Arabes ont sur cela une parabole qui incarne, comme ils le font toujours, le Verbe dans un récit.

Le roi Nemrod[1], disent-ils, fit comparaître devant lui, un jour, ses trois fils. Il fit apporter devant eux, par ses esclaves, trois urnes scellées. L'une de ces urnes était d'or, l'autre d'ambre, la dernière d'argile. Le roi dit à l'aîné de ses fils de choisir parmi ces urnes celle qui lui paraîtrait contenir le trésor du plus grand prix. L'aîné choisit le vase d'or, sur lequel était écrit *Empire; il* l'ouvrit et le trouva plein de sang. Le second prit le vase d'ambre, sur lequel était écrit *Gloire ;* il l'ouvrit et le trouva plein de la cendre des hommes qui avaient fait du bruit dans le monde. Le troisième prit le seul vase qui restait, celui d'argile ; il l'ouvrit, et il le trouva vide ; mais, au fond, le potier avait écrit un des noms de Dieu. «Lequel de ces vases pèse le plus? » demanda le roi à sa cour. Les ambitieux répondirent que c'était le vase d'or ; les poètes et les conquérants, que c'était le vase d'ambre : les sages, que c'était le vase vide, parce qu'une seule lettre du nom de Dieu pesait plus que le globe de la terre.

Nous sommes de l'avis des sages ; nous croyons que les plus grandes choses ne sont grandes qu'à la proportion de divinité qu'elles contiennent, et que quand le rétribuer suprême jugera les poussières de nos actes, de nos vanités et de nos gloires, il ne glorifiera que son nom.

---

[1] Note de l'Editeur. Nemrod, fils de Chus et arrière petit-fils de Cham, passe pour le fondateur de Babylone. La Bible l'appelle le « fort chasseur devant le seigneur » *In* Bouillet *Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie,* Paris 1876. (La plupart de nos indications biographiques sont tirées de ce dictionnaire).

## III

L'Arabie confinait, d'un côté, avec les Romains, maîtres alors de la Syrie, avec les Persans, dont elle était séparée par l'Euphrate vers Babylone, avec l'Abyssinie, contre laquelle elle était, couverte par la mer Rouge, enfin avec les Indes orientales, dans un éloignement presque infranchissable comblé par l'océan Indien et le golfe Persique. Ses limites dans le désert étaient aussi vagues que l'horizon et aussi mobiles que le sable, s'étendant quelquefois jusqu'à l'Égypte d'un côté, par le désert de Pharan, de l'autre jusqu'à *Damas, Palmyre, Baalbek,* par les solitudes de la Mésopotamie.

Les principales divisions de ce vaste territoire étaient le *Hedjaz,* partie aride et montagneuse qui s'étend parallèlement à la mer Rouge, et s'inclinant vers *l'Yémen.* La Mecque et Médine en étaient les capitales.

*L'Yémen,* extrémité méridionale la plus rapprochée des Indes, baignée sur ses bords par l'Océan d'un côté, par la mer Rouge de l'autre ; Saba[1], dont la reine vint apporter ses parfums à Salomon[2], en était une des villes principales.

Le *Nedjd,* noyau central, plateau élevé qui domine, en s'inclinant mollement sur deux faces, d'un côté la Syrie, de l'autre la mer. Enfin le désert proprement dit, autre océan de steppes et de sables entrecoupé d'oasis, confinant ici avec la Perse, là avec la Palestine, aussi impossible à délimiter que les vagues, où les tribus et les caravanes avancent et reculent comme des navires sur les flots.

---

[1] Note de l'éditeur: Saba dite aussi Mara ou Mariaba. Ancienne ville d'Arabie entre Mascate et le Yémen. C'était une place de commerce importante comme intermédiaire entre l'Ethiopie et la Syrie. Les Sabéens vendaient de la myrrhe, de l'encens, de la cinnamome, du baume et du vin de palmier.

[2] Note de l'éditeur: Salomon: Troisième roi des Juifs, fils et successeur de David, avait pour mère Bethsabée. Il fit construire le temple de Jérusalem dont la construction dura sept ans, entoura sa ville de fortes murailles. Il était renommé pour sa magnificence, sa justice, sa science et sa sagesse. La Bible contient trois de ses écrits, *Les Proverbes, le Cantique des cantiques, l'Ecclésiaste.*

## IV

Les généalogies de chacune des races, tribus ou familles, qui composent la grande race commune arabe, sont aussi nombreuses que ces tribus et aussi merveilleuses que leur imagination. Des poètes, des historiens innombrables, les ont enregistrées pour la prééminence de leur race dans leurs chants ou dans leurs annales. Chacune de ces littératures et de ces traditions locales contient des origines et des récits égaux, en intérêt, en naïveté, en héroïsme, à ceux d'Homère ou de la Bible, traduits, commentés, éclaircis, datés, avec une érudition aussi consommée que poétique, par un grand nombre d'écrivains modernes, et surtout par M. de Sacy[1] et par M. Caussin de Perceval[2]; ceux qui veulent puiser à longs traits dans ces sources obscures, que leur patience a su rendre limpides, n'ont qu'à consulter ces rares écrivains souverainement attachants.

---

[1]Note de l'Editeur. Sacy (Sylvestre de) 1758-1838. Savant orientaliste né à Paris. Il est appelé en 1795 à la chaire arabe de l'Ecole des Langues Orientales qu'on venait de créer puis en 1806, celle du persan au Collège de France. En 1832, il est conservateur des manuscrits de la Bibliothèque Royale et est élevé à la pairie. Il connaissait plus de vingt langues dont l'arabe, le persan, le turc, l'hébreux et le syriaque. Il traduit entre autres l'*Histoire des Arabes* d'Aboul Féda.

[2] Note de l'Editeur. Caussin de Perceval (J.J.) 1759-1835. Orientaliste. Il est nommé en 1787 garde des manuscrits de la Bibliothèque Royale. Son fils Armand, professeur d'arabe à l'Ecole des Langues Orientales a écrit entre autres: 1- *Histoire des Arabes avant l'islamisme en 1847.*

# V

Abraham[1], quelle que soit son origine à lui-même, fut le père commun des Arabes. Les uns, fils avoués de ce roi du désert par sa femme *Sara,* furent les Hébreux ; les autres, enfants chéris, mais désavoués, de son esclave *Agar,* furent les Ismaélites, tous également arabes, mais condamnés par la Providence, ou plutôt par leur caractère, cette providence des races, à des fortunes différentes. La Bible est l'histoire des premiers ; l'Évangile en sortit par Jésus Christ. Les annales que nous compulsons sont l'histoire des seconds.

Les Arabes d'Ismaël, ceux dont nous parlons ici, appellent dans leurs livres Abraham, leur père, *El Khalil Allah,* c'est-à-dire l'ami de Dieu[2].

---

[1] Note de l'Editeur. Abraham, le plus célèbre des patriarches. Il naquit à Ur en Chaldée et partit s'établir avec sa femme Sara à Haran. Là, Dieu lui ordonne de se rendre sur la terre de Chanaan, lui promettant de lui donner tout ce pays et de le rendre père d'une grande nation. Il s'établit à Sichen. La famine le force à partir pour l'Egypte. À son retour, il se fixa à Béthel avec Loth son neveu et fut obligé de se séparer de lui. Loth ayant été attaqué et fait prisonnier par quatre rois voisins, Abraham vainquit ces rois et le délivra. Au retour de cette expédition il fut béni au nom de Dieu par Melchisédech. Peu après, Dieu lui apparût de nouveau et fit alliance avec lui. Il lui ordonna de se circoncire avec toute sa famille et signe de cette alliance. Abraham, arrivé à l'âge de 85 ans craignant de ne pas avoir d'enfant de Sara restée stérile, prit pour seconde épouse une esclave de Sara Agar qui lui donna un fils Ismaël. Cependant treize ans après, des anges envoyés de Dieu lui promirent que Sara, malgré son grand âge lui donnerait un fils Isaac. Lorsque son fils eut atteint l'âge de 25 ans, Dieu pour éprouver la foi d'Abraham lui ordonna de lui sacrifier son fils (Isaac dans la Bible, ou Ismaël dans le Coran). Abraham allait obéir quand un ange substitua un bélier à la victime.

[2] Note de l'Editeur. Abraham est considéré dans le Coran effectivement comme *l'ami de Dieu,* dans la sourate IV, 125, il est dit effectivement dans cette sourate que « *Dieu a pris Abraham pour ami* ». Il est également appelé *père des croyants,* dans la sourate II, 124; XIV; 40 ; XXII, 78 et comme vrai croyant *Hanif*: sourate II, 135; III, 67, 95; IV, 125; VI ; 79. Cf. *Le Coran,* traduction de D. Masson, Paris 2001 Toutes nos références coraniques proviennent de cette traduction.

Son père *Azer*[1], disent-ils, était un des grands vassaux de *Nimbrod*[2], sorte de Jupiter fabuleux de l'Olympe babylonien. Nimbrod, intimidé par une prophétie qui annonçait la naissance d'un enfant supérieur aux autres hommes et à lui-même, défendit tout commerce entre les sexes dans ses États. Abraham naquit d'une transgression de l'amour conjugal à cet ordre. Son père et sa mère, pour éviter la colère de Nimbrod, dissimulèrent sa naissance. Ils le cachèrent, pour le nourrir, dans une caverne hors de la ville. Cette aventure et plusieurs autres du même genre dans les historiens arabes rappellent les précautions jalouses d'Hérode[3] en Judée, et le massacre des enfants pour tromper les prophéties sur le prochain avènement du Christ.

Abraham, nourri par les anges, grandit en force et en raison dans sa caverne. La première fois qu'il en sortit, c'était la nuit. Le ciel de la Chaldée, rempli d'êtres lumineux qui flottaient dans l'éther, lui révéla Dieu. Seulement rien ne lui avait encore appris à le distinguer de ses oeuvres. Une étoile plus resplendissante que les autres éblouit d'abord ses yeux : « Voilà mon Dieu ! » se dit-il à lui-même. Bientôt elle s'inclina et disparut sous l'horizon. « Non, dit-il, ce n'est point là le Dieu que j'adorerai ! » Ainsi de plusieurs autres constellations. La lune se leva ensuite : « Voilà mon Dieu ! » s'écria-t-il. Et elle se coucha. « Non, ce n'est pas mon Dieu!» Enfin le soleil apparut dans sa pompe à l'Orient, à l'extrémité du désert: « Celui-ci est véritablement mon Dieu, dit-il, il est

---

[1] Note de l'Editeur. Azer ou Azar est mentionné dans le Coran dans la sourate VI, 74. Terah dans la Bible.

[2] Note de l'Editeur. Nimbrod : Nemrod.

[3] Note de l'Editeur. Hérode le Grand ou l'Ascalonite, roi des juifs, né en 72 avant J.C. il fut d'abord gouverneur de la Galilée, puis s'attacha à Antoine pendant les guerres civiles ce qui lui valut d'être nommé roi de Judée. Il fut obligé de faire la conquête de ses Etats et n'entra dans Jérusalem qu'après avoir pris cette ville d'assaut en 37 av. J.C. Ayant apprit qu'il venait de naître à Bethléem un enfant auquel il était promis le royaume de Judée, la tradition rapporte qu'il fit exterminer tous les enfants mâles de Bethléem qui avaient moins de deux ans.

plus grand et plus éblouissant que tous les autres! » Le soleil accomplit sa carrière et descendit sous l'horizon, laissant la nuit sur le monde. « Ce n'est pas encore là le Dieu que je cherche pour l'adorer ! » dit tristement l'enfant prédestiné à l'adoration de la divinité invisible, immuable et éternelle. Il rentra dans sa caverne pour chercher son Dieu dans son âme!

## VI

Sorti enfin de sa retraite et présenté à Nimbrod comme un jeune homme né longtemps avant l'interdiction des mariages dans Babylone, Abraham commença à révéler aux Babyloniens le Dieu immatériel, à les convier au culte en esprit et en vérité, et à renverser les idoles dans les temples. Qu'on remarque cette circonstance qui fut l'occasion et le germe de la prédication de Mahomet, dont l'unique pensée, dit-il lui-même, fut de détruire l'idolâtrie et de restaurer la religion d'Abraham.

## VII

Les prêtres de Babylone conduisirent l'impie aux idoles, devant le roi Nimbrod, pour le faire châtier. « Quel est donc ton Dieu ? dit le roi au jeune prophète. - Mon Dieu, dit Abraham, est celui qui donne la vie et la mort. - Celui qui donne la vie et la mort, repartit Nimbrod, c'est, moi ! » Pour le prouver il fit amener en sa présence, des prisons de Babylone, deux criminels condamnés à mort et qui attendaient leur exécution. Il trancha la tête à l'un, il fit grâce à l'autre, et crut son interlocuteur confondu. Mais Abraham, d'abord embarrassé de nier ce sophisme en action, reprit ses sens, et portant au roi un défi de toute-puissance dans le ciel même : « Eh bien, dit-il, mon Dieu est celui qui fait lever le soleil à l'Orient ; fais-le lever à l'Occident ! » Nimbrod

répondit comme répondent les tyrans sans réponse, par le feu. Il fit jeter le jeune prophète dans un bûcher ; *mais le feu devint froid,* dit l'histoire. Abraham s'enfonça dans le désert de Mésopotamie avec sa famille, ses esclaves et ses troupeaux.

Là commencent les Hébreux, Arabes de la Bible et de Jérusalem, fils d'Isaac. Voyons ceux du désert et de la Mecque, fils d'Ismaël.

Ce fut sur l'emplacement futur de cette ville, site alors sans habitants et sans source, qu'Abraham pour complaire à la jalousie de sa femme Sara, abandonna son esclave Agar et l'enfant qu'il avait eu d'elle, Ismaël.

À peine l'infortunée Agar eut-elle épuisée les provisions de dates et d'eau qu'Abraham lui avait laissées pour elle et pour son fils, qu'elle éprouva les tourments de la soif, et qu'elle parcourut, désespérée, les vallées et les ravines desséchées de *Safa*, leur demandant en vain une goutte d'eau ou un suintement de rocher pour les lèvres de son enfant. Pendant cette absence de sa mère, Ismaël pleura d'impatience et de soif, et, frappant dans sa colère le sable de son talon, il en jaillit une source fraîche et pure. Agar accourut aux vagissements de son fils. Elle aperçut l'eau, et, craignant qu'elle ne s'évapora au soleil et ne se perdit dans le sable, elle pétrit la terre humide dans ses mains, et en forma un bassin pour la retenir. Cette eau miraculeuse, selon les Arabes, qui coule encore aujourd'hui, est la source du fameux puit de *Zemzem* de la Mecque qui bénit ceux qui la boivent.

## VIII

Les pasteurs d'une tribu errante paissaient leurs chameaux sur les flancs du mont *Arafat*, dans le voisinage. Ils virent des aigles s'abattre sur le site où le prodige venait de s'opérer. Ils soupçonnèrent que les oiseaux avaient flairé l'humidité de

quelques flaques d'eau, ils y coururent. Ils trouvèrent la source, la jeune mère et l'enfant. « Qui es-tu et quel est cet enfant ? dirent-ils à Agar ; d'où vient cette eau ? Nous n'en avons jamais vu ici depuis tant d'années que nous parcourons nos solitudes. » Agar leur raconta son délaissement; ils s'attendrirent sur elle. L'enfant pour lequel la terre s'était ouverte comme une mamelle leur parut une créature prédestinée aux bénédictions célestes. Ils annoncèrent ce prodige à leur tribu, qui vint s'établir en ce lieu. Ismaël grandit au milieu de ce peuple ; il épousa une de leurs filles, nommée Amara.

Abraham le visita deux fois avec la permission de Sara. Sara, toujours jalouse, avait exigé pour condition qu'Abraham ne descendrait pas de son cheval dans la demeure du fils d'Agar.

La première fois qu'Abraham visita la Mecque, il s'arrêta à la porte d'Ismaël et l'appela par son nom. Amara, femme d'Ismaël, vint sur la porte. « Où est Ismaël ? dit le patriarche sans descendre. - Il est à la chasse, répondit Amara. - N'as-tu rien à me donner à manger ? car je ne puis descendre de cheval. - Je n'ai rien, dit Amara, ce pays est un désert. - Eh bien, reprit Abraham, dis à ton mari que tu as vu un étranger, dépeins-lui ma figure et dis-lui que je lui recommande de changer le seuil de sa porte ! »

Amara, au retour d'Ismaël, s'acquitta du message. Son mari, offensé de ce qu'elle avait refusé l'hospitalité à son père, la répudia et épousa une fille d'une autre tribu, nommée Sayda.

Abraham revint quelque temps après visiter son fils. Il était absent. Une femme jeune, svelte, gracieuse, s'avança sur le seuil de la porte pour répondre à l'étranger. « As-tu quelque nourriture à me donner? dit Abraham à sa belle-fille, sans se faire connaître et sans poser le pied à terre. - Oui, » dit-elle à l'instant. Et, rentrant dans sa demeure, elle en

ressortit bientôt après en présentant au voyageur du chevreau cuit, du lait et des dattes. Abraham goûta ces aliments, puis les bénit, en disant : « Que Dieu multiplie dans cette contrée ces trois espèces de nourriture !»

Après le repas, Sayda dit au vieillard: « Descends de cheval, afin que je lave ta tête et ta barbe! - Je ne le puis, répondit le patriarche, j'ai fait serment de ne pas quitter la selle de ma monture. » Et, posant seulement un de ses pieds sur une grosse pierre qui était à côté de la porte de sa maison, tandis que son autre jambe était toujours étendue sur la selle de son cheval, il abaissa ainsi sa tête au niveau des mains de la jeune femme, qui lava la poussière dont ses yeux et sa barbe étaient souillés.

« Quand ton mari reviendra, dit le patriarche en repartant, dépeins-lui ma figure, et dis-lui de ma part que le seuil de sa porte est également brillant et solide, et qu'il se garde bien de le changer. »

Ismaël, en entendant ce récit et ces paroles, dit à Sayda: « Celui que tu as vu est mon père ; et il m'ordonne ainsi de te garder à jamais». Tous les enfants dont les générations multiplièrent la race d'Ismaël furent conçus par Sayda.

Dans une troisième visite à son fils, Abraham construisit avec lui, à la Mecque, un temple ou maison de Dieu appelée la *Kaaba*[1]. Ce temple, qui est encore aujourd'hui le temple de la Mecque, était un petit et informe édifice sans fenêtre, sans porte et sans toit, construit en quartiers de roche mal équarris. Abraham bâtissait, et son fils Ismaël taillait les pierres. Ils incrustèrent dans un des pans de la muraille la fameuse *pierre noire* qu'un ange était censé leur avoir lui-même apportée du ciel pour sanctifier la maison de Dieu. Ils instituèrent les pèlerinages, les rites et les processions autour de cet édifice, qui firent plus tard de la Mecque la capitale religieuse de

---

[1]Note de l'éditeur: La Kaaba est mentionnée dans le Coran à la sourate V, 95,97: *Maison sacrée édifiée pour les hommes.*

l'Arabie et que Mahomet fut obligé de conserver en en changeant l'esprit après sa réforme.

Quoi qu'il en soit de ces traditions mythologiques, la Mecque devint, à cause de la possession de la Kaaba, le but des pèlerinages et le centre des superstitions de tous les Arabes qui n'adorèrent pas Jéhovah. Une idolâtrie confuse, comme les rêves d'un peuple, enfant charnel et ignorant, remplaça parmi eux le culte pur d'Abraham et peupla la Kaaba d'idoles. Cette théogonie inconnue résista aux Persans, aux Parthes, aux Phéniciens, aux Juifs, aux Romains, et continua, jusqu'à Mahomet, à pervertir la morale et à dépraver l'intelligence des Arabes. Les habitudes presque nomades de leur vie et la nature de leur nationalité, qui n'avait d'autres liens d'unité que l'origine, le site, la langue et les mœurs, rendaient toute modification dans leurs croyances et dans leur civilisation presque impossible. Ils ressemblaient au sable de leur désert, glissant dans les mains qui veulent le contenir.

Jetons un coup d'œil rapide sur leur histoire et sur leur civilisation pour bien comprendre les difficultés de la mission que se donna leur prophète.

## XI

Les Arabes n'étaient point un peuple, c'était une collection de peuplades, de tribus, de familles de hordes plus ou moins nombreuses, les unes sédentaires, le plus grand nombre constamment nomade, couvrant de quelques bourgades et d'une nuée de tentes et de troupeaux cette côte de la mer Rouge comprise entre l'Égypte et l'océan Indien. L'énumération de ces tribus et de ces hordes indépendantes les unes des autres, quelquefois alliées, quelquefois ennemies, sans autorité supérieure qui leur imposât la loi et la paix ou qui leur garantît l'indépendance, serait inutile et

fastidieuse ici. Ce serait l'histoire de chaque groupe de tentes du désert. Des tribus principales, plus nombreuses, plus riches en sol ou en troupeaux, plus renommées pour la guerre, groupaient, protégeaient, dominaient de temps en temps quelques tribus inférieures et formaient de grandes dissensions qui ravageaient l'Arabie. Ces supériorités accidentelles n'avaient rien de stable ni de légal ; acquises dans un combat, elles se perdaient dans un autre. La constitution de l'Arabie était la guerre civile permanente entre tous les membres de cette république fédérale de tribus. Aucun sacerdoce, aucune dictature, aucune autorité monarchique, nationale, aucun conseil fixe et souverain, n'imposait ses lois à cet arbitraire anarchique des différents membres de la confédération. République sans représentation et sans centre commun, composée d'une foule de petites monarchies héréditaires des chefs de tribus dont la généalogie faisait le titre du gouvernement, l'Etat n'existait pas. La famille, multipliée par la tribu, existait seule.

Là, le pouvoir qui manquait au centre se retrouvait fortement constitué par les mœurs dans la famille. Mais, quoique absolu dans le chef de tribu, ce pouvoir participait dans l'application de la douceur et du libre consentement habituel au pouvoir domestique, dans le gouvernement paternel. Les frères, les fils, les parents du chef, les vieillards, les sages, les riches, les guerriers renommés par leurs exploits, les poêtes illustrés par leurs chants, tenaient un conseil perpétuel devant la tente, ou dans la maison du roi de la tribu, où tout se délibérait et se décidait en plein peuple. Il n'y avait ni livre, ni charte, ni lois écrites. Mais les traditions sacrées et les mœurs inviolables exerçaient un empire d'autant plus absolu qu'il était écrit dans la mémoire, dans le consentement et dans le respect de tous. Toute violation en était sacrilège. Chaque tribu avait pour nom le nom de son premier ancêtre.

## X

Leur religion était aussi libre que leur politique. Les uns adoraient les anges ou esprits célestes, intermédiaires qu'ils supposaient être des femmes, et qu'ils appelaient les filles de Dieu ; les autres, la lune et les étoiles ; ceux-là croyaient que l'homme commençait à sa naissance et finissait, à son dernier soupir ; ceux-ci, pensaient que la vie, humaine n'était qu'une des périodes infinies de l'existence renouvelée ailleurs sous d'autres formes. Quand l'Arabe était mort, ils attachaient sa plus belle chamelle à un piquet à côté de sa tombe, et la laissaient expirer de faim sur le corps de son maître, pour qu'il retrouvât sa monture habituelle dans le monde où la mort l'avait introduit. Une espèce de chouette du désert qui voltige autour des sépulcres en poussant des cris plaintifs était censée l'âme du mort demandant à boire aux survivants. Ils représentaient en pierre et en bois les images des êtres supérieurs et rendaient un culte à ces divinités sourdes.

Leur religion primitive était mêlée des superstitions juives, romaines, grecques, persanes, selon ceux de ces peuples avec lesquels ils avaient le plus de rapprochements. L'usage de la circoncision, empruntée des Hébreux, existait chez toutes les tribus. On consultait l'oracle en écrivant un mot sur le bois de trois flèches sans pointe et en tirant à tâtons, d'un sac où elles avaient été mêlées, l'une de ces flèches. Le mot qu'elle portait inscrit, sur sa hampe était réputé l'arrêt du destin. Ils pratiquaient l'esclavage. Chacun pouvait avoir, autant d'épouses que ses facultés lui permettaient d'en entretenir. L'héritier recevait les veuves, comme les troupeaux dans le patrimoine du défunt. L'inceste entre le beau-fils et la belle-mère était donc licite en certains cas. Chaque chef de tente avait le droit absolu de vie et de mort sur sa famille et sur ses esclaves. Un usage barbare autorisait le père et la mère, pauvres à enterrer vivantes leurs filles au moment de

leur naissance, afin de prévenir ou le sort funeste que la société réservait aux femmes, ou les outrages et les déshonneurs qu'une fille attirerait peut-être un jour sur leur nom. Leur unique occupation était le soin des troupeaux et la guerre.

La guerre était pour ainsi dire individuelle parmi eux. Une violence amenait un meurtre, le meurtre, voulait être racheté ou par une compensation en têtes de chameaux qui satisfît l'offensé, ou par un autre meurtre. Le sang pour le sang était toute la justice. La vengeance était ainsi un devoir sacré, une femme enlevée, un esclave, un coursier, un chameau dérobé, une satisfaction du sang refusée par une tribu à une autre, entraînaient des guerres de dix, et de cinquante ans entre les Arabes.

Cette législation, féroce sous tant d'aspects, ne manquait cependant ni d'humanité ni de vertu, ni de sagesse, ni même de raffinement sous d'autres rapports. Les Arabes poussaient jusqu'à la superstition le respect de l'hospitalité. Leur ennemi le plus irréconciliable trouvait asile, sûreté et même protection, dès qu'il parvenait à toucher la corde de leurs tentes ou le bas de la robe de leurs femmes. Ils étaient braves, généreux, héroïques. Toutes les vertus et même toutes les délicatesses de la chevalerie, que l'Europe n'a connues que plus tard, étaient immémorialement passées dans leurs mœurs. Sensibles à l'éloquence, à la poésie, à la musique, ils honoraient comme des demi-dieux les hommes doués de ces dons, qui leur semblaient surnaturels. Bien que leur littérature ne fut éternisée dans aucun livre, elle l'était dans leur mémoire. Les tribus avaient entre elles des espèces de jeux olympiques dans lesquels elles luttaient de supériorité entre leurs orateurs et leurs poètes. Le poème qui emportait le prix de l'aveu du plus grand nombre des auditeurs était écrit alors et suspendu à perpétuité aux murs de la Kaaba à la Mecque. Les pèlerins qui arrivaient en foule tous les ans en admiraient

le génie et transportaient à leur retour, l'œuvre, la renommée, le génie du poète, dans toute l'Arabie. Ces poésies ainsi couronnées et adoptées par la nation s'appelaient des *Moàllacà.* Elles avaient des règles de composition conformes au génie du peuple guerrier, amoureux, pasteur, règles dont il était défendu de s'écarter. Elles devaient commencer par une sorte d'élégie lyrique sur la douleur d'un amant affligé qui revoit, en passant le désert, les ruines de l'habitation ou de la tente où il fut heureux jadis avec sa maîtresse ; image apparemment la plus pathétique au cœur de l'Arabe. Elle devait contenir ensuite la description des perfections de la chamelle et du coursier, ces deux compagnons de voyage, de guerre et de paix du nomade. Elle devait se terminer par un splendide paysage comme une décoration à la fin d'un drame. Ce peuple, qui vivait en perpétuelle société avec la terre, voulait la voir reproduite sans cesse à son imagination dans les vers de ses poètes. L'histoire des poètes, ces prophètes profanes des Arabes, se trouve sans cesse mêlée à l'histoire de la tribu et de ses héros, héros et poètes en général, eux-mêmes.

Imroulcays[1], un des plus aventureux, des plus héroïques et des plus grandioses de ces bardes touchait presque à l'époque de naissance de Mahomet. La Grèce, Rome et les littérateurs modernes n'ont rien de plus parfait que les vers de ce barbare nomade errant, combattant, aimant et chantant à la fois ses amours, ses exploits et ses malheurs. Voici quelques strophes de sa *Moàllacà, de* son poème suspendu, au temps de Mahomet, dans le temple de la Mecque.

« Arrêtons-nous ici, ô mes compagnons ! au souvenir de ma bien aimée, et aux traces de cette demeure chérie,

---

[1] Note de l'Editeur. Imroulcays ou Imru'al-qays. Imroulcais ibn Houdj, nommé phylarque de Palestine. Selon Essad bey, dans son ouvrage *Mahomet,* Paris 1939, p.31, il est reçu à Byzance par l'empereur dont il séduit la nièce. Emprisonné, il meurt dans la citadelle d'Angora.

autrefois assise entre ces deux collines sablonneuses, à l'endroit où le vent du nord et le vent du midi qui s'y rencontrent et, qui y élèvent leurs tourbillons de poussière n'ont pu cependant, en effacer encore les derniers vestiges !

« Mes compagnons, attendris par ma douleur, arrêtent leurs coursiers. Rappelle, ton courage, me disent-ils avec compassion.

« Ah ! le seul remède à mes peines est de verser ici mes larmes ! ou plutôt à quoi me serviraient mes larmes mêmes, puisqu'elles ne peuvent repeupler cette solitude et ranimer ces débris?

« C'est ici que j'ai perdu les deux jeunes filles que j'aimais jadis. Lorsqu'elles approchaient, l'air embaumé m'annonçait leur présence comme le vent du matin apporte à mon haleine le parfum de l'œillet. Séparé d'elles, mes pleurs ont coulé sur mon sein et mouillé le ceinturon de mon sabre.

« Mais quoi! n'ai-je pas passé des jours heureux auprès d'elles ? surtout ce jour où j'égorgeai ma propre chamelle pour offrir un repas aux jeunes filles ! quelle idée enfantine elles eurent alors dans leurs jeux, de se partager entre elles la charge et les ornements de ma chamelle !...

« Un jour, sur la colline de sable, celle que j'aimais me repoussa avec dureté et s'engagea par un serment, irrévocable à ne plus m'écouter.

« Ô Fathmé ! ne m'anéantis pas sous tant de rigueur ; si quelque chose t'a déplu en moi, délie doucement mon cœur du tien et rends-lui la liberté.»

Vient ensuite une description de la beauté de son amante, que le Cantique des cantiques dans Salomon, ne surpasse ni en grâce ni en élévation ; puis, il peint la force de sa passion :

« Souvent, pour éprouver ma constance, une nuit plus orageuse que les flots soulevés de la mer m'a enveloppé de ses ténèbres et de ses terreurs: Je lui ai dit : Ô nuit si lente dans ta marche, fais enfin place à l'aurore! Quelle nuit lente !

les étoiles immobiles semblaient attachées à des rochers par d'invisibles clous ! .. . »

Le poète amène de là avec une naturelle transition le portrait obligé du cheval de guerre :

« Dès le point du jour, dit-il, lorsque l'oiseau est encore dans son nid, je pars sur un cheval d'une taille élevée, dont la vitesse répond à l'impatience de mes pensées qui le devancent ! II a la force d'un bloc de rocher, que son poids précipite, en s'augmentant, de la crête d'une montagne ! L'or semble se jouer en lames sur son poil fin. La selle peut à peine se fixer sur son dos semblable à la pierre, polie par une onde qui la lave sans cesse en courant avec vitesse au soleil ...Il est maigre, son feu le consume ; quand il court de toute son impétuosité, il fait entendre dans sa course un bruit semblable à celui de l'eau qui bouillonne dans une chaudière!... Il a le flanc court de la gazelle, le jarret sec et nerveux de l'autruche ; son corps est large ; sa queue épaisse remplit tout l'intervalle entre ses jambes. Le sang des animaux féroces ou des guerriers ennemis qu'il m'aide à atteindre sèche sur son encolure, ressemble à la teinture rose du *henné* qui déguise la blancheur de la barbe du vieillard.

« Il passe la nuit, sellé et bridé, toujours près de moi, sans tourner ses naseaux vers les pâturages. »

Après cette description du cheval, que nous abrégeons, et dont les traits rappellent le cheval de Job, le poète arabe raconte un des phénomènes naturels les plus agréables à des pasteurs, une pluie d'orage dans le désert :

« L'orage, dit-il dans ses trois dernières strophes en déchargeant ses nuées sur les pentes de Châbir, y a fait renaître enfin de la verdure et éclore les fleurs ; tel le marchand ambulant de l'Yemen[1], lorsqu'il s'arrête auprès des

[1] Note de l'Editeur. *L'Yémen*, forme personnelle de Lamartine pour désigner le Yémen.

tentes, ouvre ses ballons enveloppés d'une toile sombre et déploie sur le sable mille étoffes aux couleurs variées.

« Les oiseaux de la vallée gazouillent de joie comme s'ils s'étaient enivrés, dès l'aurore, des gouttes d'un vin gai et délicieux.

« Les lions des hauts lieux que les courants de ravines ont surpris, emportés et noyés dans la nuit, gisent étendus au loin ainsi que les faibles et viles plantes déracinées et éparses sur le sol ! »

Telle était la littérature de ce peuple égale en force et en relief à celle de la Grèce et de Rome, supérieure en naïveté et en naturel, balbutiement sauvage et gracieux d'une humanité primitive.

## XI

Ces hommes inspirés, tour à tour pasteurs, poètes, héros, avaient des vies aussi poétiques que leurs poèmes. Nous n'en citerons qu'un exemple pour achever ce tableau de mœurs dans la vie de l'un deux, le jeune Mourakkich, qui mourut au commencement de la mission de Mahomet.

Mourakkich était fils d'un chef de tribu nommé Amr. Il aimait une de ses cousines de la même tribu, nommé Esma, fille d'Auf. Il la demanda pour épouse à son oncle. Auf lui répondit : « Tu es trop jeune, trop obscur et trop pauvre encore ; mais je te promets ma fille quand tu te seras fait un nom et une fortune. » Mourakkich partit pour mériter sa cousine. Il parcourut les tribus, s'illustra par le courage et par le génie ; et s'étant attaché à un roi arabe, puissant feudataire de la Perse, il acquit à sa cour des troupeaux, des tentes, des étoffes, des joyaux, dignes d'être offerts à son oncle pour prix de la main d'Esma.

Mais, pendant son absence, la famine ayant désolé la tribu d'Auf, celui-ci, oubliant ses promesses à son neveu, avait

donné sa fille en mariage à un riche Arabe de l'Yémen, au prix de cent chameaux chargés de grains. Le mari d'Esma l'avait emmenée à Nadjran sa patrie.

Au retour de Mourakkich dans sa tribu, on lui dit, pour épargner sa douleur, que sa cousine était morte. Le désespoir le consuma lui-même jusqu'à la langueur. Le hasard lui fit cependant découvrir la supercherie d'Auf, le mariage et le lieu de la résidence d'Esma. Quoique mourant, il partit pour revoir au moins son amante. Ses forces ne lui permettaient plus de se tenir en selle ; il voyageait couché sur son coursier et soutenu par deux esclaves. La fatigue aggrava son mal non loin de Nadjran ; ses deux esclaves, le voyant évanoui et le croyant mort, le déposèrent à l'ombre dans une caverne des montagnes. Mourakkich, abandonné ainsi et revenu à lui, fut découvert dans la caverne par un berger qui gardait les troupeaux du mari d'Esma. « Approches-tu quelquefois librement de la femme de ton maître, lui dit Mourakkich, et pourrais-tu lui transmettre un message secret ? – Non, répondit le berger, mais je vois chaque soir une de ses esclaves qui vient traire le lait de mes chèvres pour le porter à sa maîtresse. – Eh bien, dit Mourakkich, je réclame de toi un service dont tu seras largement récompensé. Prends cet anneau et jette-le dans le lait que l'esclave porte à Esma. »

Le soir, à l'heure où l'esclave apportait la coupe dans laquelle buvait sa maîtresse, le berger, en y versant le lait, y laissa glisser l'anneau. Esma, en buvant, ayant senti l'anneau qui tintait contre ses dents, le prit dans sa main, le considéra à la lueur du feu, et le reconnut à certains signes qu'elle y avait gravés en le donnant autrefois à son cousin. Elle demanda des éclaircissements à son esclave, aussi étonnée qu'elle-même. Alors elle appela son mari et lui dit : « Envoie chercher le berger de tes chèvres, et apprends de lui d'où vient cette bague. »

Le berger répondit à son maître : « J'ai reçu cet anneau d'un homme que j'ai rencontré dans la caverne de Djébban. Il m'a prié de jeter la bague dans le lait destiné à Esma. J'ai fait ce qu'il m'a ordonné. Du reste, j'ignore son nom et sa tribu, et quand je l'ai laissé dans la caverne, son dernier soupir était près de ses lèvres.

- Mais, dit le mari à sa femme, à qui donc appartient cet anneau ? –C'est l'anneau de Mourakkich, répondit Esma ; il est mourant, hâtons-nous d'aller le recueillir. »

Le mari fit aussitôt préparer son cheval et en fit seller un second pour sa femme, afin que la vue de celle qu'il avait aimée pût rendre la force et la joie au malade. Ils partirent accompagnés d'esclaves chargés de provisions et d'une litière suspendue aux flancs d'un chameau. Avant la nuit, ils arrivèrent à la caverne. Mourakkich expirant fut recueilli et transporté par eux à Nadjran. Ils le traitèrent en frère. Leur tendresse et leur compassion ne purent guérir la blessure que l'oubli des promesses de son oncle et la déception de son retour lui avaient faite dans le cœur. Mais il goûta, du moins, la consolation suprême de mourir dans la maison et sous les yeux d'Esma.

## XII

Telles étaient les mœurs des Arabes à l'époque de Mahomet. Quoique occupant un territoire assez vaste, ils n'étaient pas très-nombreux. Le désert, l'éloignement des sources, les rochers, le sable, la vie pastorale qui dévore le sol, l'existence nomade qui ne fertilise rien où elle passe, l'absence de culture, qui n'était pratiquée que dans les environs des villes, petites et rares, enfin la polygamie qui tarit l'homme dans sa source, l'esclavage qui décime la famille, la guerre qui fauche les générations, ne permettaient pas à ces peuplades de se multiplier comme des peuples

cultivateurs policés et sédentaires. On ne porte guère approximativement qu'à deux ou trois millions d'hommes le nombre de cette nation qui allait conquérir à sa foi un tiers du globe. Le christianisme qui se répandait de proche en proche, et qui était devenu la religion de l'empire romain, touchait au sixième siècle de son existence. L'Arabie nomade, de même que l'Arabie syrienne, était pleine de fausses prophéties, contre-coup des prophéties hébraïques. Des pressentiments vagues parlaient aux tribus errantes d'un Messie dont la naissance devait transformer l'Arabie. On annonçait même qu'il naîtrait des Coraïtes <ou Coréischites>[1], maîtres de la Mecque et gardiens du temple d'Abraham, la *Kaaba.*

## XIII

La tribu des Arabes Coraïtes <ou Coréischites>, sédentaire et nomade à la fois, nombreuse et puissante, commandait à la Mecque et à quelques petites places voisines. Elle se gouvernait, comme la généralité des autres tribus, par une espèce d'aristocratie républicaine, où l'hérédité, la généalogie, l'habitude, la richesse, donnaient et partageaient l'empire entre certaines familles. Ces familles principales avaient de plus à la Mecque, pour signe de leur autorité, une sorte de pontificat national qui s'exerçait à l'époque du pèlerinage dans le temple de la Kaaba, au puits de Zemzem et sur les autres sites réputés sacrés et visités par les pèlerins. Ce sacerdoce était pour eux et pour les habitants de la Mecque une source de richesse et un titre à la vénération des autres tribus.

L'année 500 de Jésus-Christ, Abdelmotaleb[2], aïeul de Mahomet, exerçait la plus élevée de ces fonctions, celle de distributeur des vivres et d'hôte des pèlerins de la Mecque.

---

[1] Note de l'Editeur. La transcription moderne est Quraysh.
[2] Note de l'éditeur: Grand-père de Mahomet (Muhammad).

Noble, guerrier, riche et puissant, rien ne manquait à sa félicité et à la perpétuité de son ascendant dans la Mecque, que des enfants, cette bénédiction des patriarches. Il fit vœu que si le ciel lui accordait jamais dix enfants mâles pour soutenir sa dignité et ses droits traditionnels sur les puits sacrés dans la Mecque[1], il sacrifierait de sa main, comme Abraham, un de ses fils devant la Kaaba, à l'idole de la maison sacrée. Douze fils et six filles lui naquirent après ce vœu. Il sentit avec douleur qu'il était temps de tenir sa promesse. Il rassembla ses dix fils les plus âgés, et leur avoua le serment qu'il avait fait. Les fils se résignèrent à la volonté de l'idole et au choix de leur père. Mais le père trouva trop cruel de choisir lui-même une victime entre des fils si obéissants. On consulta le ciel par l'oracle des flèches qui portaient chacune le nom d'un des fils. La mort échut à Abdallah[2], le bien-aimé de son père. Les Coraïtes <ou Coréischites>, qui chérissaient également le jeune Abdallah, s'opposèrent au sacrifice. On consulta une sibylle ou pythonisse, et l'obligation d'immoler Abdallah fut convertie dans l'obligation de sacrifier cent chameaux à l'idole.

## XIV

Abdelmotaleb, après avoir échangé ainsi le sang de son enfant contre le sang de cent chameaux égorgés par lui-même devant le temple de la Mecque, rentra dans sa maison, tenant par la main son fils Abdallah, le plus beau et le plus aimé du peuple, parmi tous ceux de sa race. Le peuple, en voyant Abdallah ainsi miraculeusement préservé et rendu à son père,

---

[1] Note de l'Editeur. Ibn 'Ishâq dans sa *Vie du Prophète*, Beyrouth, 2001, p. 113, rapporte qu'il avait foré les puits de Zamzam et en avait la garde. La tradition rapporte qu'il trouva près du puit le trésor d'Ismaïl, composé d'épées d'acier dont il fit une porte inviolable pour la Ka'ba et de gazelles d'or qu'il fondit pour les transformer en plaques pour les portes du temple.

[2] Note de l'Editeur. Père du Prophète, né vers 554 et mort en 570.

ne douta pas qu'il ne fût prédestiné par le ciel à quelque grande chose future. Le bruit se répandit que le prophète des Arabes sortirait de lui. Une jeune femme noble et belle[1], de la famille de Harrith, fut frappée du rayonnement presque divin qui illuminait en ce moment le visage du jeune homme. Elle s'approcha d'Abdallah pendant qu'il donnait la main à son père, et, se penchant à son oreille, elle lui dit : « Je te donnerai autant de chameaux qu'on vient d'en immoler pour toi, si tu consens à me choisir, cette nuit, pour épouse ! » Elle aspirait à être la mère du grand homme ou du demi-dieu que l'Arabie attendait. Mais Abdallah lui répondit : « Je dois, en ce moment, suivre mon père. »

Abdelmotaleb conduisit directement son fils chez Wahb, un des chefs les plus considérés de la Mecque. Il lui demanda sa fille Aminà, pour épouse d'Abdallah. L'union consacrée par les fêtes de ce jour d'heureux augure fut accomplie dans la même nuit.

Le lendemain, Abdallah, étant sorti de la maison de Wahb, rencontra sur la place du temple, la femme qui avait désiré, la veille, être son épouse. Mais elle parut le voir avec indifférence. Abdallah l'aborda et lui dit: « Désires-tu encore aujourd'hui ce que tu demandais hier ? –Non, dit la jeune Coraïte, je ne veux plus rien de toi ; la lumière qui brillait hier sur ton visage a disparu. »

Mahomet avait été conçu dans le sein d'Aminà. La splendeur avait passé du visage de son époux sur le sien.

---

[1] Note de l'Editeur. Il y a un grand désaccord entre les commentateurs au sujet de l'identité de cette femme: les uns disent que c'est Ruqayyah bint (fille de) Nawfal, les autres disent qu'elle s'appelle Fatima bint Mun, d'autres qu'elle s'appelle Layla al- 'Adawyyah *in* Ibn Ishâq, *La vie du Prophète Muhammad, traduction française par 'Abdurrahmân Badawî.* note p. 120.

# XV

Abdallah, envoyé peu de mois après son mariage par son père à Yathreb, ville éloignée, pour y chercher une provision de dattes, mourut dans ce voyage à l'âge de vint-cinq ans, et fut enseveli dans le pays de Nadjir, sous les palmiers d'un de ses oncles.

Sa veuve Aminà portait Mahomet dans ses flancs. Elle rêva qu'un fleuve de lumière sortait de son sein, et se répandait comme une aurore sur la face de la terre[1]. Elle l'enfanta le 1er septembre de l'année 570 après le Christ[2]. La coutume des Arabes sédentaires puissants, vivant dans les villes, était ce qu'elle est encore aujourd'hui. Ils faisaient élever leurs fils dans les familles des Arabes nomades vivant sous la tente. L'objet de cette espèce d'adoption était double: premièrement l'enfant contractait ainsi dans la vie rurale et pastorale un corps plus sain et des habitudes plus mâles. Secondement, l'affection qui naissait entre l'enfant et la famille nomade dans laquelle il avait sucé le lait et commencé la vie donnait à la famille puissante à laquelle il devait le sang une clientèle indissoluble dans la famille rurale qui l'avait vu grandir.

Son grand-père Abdelmotaleb donna, le lendemain de la naissance de son petit-fils, aux principaux habitants de la Mecque un festin pour lequel on immola plusieurs chameaux. « Quel sera le nom de l'enfant en l'honneur duquel tu nous convies ? demandèrent à la fin du repas les Arabes. – Mohammed ! » répondit l'aïeul. Ce nom inusité à

---

[1] Note de l'Editeur. Al Tabari rapporte cet épisode dans sa *Chronique*, Arles 2001, p. 26: *Dans la nuit où le Prophète vint au monde, sa mère regarda et vit qu'il jaillissait de lui une lumière qui rayonnait jusqu'à la Syrie, et elle vit tous les palais de ce pays; et la lumière sortant de lui rayonnait aussi vers le ciel et atteignit les étoiles.*

[2] Note de l'Editeur. Caratini fait remarquer que rien ne permet d'être aussi précis, *op. cit.* p. 102 et suivantes. On peut se borner à dire que Mahomet est né vers 570.

la Mecque étonna les convives. « Ce nom, dit le vieillard, signifie le *glorifié.* Je le donne, parce que j'espère que l'enfant qui vient de naître pour perpétuer ma race sera glorifié par Dieu dans le ciel, et par les hommes sur notre terre ! » [1]

## XVI

Les nourrices du désert, qui venaient ordinairement se disputer les nouveau-nés aux portes des familles puissantes, ne se présentèrent pas à la porte d'Aminà, parce qu'elle était veuve, et que les veuves, généralement pauvres, ne récompensait pas aussi largement que les pères les nourrices de leurs enfants. Enfin Halimà[2], une de ces femmes du désert qui vendaient leur sein, n'ayant pas pu trouver d'autre nourrisson dans la ville, revint chez Aminà à la fin du jour et emporta l'enfant. La crédulité des Arabes remarqua que, du jour où cet enfant fut entré dans la tente d'Halimà, les prospérités et les fécondités de la vie nomade y entrèrent avec lui. Sa nourrice refusait de le rendre à sa mère, dans la crainte de perdre avec lui la bénédiction de sa tente. Peu d'années après qu'il eut été sevré, quelques symptômes de l'exaltation mentale qui caractérisa plus tard l'enfant confirmèrent cette superstition domestique qui s'attachait à son berceau, et qui devait s'attacher avec tant d'éclat à sa tombe. Le fils de la nourrice, gardant un jour les troupeaux avec son frère de lait, à quelque distance de la tente, accourut seul et en pleurs vers

---

[1] Note de l'Editeur. Caratini affirme que ce nom existait à l'époque pré-islamique : *Dans sa première jeunesse, le Prophète était couramment appelé Amin, ce qui signifie, en arabe, « celui qui a charge de ... mais qui ressemble au nom de sa mère Amina in Caratini (R.) op. cit.* p. 105. El Amin veut également dire *l'honnête, celui en qui on peut faire confiance.* Quoiqu'il en soit, d'après Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I p. 122, une voix aurait ordonné à la mère du Prophète de l'appeler Muhammed.

[2] Note de l'Editeur. Halima bint Abi Dhu'ayb.

sa mère. « Qu'y a-t-il ? demanda Halimà. – Mon petit frère de la Mecque, répondit l'enfant, est couché à terre et ne peut se relever; il a vu deux hommes vêtus de blanc, qui l'ont terrassé et qui lui ont ouvert les côtes. » Halimà et son mari coururent à l'endroit où était resté Mahomet. Ils le trouvèrent relevé, mais pâle et tremblant. Il leur raconta que deux esprits célestes l'avaient endormi, et, prenant son cœur dans sa poitrine, l'avait lavé de toutes les souillures de la terre[1]. Ces ablutions corporelles, symboles de la pureté de l'âme, dont le prophète fit plus tard des prescriptions, furent sans doute un souvenir de ce premier songe de l'enfant. La nourrice y vit le présage de quelques obsessions maladives de son nourrisson, et, ne voulant pas qu'il déshonorât ses soins en mourant sous sa tente, le ramena promptement à sa mère. « Tu crains qu'il ne soit possédé du mauvais esprit, dit Aminà à la nourrice, qui lui avouait ses inquiétudes, rassure-toi, le mauvais esprit n'a aucun pouvoir sur lui, une destinée immense attend cet enfant. » Il resta six ans à la Mecque. Sa mère Aminà mourut au même lieu où était mort son père, en allant comme lui visiter ses parents à Yathreb. Elle laissa pour tout héritage à l'orphelin, vingt chameaux et une seule esclave âgée nommée Oùmm-Ayman. Les soins de cette esclave, envers laquelle Mahomet conserva les sentiments d'un fils, même après sa grandeur, remplacèrent ceux de sa mère Aminà. Son grand-père Abdelmotaleb, qui vivait encore, le recueillit dans sa maison. Ce vieillard avait l'habitude, comme les Arabes de haute naissance de la Mecque, de passer une partie du jour assis sur un tapis à l'ombre des murs de la Kaaba. Les petits enfants qui lui étaient nés dans sa vieillesse jouaient autour de lui avec l'enfant d'Aminà. Celui-ci, objet de la prédilection de son grand-père, occupait toujours la place la plus rapprochée du vieillard sur le tapis. Quand les

[1] Note de l'Editeur. Episode relaté dans la Sira (biographie) d'Ibn Ishâk, *op. cit* t. I p. 126, et dans la chronique de Tabari, *op. cit.*,t. II, p. 32.

spectateurs s'en étonnaient et voulaient par respect, écarter l'enfant: « Laissez, disait Abdelmotaleb, il a le pressentiment de sa grandeur future ! »

## XVII

Abdelmotaleb mourut à quatre-vingts ans. Mahomet en avait neuf. Un des fils, Aboutaleb[1], oncle de Mahomet, recueillit l'enfant et l'éleva comme son propre fils. Aboutaleb avait hérité d'une partie des charges et de l'autorité de son père à la Mecque. C'était un homme d'un cœur sûr et d'une haute raison. Il siégeait au premier rang dans les conseils de la ville, et entretenait ses richesses par le commerce avec les villes de Syrie. Les voyages qu'il faisait de temps en temps, lui-même, à la tête de ses propres caravanes chargées des produits de l'Inde et de l'Arabie, pour les échanger contre les armes et les étoffes de l'Occident, devinrent la première occasion de la mission religieuse de son neveu. Un jour qu'il allait partir pour Damas et pour Alep, avec une suite nombreuse de ses serviteurs et de ses chameaux, Mahomet, qui n'avait alors que treize ans[2], mais dont la force et la raison devançaient l'âge, se jeta en larmes aux pieds de son oncle, et le conjura de l'emmener avec lui. Aboutaleb, vaincu par ses prières et par la tendresse qu'il portait à ce fils adoptif, consentit aux désirs de l'enfant. La caravane traversa heureusement le désert et les frontières de la Mésopotamie. Elle campa un jour sous les murs d'un monastère chrétien

---

[1] Note de l'Editeur : Aboutaleb, père du calife Ali, mort en 619.

[2] Note de l'Editeur. Selon la *sira* (biographie) d'Ibn Ishâq, on peut admettre que Mahomet avait neuf ans mais d'après Ibn Sa'ad dans son *Livre des classes*, Mahomet avait douze ans, *in* Caratini,(R.)., *Mahomet, vie du Prophète,* Paris, 2002, p. 115.

dont le supérieur était un moine arabe nommé Bahirà[1], converti à la foi du Christ par les Arabes, et appelé Djerdjis (Georges) par les chrétiens. La Syrie était alors peuplée de monastères, sortes d'*oasis* au milieu de l'idolâtrie, et de *citadelles* au milieu des barbares.

## XVIII

Le moine Djerdjis, contemplant du haut des terrasses de son monastère[2] le campement de la caravane dans la vallée sous les murs, remarqua la beauté d'un enfant assis à terre et que de légers nuages flottants, comme des parasols dans le ciel de feu, semblaient ombrager d'eux-mêmes contre l'ardeur du soleil. Soit attrait naturel pour cette belle enfance, soit désir de s'entretenir de la patrie avec des compatriotes, le moine envoya offrir en son nom, l'hospitalité aux chefs de la caravane. Ils montèrent au couvent, mais ils n'osèrent pas, à cause de son âge, amener Mahomet avec eux. Quand ils furent assis devant le repas qu'on leur avait servi, le moine Djerdjis s'aperçut de l'absence de l'enfant, et demanda qu'on le fît monter. Comme Aboutaleb s'excusait sur sa jeunesse: « Oui, oui, s'écria un des Arabes de sa suite en se levant pour aller chercher l'orphelin, le petit-fils d'Abdelmotaleb est digne, quel que soit son âge, de participer à l'honneur que tu nous fais ! »

---

[1] Note de l'Editeur : Le moine syrien Bahira (l'excellent, l'éprouvé en syriaque) de Bosra en Syrie du sud. *In* Prémare (Alfred-Louis de), *Les fondations de l'Islam,* Paris 2002, p. 328.
Selon Caratini (R.), *op. cit.*, p. 118. On lit chez un apologiste chrétien d'origine arabe (Abd al Massih) : Jean surnommé Bahira » (...) Il a existé un personnage chrétien, peut-être père orthodoxe, auquel a été donné le nom de Bahira. Quant à dire que Bahira de la Sira est l'auteur de l'Apocalypse de Bahira, c'est s'avancer un peu vite.

[2] Note de l'Editeur. Selon Caratini, aucun monastère n'était construit au moment où la caravane passe en 579 ou 582 *op. cit.* p. 116 .

Le moine Djerdjis l'accueillit avec tendresse. Sa foi chrétienne n'avait pas entièrement effacé en lui les crédulités nationales de sa race. Il aperçut un *signe* au-dessous du cou, entre les deux épaules de Mahomet, signe que les Arabes considèrent comme l'augure des hautes destinées. Il adressa un grand nombre de questions à l'enfant, et s'étonna de la justesse et de la force des réponses.

La caravane fut une longue halte sous les murs de ce couvent hospitalier. Le moine profita sans doute de ces entretiens avec le fils d'une race illustre pour semer dans cette tendre et fertile intelligence les germes d'une foi plus intellectuelle et plus pure que les grossières superstitions de la Mecque. Il se fia au temps et à l'intelligence précoce de l'enfant pour les mûrir. Quand Aboutaleb se remit en route, Djerdjis lui dit d'un ton à la fois prophétique et paternel : « Va ! ramène après ton voyage ton neveu dans sa patrie ; veille avec sollicitude sur lui, et surtout préserve-le des Juifs ! S'ils venaient à découvrir en lui certains indices que j'ai moi-même découverts, ils ne manqueraient pas de former quelques complots contre sa vie ; apprends seulement que l'avenir réserve de grandes choses au fils de ton frère ! »

Tous les historiens arabes s'accordent dans le récit de cette première entrevue et d'autres entrevues renouvelées plus tard, entre le jeune Arabe et le moine chrétien du couvent de Syrie. C'est le point de départ des pensées comme de la mission future du prophète de l'Arabie. Le Coran fut évidemment dans son esprit la végétation de cette semence de l'Evangile jetée en passant par le vent du désert dans son âme[1].

---

[1] Note de l'Editeur. « Le récit a-t-il quelque noyau de vérité? Nous ne savons pas trop. Il est certain qu'il révèle des préoccupations apologétiques. Il s'agit de faire reconnaître le prophète comme tel par une des deux grandes religions monothéistes dont l'Islam se constitue l'héritier. Les chrétiens ont repris la légende en voyant dans le moine, supposé hérétique, l'inspiration du prophète arabe de manière à dépouiller celui-ci de toute originalité » *in* Rodinson (M.), *Mahomet,* Paris, 2001 p. 71.

## XIX

Aboutaleb conçut de cet entretien avec le moine un secret respect pour son neveu. Il le ramena à la Mecque. Le jeune homme ne s'y fit pas moins admirer par la maturité précoce de son esprit, par la probité de son âme, par le recueillement de sa vie, que par la grâce et la majesté de son visage. Il recherchait l'entretien des vieillards et des sages ; il fuyait les légèretés, les débauches, les ivresses des jeunes Coraïtes <ou Coréischites>. Il méditait, seul sur les collines et dans la vallée pierreuses des environs de la Mecque, ces pensées qu'on ne recueille que dans la solitude et qui font trouver amer ce que la foule appelle doux. Il est vraisemblable que ces pensées alors sans confidents du neveu d'Aboutaleb tendaient toutes à une réforme de la religion brutale et idolâtre de ses compatriotes. La révolution qu'il devait opérer n'était pas, comme on l'a cru, sans pressentiment et même prédisposition parmi les Arabes. Les superstitions honteuses du vieux culte commençaient à soulever l'esprit des Coraïtes <ou Coréischites> réfléchis. Les habitudes subsistaient, les convictions chancelaient dans les âmes. Autrement, quel qu'eût été le génie de Mahomet, il eût échoué contre une religion. Un homme destiné à réussir n'est jamais que le résumé vivant d'une inspiration commune dans l'esprit de son temps. Il le devance un peu, et c'est pourquoi on le persécute; mais il l'exprime, et c'est pourquoi on le suit. Voilà aussi pourquoi la gloire d'un homme est si justement la gloire de son temps. On aperçoit les traces de cette aspiration à une religion plus rationnelle, et plus épurée dans les histoires locales des Coraïtes <ou Coréischites> dès les premières années de leur futur réformateur. Les sacrilèges d'esprit contre leurs dieux usés devenaient communs.

# XX

Un jour, quatre des principaux sages de la Mecque, Waraca[1], Othman[2], Obaydallah[3] et Zayd[4], voyant avec mépris le peuple célébrer les fêtes d'une des idoles, se retirèrent un peu à l'écart et se dirent entre eux : « Les Coraïtes <ou Coréischites> marchent dans une mauvaise route, ils se sont éloignés de la pure religion d'Abraham ; qu'est-ce que cette prétendue divinité à laquelle ils sacrifient, et autour de laquelle ils font ces processions solennelles ? un bloc de pierre, inerte, sourd et muet, incapable de leur faire ni bien ni mal. Tout ceci n'est que mensonge ; cherchons la pure religion d'Abraham notre père, et, pour la retrouver, abandonnons, s'il le faut, notre patrie et parcourons les pays étrangers ! »

Waraca, déjà avancé en âge, passait pour la lumière de la Mecque. Il était l'oracle des Coraïtes <ou Coréischites>, le plus savant et le plus lettré des Arabes, il avait eu des rapports avec les Juifs, il avait lu leurs livres sacrés, il avait emprunté d'eux l'idée et le pressentiment d'un Messie

---

[1] Note de l'Editeur. Waraca est le fils de Nawfal. Il est aussi un cousin germain de Khadija, qui sera plus tard la première femme de Mahomet. Waraca serait un judéo-chrétien, c'est-à-dire un juif devenu nazaréen. Il croyait que le Christ était un prophète sans qu'il soit Dieu ou fils de Dieu. *In* Azzi (J.), *Le prêtre et le prophète*, Paris 2001, p. 29. Waraca meurt en 612 / 613.

[2] Note de l'Editeur. Othman Ibn Affan, il sera le troisième calife, succédant à Omar après son assassinat, il sera réputé pour sa mansuétude. Il adhéra à l'islam au retour d'un voyage dans le Châm. Il fut le recenseur du Coran. Mort en 656.

[3] Note de l'Editeur. Ubaydallah ben Djahsh. Un des premiers convertis du clan des Banu Abd Shams.

[4] Note de l'Editeur. Zayd ou Qusayy, ce surnom peut signifier « amasseur de biens grâce au commerce ». *In* Prémare (Alfred Louis de), *op. cit.* p. 59.
Zayd b. Amr est mort assassiné. Waraca composa une élégie en son honneur:
*Tu étais toi aussi sur la bonne voie, fils de Amr,*
*Tu as échappé aux fournaises de l'enfer*
*En servant le seul et unique Dieu*
*Et en abandonnant les idoles futiles.*
Cité par Caratini *(R.) op. cit.* p. 138 .

révélateur, prédestiné à régénérer l'esprit de l'homme; il connaissait également l'Evangile, il parlait avec respect du christianisme, et plus tard il mourut lui-même chrétien.

Othman, son cousin, était de son cénacle de philosophes. Il se sentait attiré vers le Dieu d'esprit et de vérité que le Christ avait prêché non loin de l'Arabie. Il alla s'instruire à Byzance et il y reçut le baptême.

Obaydallah, travaillé des mêmes doutes, agonie des religions qui meurent en nous, devait flotter longtemps dans ses incertitudes, adopter quelques jours la réforme de Mahomet, puis la renier pour se donner enfin au christianisme.

Quant à Zayd, plus impatient de vérité que ses trois amis, il rompit avec éclat tout pacte avec la religion de son pays, il blasphéma héroïquement les dieux des Coraïtes <ou Coréischites>, il voulut partir pour visiter les pays lointains et pour y consulter les sages. Sa famille le fit retenir par force à la Mecque, surveillé par sa femme Saphyà. Il gémissait de la contrainte qu'il subissait. On l'entendait quelquefois, le dos appuyé contre le mur du temple, dire avec amertume au Dieu inconnu qui agitait sa conscience : « Seigneur ! si je savais de quelle manière tu veux être servi et adoré, j'obéirais à ta volonté : mais je l'ignore !... » Il se prosternait ensuite la face contre la terre et mouillait la place de ses larmes. Il proclamait néanmoins l'unité du Créateur. On le confina dans une tente sur une colline inhabitée des environs de la ville. Il s'échappa, s'enfuit vers le Tigre, parvint en Syrie, vit le moine qui avait prophétisé la destinée d'un Messie prochain des Arabes dans le neveu d'Aboutaleb, repartit pour la Mecque afin d'embrasser sa cause, et périt en route, tué par les Arabes idolâtres.

## XXI

Dans le même temps vivait à la Mecque, dans une échoppe de la colline Marwà, quartier des artisans en métaux, un orfèvre nommé Djaber, Grec d'origine et chrétien de religion ; Mahomet fréquentait la boutique de cet artisan. Il avait avec lui de fréquents et longs entretiens, dont l'objet mystérieux ne pouvait être que les dogmes et la morale du christianisme, culte vers lequel le jeune philosophe penchait, comme ses quatre amis. Bien que l'entretien fut pénible entre l'artisan grec, qui ne savait qu'imparfaitement l'arabe, et le Coraïte, qui ne savait pas le grec, Mahomet ne se rebutait pas de cet obstacle, et passait des heures et des jours dans la société de ce chrétien.

Cette fréquentation, remarquée plus tard quand il promulgua sa doctrine, le fit accuser de n'avoir rien conçu lui-même, et d'avoir fait écrire les préceptes du Coran par la main de l'orfèvre de Marwà. Il répond indirectement à cette supposition plus ou moins probable par ce verset de son livre:

« Ils disent qu'un homme étranger endoctrine Mohammed, sans réfléchir que cet étranger ne parle qu'un langage barbare, et que le Coran est écrit dans la langue arabe la plus correcte et la plus pure.[1] »

Mais pendant que le jeune homme puisait dans les sources étrangères la philosophie religieuse des nations voisines, mages en Perse, Hébreux en Judée, déjà chrétiens en Syrie et en Abyssinie, il se livrait avec les poètes et les hommes lettrés de son pays aux études nécessaires pour donner un jour à ses pensées la propriété, la force et la pureté du verbe national. Il savait que la vérité, pour devenir

---

[1] Note de l'Editeur. Lamartine fait allusion à la sourate XVI, 103 *Nous savons qu'ils disent: « C'est seulement un mortel qui l'instruit mais celui auquel ils pensent parle une langue étrangère, alors que ceci est une langue arabe claire.*

vulgaire, doit se réfléchir dans un miroir qui la reproduise à la fois claire, éclatante et pénétrante comme le rayon de l'eau. La langue arabe, d'autant plus pure dans le désert qu'elle y était moins altérée par le contact des idiomes étrangers, offrait en ce moment au révélateur un admirable instrument d'intelligence et de propagation. Le Coran en est encore le type le plus accompli. Elle n'a rien acquis, rien perdu depuis ; elle semble s'être pétrifiée ou métallisée sous la plume de roseau de Mahomet.

## XXII

Il ne paraît pas avoir cultivé en ce temps-là son âme avec moins de sollicitude que son intelligence. Sa beauté, sa modestie, sa séquestration des plaisirs profanes de la jeunesse coraïte, son assiduité à la prière dans le temple, son respect pour les vieillards, son attention à recueillir les paroles des âges ; son affection filiale pour son père adoptif Aboutaleb, sa déférence pour les fils de cet oncle, dont il était l'hôte sans affecter d'en être l'égal, son goût pour la solitude, ses rêveries, nuages sous lesquels il semblait voiler la hauteur et l'éclat de son esprit, enfin une éloquence sobre qui ne parlait que quand on l'interrogeait, mais qui coulait de l'âme plus que des lèvres, et qui avait le don de persuader les autres parce qu'elle était déjà persuasion en lui, toutes ces qualités de naissance, de corps, d'esprit, de caractère, estimées partout, même chez les barbares, attiraient l'estime, le cœur, les yeux de la Mecque sur l'orphelin d'Aminà. Elles attirèrent surtout le cœur d'une femme opulente et considérée de la Mecque, nommée Kadidjé ou Khadîdja[1].

[1] Note de l'Editeur. Khadidja descend en ligne directe de Quraysh. Elle avait épousé en premières noces Abu Hala dont elle divorce après qu'elle lui eut donné deux fils, puis elle se marie avec Atiq qui la laisse veuve. Elle est la seule épouse de Mahomet jusqu'à sa mort en 619.

## XXIII

Kadidjé, fille de Khouwalid, chef d'une des plus nobles maisons parmi les Coraïtes <ou Coréischites>, était veuve. Son père et son premier mari lui avaient laissé des richesses qu'elle faisait valoir à leur exemple dans le commerce avec la Syrie. Ses caravanes traversaient le désert. Elle cherchait un intendant capable et fidèle pour lui confier la direction de ses affaires et la conduite de ses caravanes. Elle voulait s'assurer de son zèle en l'intéressant au succès de ses trafics par une part dans les bénéfices. Elle entendait louer partout le neveu d'Aboutaleb ; elle lui proposa ce poste de confiance dans sa maison. Peut-être la naissance illustre, la jeunesse et les grâces extérieures du fils d'Aminà, autant que ses vertus firent-elles concevoir dès lors à Kadidjé le vague espoir de s'attacher un jour ce jeune homme par des liens plus étroits. Vertueuse, belle et jeune encore elle-même, elle pouvait, après avoir éprouvé le caractère de Mahomet, songer à en faire un second époux.

## XXIV

Quoi qu'il en soit, Mahomet, brûlant de visiter les pays inconnus d'où les doctrines hébraïques et chrétiennes transpiraient avec tant d'attraits pour son âme jusque dans le désert, accepta avec reconnaissance l'offre de Kadidjé. Elle le plaça au commencement sous la surveillance et sous les conseils d'un de ses serviteurs plus rempli d'années et d'expérience, nommé Mayçara[1]. Ils partirent ensemble, ils conduisirent heureusement les caravanes de Kadidjé à Damas, à Alep, à Antioche, à Jérusalem, à Palmyre, à Baalbeck, et dans toutes les villes opulentes de la Syrie arabe ou romaine. Ils y vendirent à hauts prix les tissus et les

[1] Note de l'éditeur. Mayçara esclave affranchi.

perles de l'Inde dont Kadidjé avait chargé ses chameaux. Ils les chargèrent au retour des objets les plus recherchés par les Arabes qui venaient à l'époque du pèlerinage approvisionner leurs tentes à la Mecque. Cet échange produisit de nouveaux trésors à Kadidjé, Mayçara, son domestique affidé, qu'elle interrogea sur la conduite de Mahomet, lui parla de son jeune compagnon comme d'un être béni de Dieu, que les anges protégeaient en route de leurs ailes contre les ardeurs du soleil. Il raconta à sa maîtresse que Mahomet s'était arrêté au pied d'un monastère chrétien dont le supérieur[1], ami déjà du jeune homme, avait été, comme lui, témoin de cette protection divine qui lui donnait l'ombre à volonté. Ce moine, ajoutait Mayçara, présageait de grandes destinées à ce jeune homme. Il serait, disait le moine, l'apôtre de l'Arabie[2].

Ces paroles du moine chrétien au serviteur de Kadidjé attestent assez que Djerdjis et Mahomet s'étaient entretenus des choses saintes, et que le moine, charmé des dispositions de son prosélyte, avait cru voir et avait annoncé en lui à ses compatriotes le propagateur du christianisme dans le désert.

Quant à Mahomet lui-même, il était plus occupé des vérités religieuses qu'il avait recueillies dans ses voyages que de la part des trésors qu'il rapportait à sa maîtresse. Kadidjé, cependant, ne trouvait plus cette part suffisante à sa reconnaissance. Les mérites, les services, les vertus précoces de son jeune serviteur, avaient changé son estime pour Mahomet en inclinaison et en admiration. Les prophéties du moine chrétien ajoutaient à son amour ce prestige qui est le pressentiment de la gloire. Devenir l'épouse de celui en qui le ciel annonçait on ne sait quoi de divin paraissait à la jeune

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit du moine Nestor et non de Bahira *in* Caratini (R), *op cit*, p. 123.

[2] Note de l'Editeur. Al Tabari, *op. cit.* p. 57, dit exactement: « Il est prophète de Dieu, c'est le plus parfait de tous les êtres. »

veuve une association à la divinité d'un être surnaturel. L'amour aidait au prodige et le prodige à l'amour.

## XXV

Elle n'osa, selon l'usage arabe, lui parler elle-même de ses sentiments. Elle lui fit parler par un vieillard de sa maison. Voici les paroles qu'elle lui fit porter :

« Mon cousin ! la parenté qui existe entre nos deux familles, la précoce considération qui t'environne, ta sagesse et ta fidélité dans la conduite de mes caravanes, me font désirer de t'appartenir ! »

Mahomet, flatté d'une si haute félicité, n'osa néanmoins rien répondre sans l'aveu de son oncle Aboutaleb et de ses cousins. Aboutaleb vit dans cette union la gloire de sa maison et de la fortune de son neveu. Il alla demander au père de Kadidjé la main de sa fille. Il se chargea de payer lui-même le prix du douaire de la veuve[1]. Il rassembla dans un festin les chefs des quarante maisons les plus puissantes de la Mecque et leur annonça que le festin avait lieu à l'occasion du mariage de son fils adoptif Mohammed avec la riche fille de son cousin[2].

« Mohammed, le fils de mon frère, leur dit-il en se levant de son tapis, est dépourvu des biens de la fortune, de ces biens qui sont une ombre passagère, un dépôt qu'il faut rendre tôt ou tard à la terre ; mais vous connaissez tous ses vertus et la noblesse de sa naissance, vous savez que nul ne peut être comparé en sagesse à lui ![3] »

---

[1] Note de l'Editeur. Le douaire se composa de 26 chameaux *in* Caratini (R.), *op. cit.* p. 122. Le mariage eut lieu en 595.

[2] Note de l'Editeur. A l'âge de vingt-cinq ans, le Prophète épousa Khadidja, qui était âgée de quarante ans » *in Chronique de Tabari, op. cit.*, t. II, p. 35.

[3] Note de l'Editeur. On trouve une allusion à ce mariage dans le Coran XCIII, 6,7,8: « *Il t'a trouvé errant et il t'a guidé. Il t'a trouvé pauvre et il t'a enrichi.* »

Le jeune homme dont on parlait ainsi sans objection, dans le conseil de ses compatriotes, était-il, comme on l'a écrit sans cesse par ignorance, le fils obscur d'un chamelier? Tous les Arabes, à ce titre, les plus petits comme les plus grands, étaient chameliers, car tous avaient le chameau pour signe de richesse et de puissance relative. C'est comme si l'on appelait le fils d'une maison noble de Normandie ou de la Grande-Bretagne fils de bouvier, parce que la fortune de ses pères consiste en troupeaux et en pâturages.

## XXVI

Mahomet et Kadidjé, unis de cœur, mais toujours séparés de biens, selon l'usage des secondes noces dans le désert, vécurent dans une fidélité exemplaire. Mahomet continua à avoir pour sa femme, plus âgée que lui, le respect et les déférences d'un fils avec la tendresse d'un époux. On trouve dans l'historien arabe Aboulfeda[1] un témoignage naïf et touchant des scrupules du mari pour l'autorité de sa femme. Sa nourrice Halima, ayant entendu parler de son mariage et de ses richesses, vint lui faire le tableau de sa propre misère, et solliciter sa bienfaisance pour celle qui lui avait donné sa mamelle. Mahomet, attendri, n'osa pas secourir sa propre nourrice avec l'or de sa femme. Il sollicita humblement lui-même Kadidjé pour en obtenir l'assistance demandée, et ce ne fut qu'avec la permission de Kadidjé qu'il donna à la pauvre Halima un troupeau de quarante brebis. Kadidjé ne tarda pas à enfanter un fils, premier né, nommé par elle Cacim, puis deux autres nommés Tayeb et Tayr, quatre filles ensuite, nommées Rocaya[2], Zaynab[3], Oummcolthoum[1] et

---

[1] Note de l'Editeur: Aboulféda, 1273-1331, écrivain et guerrier pendant les croisades, remarqué par le sultan El Nasser Salah-Eddin (Saladin), il est nommé gouverneur puis prince d'Hamah en Syrie.

[2] Note de l'Editeur. Ruqayya, épouse d'Othman Ibn Affan.

[3] Note de l'éditeur. Zaynab, épouse d'Abu'l Asi.

Fatima[2]. Les fils moururent au berceau. Les filles vécurent jusqu'à la prédication de leur père, elles furent élevées dans sa foi. Othman, le khalife, en épousa deux successivement; la troisième, Zaynab, fut mariée à Aboul-As[3] ; Fatima, la plus jeune épousa Ali[4], le plus jeune aussi des fils d'Aboutaleb et des cousins de Mahomet. C'est de Fatima que descendent aujourd'hui tous les musulmans à turban vert, qui s'appellent aujourd'hui schérifs, et qui prétendent avoir dans leurs veines du sang du prophète des croyants.

## XXVII

Pendant les dix années qui suivirent son mariage, aucune lueur éclatante ne signala la vie de Mahomet. Il vécut dans l'obscurité, dans la méditation et dans le silence. Il avait trente-cinq ans quand les habitants de la Mecque délibérèrent de reconstruire la Kaaba[5] ou le temple, qui s'écroulait de vétusté et dont les pèlerins déploraient la décadence. La piété les poussait, le respect les retenait. Un navire romain ayant fait naufrage, précisément dans ces temps-là sur les écueils de la mer Rouge, non loin de la Mecque, jeta sur la côte du bois, du fer et un charpentier échappé au naufrage[6]. On vit un augure dans ce secours céleste de matériaux et d'un

---

[1] Note de l'Editeur. Umm Kulthum a épousé un fils d'Abu Lahab (ennemi du Prophète) mais son père l'aurait obligée à divorcer avant que le mariage n'eût été consommé, *in* Caratini, *op cit* p. 256

[2] Note de l'Editeur. Fatima épouse Ali, le cousin du Prophète.

[3] Note de l'Editeur. Amr Aboul-As, il sera de sa propre initiative, le conquérant de l'Egypte.

[4] Note de l'Editeur. Ali Ibn Abi-Tâlib, il sera le quatrième calife, et malgré lui l'ancêtre du shiisme. Il meurt assassiné en 656.

[5] Note de l'éditeur. Cet événement est survenu en 605.

[6] Note de l'Editeur. Al Tabari, indique que le bois provenait d'un bateau échoué qui contenait du bois commandé par le roi d'Abyssinie. Mais, Caratini (R.), *op. cit.* donne une autre origine pour les matériaux: « Un vaisseau venait d'aborder à Djedda; il contenait du bois venant de Syrie. Les Mekkois achetèrent ce bois et firent construire le toit du temple par un charpentier copte.»

artisan pour les mettre en œuvre. Mais au moment de lever la main sur les murs croulants, pour les réparer, nul n'osa porter le premier coup. Enfin Walid[1], plus pieux ou plus hardi que ses compatriotes, prit une pioche et s'écria en la levant pour abattre un pan de mur : « Ne t'irrite point contre nous, ô Dieu d'Abraham ; ce que nous faisons, nous ne le faisons que par piété ! » Le mur croula et Walid ne fut point frappé de mort. Cependant les Coraïtes <ou Coréischites> voulurent laisser passer la nuit avant de continuer, pour bien s'assurer qu'aucune vengeance divine ne punirait le sacrilège matériel de Walid. Il sortit le matin de sa maison sain et sauf. Les Coraïtes <ou Coréischites>, à son aspect, se rassurèrent et achevèrent la démolition. Mais quand il fallut replacer la pierre noire d'Abraham dans un pan de la nouvelle muraille, les principales familles de la Mecque se disputèrent l'honneur de la replacer. On prit les armes pour juger la contestation par la guerre. Au moment de combattre, des sages s'interposent, et Mahomet, regardé comme le plus juste de tous, est choisi pour arbitre. Il étend à terre son manteau, il fait poser la pierre sacrée sur l'étoffe, il place les quatre coins du manteau entre les mains des quatre chefs des factions dont la rivalité allait ensanglanter le temple, et il fait élever simultanément par eux la pierre, dont le poids est ainsi partagé jusqu'à la hauteur qu'elle doit occuper dans le mur. Les Arabes admirèrent cette politique, cette équité et cette sagesse en parabole. Sa renommée s'en accrut ; le roi de Perse, Cosroès[2], à qui l'on raconta le subterfuge des Mecquois, demanda : « De quel aliment se nourrissent-ils donc? – De pain de froment, lui répondit-on. – À la bonne heure, reprit le roi, car le lait et les dattes ne pourraient donner cet esprit-là ! »

---

[1] Note de l'Editeur. Walid Ibn Mughayra.

[2] Note de l'Editeur. Khosrô II, roi de Perse en 591 surnommé *Le Victorieux*.

# XXVIII

Ce fut à cette époque que Mahomet, par une reconnaissance qui lui valut plus tard le premier et le plus cher de ses disciples, soulagea son oncle Aboutaleb du fardeau d'une trop nombreuse famille disproportionnée à sa fortune. Mahomet rassembla les parents d'Aboutaleb et leur dit: « Notre oncle est devenu pauvre, prenons chacun un de ses quatre fils. » Il prit chez lui le plus jeune, nommé Ali, et l'adopta pour remplacer les trois enfants mâles que la mort lui avait ravis. Il demanda en même temps à Kadidjé un enfant esclave nommé Sayd ou Zéyd[1] dont on avait fait présent à sa femme, et qui promettait du courage et de l'intelligence.

Mahomet l'adopta avec la permission de Kadidjé. L'enfant s'attacha tendrement à Mahomet. Son père à qui on l'avait dérobé en Syrie vint à la Mecque pour le racheter. Mahomet ne refusa pas de le rendre. Il fit venir Sayd et dit à l'enfant: « Suis celui des deux que tu voudras ! » Sayd, préférant son père adoptif à son propre père, suivit Mahomet, préférant la paternité du bienfait à la paternité de la nature.

---

[1] Note de l'Editeur. Zayd ben Haritha esclave affranchi qui devint le fils adoptif de Mahomet. Il fait partie selon la tradition des dix sept affranchis du Prophète. Les origines de Sayd sont intéressantes car il provient d'une tribu implantée sur la route de Damas à Médine où les Arabes chrétiens étaient nombreux et où s'exerçait aussi l'influence des rabbins. Roger Caratini *op. cit.* p. 350, affirme qu'il est à peu près certain que son influence sur l'évolution religieuse du Prophète a été considérable. Il est tué en septembre 629 à la bataille de Mu'ta. Ali lui dispute le titre de premier musulman de l'Histoire.

## XXIX

Cependant Mahomet touchait à sa quarante et unième année. Rien en lui jusque-là n'indiquait à ses compatriotes l'homme investi d'une mission. Mais on remarquait en lui ce que les Hébreux avaient remarqué dans leur législateur Moïse, l'entretien muet avec son propre esprit dans la solitude. Il semblait fuir la foule et le bruit pour écouter mieux les voix de son propre cœur. Il se retirait pendant les chaleurs de l'été avec sa femme et sa famille dans une fraîche caverne du mont Hira, près de la Mecque. Il s'en échappait souvent la nuit, et s'égarait sur les collines et les vallons voisins de la grotte, pour contempler, prier et suivre des pensées qui conduisaient ses pas au hasard[1].

Ses absences se prolongeaient de jour en jour davantage. Une obsession maladive semblait peser sur lui. Le temps fuyait, il n'avait pas commencé son œuvre ; il éprouvait ces reproches intérieurs des hommes qui se croient une mission pénible à accomplir, et que leur conscience gourmande de leurs hésitations et de leurs ajournements. Il croyait entendre, par la force d'une conviction qui égarait ses sens, des voix d'êtres invisibles répandus sur la montagne, sortant du rocher et disant quand il passait : « Salut, envoyé de Dieu! » Il racontait à Kadidjé ces voix extatiques. Kadidjé, convaincue de la vertu et de la supériorité de son mari, prenait, comme lui ces voix de l'extase pour des voix réelles. Sa foi, égale à sa tendresse pour son mari, écartait le doute. Elle trouvait le fils d'Aminà assez vertueux et assez supérieur aux autres hommes pour mériter ces célestes communications. Elle le confirmait par sa pieuse crédulité dans ses illusions. L'opinion de la divinité de sa mission commençait par le cœur de sa femme.

---

[1] Note de l'Editeur. Selon M. Rodinson les ascètes juifs et chrétiens avaient inspiré cette pratique. *Op. cit.* p. 95.

Cependant Kadidjé paraît avoir redouté quelquefois que ces visions de l'enthousiasme ne fussent dans son mari les atteintes d'une maladie ou les vertiges d'un mauvais esprit. On voit les traces de cette inquiétude dans la suite d'une des plus longues visions qui décidèrent la prédication publique de Mahomet.

## XXX

Une nuit qu'elle reposait dans la grotte du mont Hira, elle se réveille, et s'étonne de ne pas trouver son mari à côté d'elle. Alarmée de sa longue absence pendant les ténèbres, elle envoya ses serviteurs, ses enfants et ses esclaves le chercher dans les gorges de la montagne. Ils allèrent en parcourant les moindres ravines et en l'appelant à grands cris sans le rencontrer jusqu'à la Mecque. Pendant leur absence, Mahomet était enfin revenu à l'aube du jour. Kadidjé l'interrogea avec larmes.

« Je dormais d'un sommeil profond[1], lui dit son mari, lorsqu'un ange m'est apparu en songe. Il portait une large pièce d'étoffe de soie couverte de caractères d'écritures : « Lis, me dit-il. – Que lirai-je ? » lui dis-je dans mon ignorance. Alors l'ange m'enveloppa avec colère dans cette pièce d'écriture enroulée autour de moi jusqu'à m'étouffer, et me répéta d'un ton plus impérieux: « lis ! – Que lirai-je ? lui dis-je de nouveau – Lis, au nom de Dieu, poursuivit l'ange[2] ; c'est lui qui a révélé aux hommes l'écriture et qui

---

[1] Note de l'Editeur. Dans Al-Tabari, *op. cit.* t. II, p. 66, rien n'indique que Mahomet s'était endormi: « *L'ange Gabriel descendit du ciel et trouva Mohammed sur le mont Hira.* »

[2] « *La tradition musulmane a vu dans l'être qui apparut à Mohammed un archange, Gabriel (en arabe Jibril) ou Sirâfil. Il semble très probable qu'au début Mohammed ne l'ait pas identifié et y ait vu seulement un puissant messager d'Allah, peut-être une émanation de celui-ci, comme ces identités vagues dont parlaient les chrétiens: Esprit, le Souffle de Dieu ou sa Parole, son Verbe.* » *In* Rodinson (M.) *op. cit.* p. 99.

apprend aux ignorants ce qu'ils ne savent pas[1]. » Je répétai ces paroles après l'ange. Il s'éloigna ; je sortis, je marchai longtemps pour calmer mes esprits, loin sur la montagne. Là, j'entendis au-dessus de ma tête une voix qui me dit : « Ô Mahomet, tu es l'envoyé de Dieu, et je suis son ange Namous (ou Gabriel), confident de Dieu. » Je levai les yeux, je vis l'ange, et je restai longtemps éperdu à la place où je l'avais vu disparaître. »

Il est impossible de ne pas voir dans ce songe[2] et dans la vision imaginaire qui en fut la suite l'obsession maladive d'une idée fixe de Mahomet, ne sachant encore à cette époque ni lire ni écrire, et convaincu cependant, par son génie intérieur, qu'un LIVRE était l'instrument nécessaire de la transformation religieuse de ses idolâtres compatriotes.

« Courage et réjouis-toi, lui dit sa femme consolée, par celui qui tient dans ses mains l'âme de Kadidjé, j'espère que tu seras le prophète de notre nation. »

---

[1] Note de l'Editeur. Sourate 96 de 1 à 6. *« Lis au Nom de ton Seigneur qui a créé! Il a crée l'homme d'un caillot de sang, lis!... Car ton seigneur est le Très Généreux qui a instruit l'homme au moyen du calame, et lui a enseigné ce qu'il ignorait* ». Le Coran, *op. cit.*, p. 761 Alfred-Louis de Prémare commente quant à lui cette fameuse sourate: *On retrouve dans ces textes, ramassés et synthétisés en cinq versets, plusieurs expressions ou thèmes issus de la Bible, pseudo épigraphes juif: le « proclame » du prophète Isaï (*kera) et le « appeler le nom » de Dieu des psaumes (qera be shem) ; la « goutte » infime à partir de laquelle se développe l'embryon humain, thème des traditions rabbiniques; « le calame » d'Hénoch écrivant les livres sacrés sous la dictée d'un ange pour « faire connaître à l'homme ce qu'il ignorait ». *op. cit.* pp. 311, 312. Caratini (*op.cit.*p. 144) indique quant à lui : *L'appel original « lis » adressé au seul Mahomet (...) est doublé d'un éclaircissement. Ce que le Prophète va devoir prêcher, c'est avant toute chose, le contenu des cinq premiers versets de la sourate al-'alak, qui est la première révélation descendue sur Mahomet, à savoir que Dieu est le créateur de l'Univers, de l'homme, la source de toute connaissance et qu'il est miséricordieux. »*

[2] Note de l'éditeur. Cet épisode est daté de 610. Toutefois, selon la tradition, il ne s'agit pas d'un songe mais d'une révélation.

## XXXI

Cependant, de peur d'être elle-même le jouet de l'imagination de son mari et de la sienne, dès que le jour fut levé, elle se rendit seule à la Mecque, et alla consulter le plus âgé et le plus renommé des sages de la nation, l'illustre Waraca, dont nous avons déjà parlé. Elle lui raconta tout ce que son mari avait cru voir et entendre. « Dieu saint! s'écria le vieillard, déjà détaché, comme on l'a vu, des idolâtries populaires, qui lisait la Bible et qui entrevoyait le christianisme à l'horizon de l'Arabie, Dieu saint ! si tout cela est vrai, c'est Namous (Gabriel), celui qui portait jadis à Moïse les messages ; c'est lui qui est apparu à ton mari et Mohammed sera l'apôtre des Arabes[1]! » Waraca, qui touchait à ses derniers jours, et dont les yeux avaient perdu la lumière des cieux, fut abordé le lendemain par Mahomet lui-même dans le parvis du temple. « Mon fils, lui dit le vieillard, tu seras le messager de Dieu pour apporter un jour plus pur à nos enfants ; mais attends-toi, à ce titre, à être persécuté par tes compatriotes.

## XXXII

Ce ne fut qu'à partir de ce jour que Mahomet, renversé sur la montagne par de fréquents éblouissements, crut définitivement en lui-même, et accepta avec résolution les peines et les périls de la mission surnaturelle dont il se crut chargé. Ses entretiens en songe, en extase ou en

---

[1] Note de l'Editeur. Ibn Ishaq, dit: "*Waraqa avait embrassé le christianisme, lu les Ecritures (sacrées) et sollicité audience auprès des gens de la Torah et de l'Evangile. Elle* (Khadidja) *l'informa de ce que l'Envoyé d'Allâh lui avait raconté et de ce que celui-ci avait vu et entendu. Alors Waraqah dit : « Saint, Saint ! En vérité, par celui qui tient l'âme de Waraqa, si tu m'avais dit la vérité, ô Khadijâh, il lui vient le plus grand Nâmus qui vint auparavant à Moïse et tu verras! Il est le prophète de cette nation. Dis-lui de persévérer. »*

évanouissement avec ce confident du ciel, Gabriel ou Namous, se multiplièrent ou extatiquement ou artificiellement au gré des besoins de son esprit et du plan qu'il avait conçu, pour convertir au Dieu unique de sa tribu comme ceux de Numa et d'Egérie dans la vallée de Rome. Les premières révélations qu'il rapporta aux siens de ces extases furent l'unité de Dieu, la conformité méritoire faite de la volonté de l'homme à la volonté sainte du Créateur, la prière cinq fois par jour, précédée d'ablutions corporelles, symbole de la purification de l'âme, et la foi en lui-même comme prophète inspiré de Dieu et organe de ses mystères. La foi tendre et complète de Kadidjé au caractère prophétique de son mari doubla la sienne, écarta ses doutes, consola ses peines, raffermit les ébranlements de son courage. Il eut, à l'inverse des grands hommes, son cénacle domestique dans sa maison. L'Islamisme commença comme une famille. On le pratiqua longtemps dans la demeure de Mahomet, avant qu'il fût répandu et pratiqué dans aucune autre réunion de Coraïtes <ou Coréischites>. Ses premiers fidèles furent lui-même, sa femme, son neveu[1], ses filles, ses serviteurs. Il parut longtemps se contenter de cette conversion intime de lui et des siens à la foi pure d'Abraham, espérant que Dieu se contenterait de ce culte restreint, et ne lui demanderait pas une propagation plus onéreuse de sa vérité.

## XXXIII

Le jeune Ali, son cousin, élevé par lui comme son fils, et âgé seulement de douze ans[2], fut, après Kadidjé, le premier et le plus résolu de ses croyants. L'enfant, accoutumé à croire

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit d'Ali.

[2] Note de l'Editeur. Al Tabari dans sa chronique, *op. cit. t.II,* p. 69 dit: « *Ali, fils d'Abou Talib, entra en ce moment* (...) *Il était alors âgé de sept ans, ou d'après d'autres, de neuf ans, d'après d'autres encore de dix ans.* »

Mahomet sur parole, n'hésita pas à voir, dans ce second père, l'oracle de son esprit, comme il était celui de son cœur. Avec un courage supérieur à ses années, il crut marcher à Dieu lui-même en marchant sur les traces de son cousin. Lorsque Mahomet allait faire ses prières sur les collines des environs de la ville, Ali, rebelle aux suggestions, aux incrédulités de ses plus proches parents et même d'Aboutaleb, son père, accompagnait de loin Mahomet dans un recueillement qui bravait la raillerie des autres enfants de son âge. On le voyait, disent les chroniques, agenouillé ou couché la face contre terre derrière Mahomet, imiter tous les gestes, toutes les attitudes, toutes les élévations de cœur et toutes les paroles de son cousin. Un jour, son père Aboutaleb, les ayant suivis et surpris dans ces prières : « Que faites-vous là et quelle religion nouvelle pratiquez-vous donc ? leur dit-il. – La religion du vrai Dieu, du Dieu unique, répondit Mahomet, celle de notre père Abraham.

« Dieu m'a suscité pour la faire connaître aux hommes et les inviter à l'adopter. Ô mon oncle ! nul n'est plus digne que toi d'entendre cet appel, d'embrasser la vraie croyance et de m'aider à la répandre !

« - Fils de mon frère, répliqua Aboutaleb, je ne puis abjurer la religion de mes pères ; mais si on t'attaque pour la tienne, je te défendrai ! » Puis, se tournant vers son fils Ali, qu'il avait livré à Mahomet pour l'élever à la place des siens : « Ton cousin Mohammed ne saurait rien t'enseigner de mal, lui dit-il, sois donc toujours docile à ses inspirations ! »

Après Kadidjé et Ali, le troisième fidèle qui embrassa de confiance l'*islamisme,* ou la *religion de l'entier abandon à la volonté de Dieu*, fut Sayd, l'esclave de Kadidjé, que Mahomet avait affranchi, et qu'il avait adopté pour fils. Un Arabe noble et d'une beauté célèbre parmi les tribus, nommé pour cette distinction du visage El-Atik, fut le quatrième. Il changea de

nom en changeant de Dieu et s'appela Aboubekre[1], ou le *père de la Vierge*, parce qu'il était père d'Aïché, ou Ayesha, jeune fille d'une merveilleuse beauté, qui fut depuis l'épouse de prédilection du prophète.

## XXXIV

La profession de foi ouverte d'Aboubekre aux doctrines de Mahomet préserva l'islamisme naissant de ce vernis de démence et de ridicule, premier sarcasme que le préjugé populaire ne manque jamais de jeter sur ce qui choque ses habitudes. Aboubekre était un de ces hommes dont l'adhésion entraîne du côté où ils penchent, sinon la conviction, du moins le respect de la multitude. En avouant Mahomet pour son maître, il le couvrait contre le dédain ; il entraîna bientôt avec lui les principaux Coraïtes <ou Coréischites> parmi la jeunesse élégante et guerrière de la Mecque : Othman[2], de l'illustre maison des Ommïades, Abderrahman[3] fils d'Auf, Sad fils d'Abou-Waccas[4], Zobéïr[5] neveu de Kadidjé, Talha fils d'Obayddallah[6].

---

[1] Note de l'Editeur. Abû Bakr, qui sera le premier calife en 632, est surnommé *al-Siddiq* » ce qui veut dire « l'honnête » ou « celui qui apprécie la vérité ». Sa conversion est racontée dans Tabari, *op. cit.* t. II, p. 70. Riche commerçant, il convertit à son tour cinq personnes dont Uthman Ibn. Affan (voir note à son sujet). Une de ses filles Aicha devint l'épouse préférée du Prophète.

[2] Note de l'Editeur. Uthman Ibn Affan, riche commerçant, épouse successivement deux filles du Prophète : Ruqayya et Uummcolthum, troisième calife en 644, il fut assassiné à Koufa en 656. On lui doit la recension canonique du Coran.

[3] Note de l'Editeur. Abd al-Rahman b. Auf, riche commerçant. Il meurt en 752. Il faisait partie des dix musulmans auxquels Mahomet avait promis le paradis. *In* Caratini (R.) *op. cit.* p. 169.

[4] Note de l'Editeur. Sa'ad Ibn Abi Waqqas. Il participe à la fondation de Koufa, refuse de prêter allégeance à Ali. Il meurt en 670 ou 674.

[5] Note de l'Editeur. Zubayr Ibn al-Awwam. Mahomet lui promet le paradis. Il meurt à la bataille dite du *chameau* en 656.

[6] Note de l'Editeur. Talha Ibn Ubayd était un qurayshite de la famille d'Abou Bekr, il adhéra à l'Islam en même temps qu'Othman. Plusieurs fois et à certains moments qui auraient pu être importants pour sa carrière politique, il n'était pas là

Ces disciples confessèrent hardiment l'unité de Dieu, la liberté de l'homme dans ses actions, le mérite de la vertu, le châtiment des vices, le devoir de la conformité des volontés résignées de l'homme à la volonté suprême et parfaite de Dieu, l'immortalité des âmes, la récompense ou le châtiment après la mort selon la vie, l'aumône, la prière obligatoire, double sacrifice, l'un du corps, l'autre de l'esprit, offerts au Père commun en échange des sacrifices de sang, les rites promulgués par Mahomet pour attester et nourrir cette foi, sorte de discipline de son culte à laquelle se reconnaîtraient les vrais croyants, enfin le caractère surnaturel du nouveau philosophe, dont les paroles, les écrits, les actes, impliquaient l'obéissance, puisqu'ils les croyaient émanés de secrètes communications de son esprit avec les confidents de la Divinité. Telle fut alors pour les Arabes toute la religion de l'islamisme.

## XXXV

Mahomet, à qui ses extases sincères, affectées ou maladives, n'enlevaient rien de la lucidité politique, habile à ne pas devancer les heures, laissa couver encore trois ans sa doctrine dans ce demi-mystère d'un cénacle de ses premiers disciples, demi-jour qui excita la curiosité sans faire éclater le scandale. Il attendait que sa secte eût assez de force pour résister au cri public et à la persécution qu'elle ne manquerait pas de soulever quand elle se poserait face à face avec le culte idolâtre et avec les soutiens intéressés des antiques superstitions. Attaquer les idoles de la Kaaba, c'était attaquer la Mecque, centre des pèlerinages de toute l'Arabie ; c'était

---

mais parti commercer. Il combattit à la bataille dite du *chameau*. La conquête de l'Irak permettra à Talha d'avoir des propriétés considérables et de faire preuve de largesse ce qui lui vaudra le qualificatif d' *al-Fayyâd*, c'est-à-dire le Munificient. Il briguera le califat contre Othman puis contre Ali. Et mourut assassiné en 656. *In* Prémare (Alfred Louis de), *op. cit.* p. 76

attaquer les Coraïtes <ou Coréischites>, ses compatriotes, qui étaient le peuple élu entre toutes les tribus pour posséder, ouvrir ou fermer le temple commun ; c'était attaquer le commerce, le monopole et la fortune publique, alimentés exclusivement par le concours annuel de toute l'Arabie à ce temple ; c'était surtout attaquer dans leurs privilèges les grandes familles de la Mecque, qui se partageaient entre elles les sacerdoces, les pontificats, les hospitalités honorifiques ou lucratives des pèlerinages.

Le soulèvement contre une telle expropriation de préjugés, de superstitions, d'honneurs, de bénéfices, d'intérêts, devait donc être général. Il fallait se prémunir lentement contre cette indignation de toutes les classes en détachant d'abord un à un de chacune de ces familles quelques-uns des soutiens naturels de cette coalition du mensonge, et en les engageant dans la secte qui devait faire prévaloir la foi nouvelle. Tel fut évidemment le motif de cette temporisation de trois ans par Mahomet. Peut-être aussi employa-t-il ces trois années de prudence, de médiation et de conférences avec ses premiers élus, à préparer en secret le code de doctrines et de législation qu'il devait substituer aux fables de l'idolâtrie et aux immoralités de mœurs civiles de son peuple ; peut-être le courage lui manqua-t-il au dernier moment pour faire écrouler sur sa tête tout ce vieil édifice d'idolâtrie, de traditions et de vices organisés qui devaient l'écraser lui et les siens ; peut-être enfin espéra-t-il que le Dieu dont il se croyait inspiré se contenterait qu'il fût philosophe, sans exiger qu'il fût martyr.

La vie de Mahomet indique visiblement ces motifs divers dans ses élans et dans ses hésitations tour à tour. Nous en retrouverons bientôt une autre preuve dans ce récit.

## XXXVI

Il eut l'habile politique de désintéresser d'abord le peuple et les grandes familles des Coraïtes <ou Coréischites> des

privilèges, des bénéfices et de la dignité qui s'attachaient à la possession du temple et au concours des pèlerins. Peu importait à la cause de l'unité de Dieu que l'on respectât dans le culte nouveau la tradition qui attribuait la fondation de la Kaaba à Abraham, que l'on conservât de la vénération pour ce souvenir et que l'habitude des pèlerinages fût conservée en Arabie, pourvu que les fausses divinités en fussent bannies. Mahomet, qui croyait fermement lui-même à la tradition d'Abraham et à la religion pure de ce patriarche, maintint la vénération de la Kaaba, le pèlerinage, les cérémonies, le concours des caravanes de la Mecque pendant le mois sacré. Il lui suffisait de changer l'idole en Dieu. Il savait, comme tous les réformateurs, qu'il ne faut pas déraciner inutilement, mais greffer, autant qu'on le peut, la sève nouvelle sur le vieil arbre. Les racines de l'erreur portant ainsi plus vite et plus sûrement des fruits de vérité.

Après ces précautions commandées par la sagesse humaine à toutes les révolutions de dogmes, de sociétés ou d'empires, il se sentit enfin pressé par ses voix intimes de laisser éclater sa mission. Elle n'était déjà plus un secret, elle était seulement une confidence presque générale dans la Mecque. Le zèle de ses disciples en formait une rumeur sourde mais croissante, que le mystère ne pouvait plus contenir. Il réunit ses parents, au nombre de quarante, à un festin dans la cour de sa maison, selon la coutume des grands conseils qui précédaient les grandes résolutions parmi les Arabes. C'étaient tous les fils et descendants de son oncle et de son père adoptif Aboutaleb. Le festin, sobre comme la vie du désert, ne se composait que d'un quartier de mouton et de riz. Mahomet y suppléa par la nourriture de l'âme ; il entretint ses convives avec tant d'inspiration et de persuasion, qu'ils se sentirent rassasiés par ses paroles. Ces esprits simples, étonnés de se sentir satisfaits devant la médiocrité d'un tel festin, attribuèrent même à la magie des esprits infernaux ce charme et ce rassasiement qui

n'était en eux que la magie de la parole. Ils se retirèrent inquiets en s'interrogeant les uns et les autres et en se promettant de ne pas revenir s'exposer à ces enchantements suspects.

## XXXVII

Mahomet les invita cependant pour le lendemain en plus grand nombre. Ils revinrent malgré leur répugnance. Mahomet s'efforça de ramener à lui toute cette partie de sa famille[1] qui ne professait pas encore sa croyance.

« Que craignez-vous ? Leur dit-il à la fin du repas. Jamais aucun Arabe offrit-il à sa nation des avantages comparables à ce que je vous apporte ? Je vous offre le bonheur de cette courte vie et la félicité éternelle dans la vie future. Dieu, m'a ordonné d'appeler les hommes à lui.

Voyons, qui de vous veut me seconder dans cette œuvre. Qui de vous veut devenir mon second, mon frère, mon remplaçant sur la terre ? »

L'étonnement, l'effroi, le respect humain, l'incrédulité, les retinrent tous. Aucun ne se leva ; tous gardèrent un silence embarrassé ; Mahomet allait se trouver seul ; mais le plus jeune des convives, Ali, presque encore enfant, venant au secours de son second père, se leva avec la naïve générosité de son âge et s'écria: « Moi, prophète de Dieu ! ce sera moi à défaut des autres ![2] »

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit d'Abû Talib, oncle de Mahomet, Hamza, demi-oncle de Mahomet, Al-Abbas, demi-oncle du Prophète, Abou Lahab, oncle de Mahomet.

[2] Note de l'éditeur. Caratini (R.), *op. cit.* p. 180, indique que cet épisode se déroula en deux étapes. Il y eut un premier déjeuner qui se solda par un échec. Le lendemain, un deuxième déjeuner fut organisé où Ali selon la chronique d'Al Tabari, (II, 406) s'écria: « Ô apôtre de Dieu, si personne ne croit, moi je suis croyant. »

Mahomet, touché jusqu'aux larmes, et voyant dans cet élan de l'adolescent, le dernier de tous les convives, une désignation du doigt de Dieu qui marque où les hommes ne regardaient pas, serra l'enfant contre son cœur: « Eh bien, dit-il, en ne rougissant pas plus de ce disciple que le disciple n'avait rougi de lui, voici Ali, mon fils, mon frère, mon second, mon autre moi-même, *obéissez-lui !* Cette élection d'un enfant par l'INSPIRÉ scandalisa, jusqu'à la risée, les assistants. Un homme qui ne trouvait pour l'avouer que le plus jeune et le plus timide de la famille leur parut dépourvu de l'intelligence vulgaire. Ils se levèrent en raillant, et ils dirent en s'en allant à Aboutaleb, le père du pauvre *Ali* : « Ce sera donc à toi désormais d'obéir à la sagesse et à la volonté du dernier de tes fils ! » Aboutaleb lui-même, tout en aimant Mahomet et en le protégeant contre les insultes, ne pouvait s'empêcher de le plaindre comme un parent plein de vertu et de génie, mais que sa vertu et son génie même transportaient au-delà du sens réel des choses humaines.

## XXXVIII

Ces premières prédications de Mahomet passèrent dans la Mecque pour les visions d'un homme de bien dont l'âme, exaltée par la méditation, était partagée par une grande sagesse et par un peu de démence. Tant qu'il se contenta de professer dans les places publiques, dans les assemblées et dans le temple, le dogme majestueux de l'unité de la perfection de Dieu, et les devoirs de la prière, morale suprême dans les rapports d'adoration de la créature au Créateur, le peuple l'écouta sans fanatisme, mais sans répugnance. C'étaient là des idées assez généralement admises et tellement hautes, qu'elles passaient par-dessus les têtes sans briser les idoles en crédit. Mais, aussitôt que, tirant les conséquences religieuses de ce dogme spiritualiste, il en vint à proscrire les

idoles qui souillaient le temple et qui usurpaient la place, la foi et le respect du Dieu unique, un cri général d'indignation s'éleva contre le blasphémateur. La piété des adorateurs des idoles se changea en colère et en imprécation contre lui. Le peuple demanda aux grands protection et vengeance pour les dieux du pays.

Les grands s'assemblèrent ; ils n'osèrent sévir contre Mahomet, protégé par sa parenté avec la puissante famille d'Aboutaleb. Ils envoyèrent une nombreuse députation, choisie parmi les plus sages et les plus conciliants d'entre eux, pour demander à Aboutaleb lui-même, ou de réprimer l'audace blasphématoire de son neveu, ou de permettre qu'ils la réprimassent eux-mêmes en gardant une patriotique neutralité.

« Le fils de ton frère, lui dirent-ils textuellement, Mohammed, outrage notre religion ; il accuse nos sages de folie, nos ancêtres d'impiété ou d'erreur ; empêche-le de nous provoquer ou reste neutre entre nous et lui ; et, puisque toi-même, tu n'as pas adopté ses chimères, laisse-nous punir son audace à attaquer un culte qui est aussi le tien. »

Aboutaleb, soit par dédain pour la religion populaire, soit par inclination secrète pour la doctrine professée par Mahomet, soit par susceptibilité d'orgueil de famille, soit enfin par cette tendresse reconnaissante qu'il paraît avoir toujours nourrie dans le fond de son cœur pour un neveu qui avait été son fils adoptif, et qui, à son tour, servait de père à son fils Ali, éluda ce discours des grands de la Mecque. Il refusa de promettre une neutralité qui, chez les Arabes, aurait paru un lâche abandon des droits du sang. Mahomet, fort de cet appui, continua ses prédications dans les lieux publics[1].

---

[1] Note de l'Editeur. Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I p. 199: "Son oncle Abî Tâlib était bienveillant envers lui, le protégeait et le défendait.

## XXXIX

L'indignation s'accrut ; les grands s'assemblèrent de nouveau à la voix du peuple. Ils sommèrent encore avec respect, mais avec plus de force, Aboutaleb de retirer sa protection à son neveu : « Nous respectons ton âge, ta noblesse, ton rang, lui dirent les orateurs ; mais ce respect à des bornes ; nous t'avons prié de fermer la bouche au fils de ton frère, tu ne l'as pas fait ; nous ne pouvons souffrir impunément les blasphèmes qu'il profère publiquement contre nos dieux ; contrains-le donc à se taire, ou nous lèverons la main contre lui et contre toi-même ; nous nous combattrons jusqu'à l'extermination de l'un ou de l'autre parti![1] »

Aboutaleb, redoutant les malheurs qui allaient affliger le peuple par la guerre religieuse que l'obstination de son neveu allait provoquer, pria les députés d'attendre, et envoya appeler Mahomet : « Évite donc, lui dit-il devant eux, d'un ton de reproche et de douleur paternel, d'attirer sur toi et sur les tiens les calamités qui nous menacent ! - Ô mon oncle ! répondit avec une triste fermeté Mahomet, je voudrais pouvoir t'obéir sans crime ; mais, quand on ferait descendre le soleil à ma droite et la lune à ma gauche pour me forcer au silence, et que d'un autre côté on me présenterait la mort face à face pour m'intimider, je ne renoncerais pas à l'œuvre qu'il m'est ordonné de tenter. » En disant ces mots il pleura de regret de ne pouvoir complaire à son oncle et d'être inévitablement rejeté par lui. Il fit quelques pas pour sortir de l'assemblée, mais Aboutaleb, attendri par sa physionomie et édifié par sa conviction: « Reviens, lui dit-il, fils de mon frère ! »

---

[1] Note de l'Editeur. La prédication publique de la nouvelle religion provoque une guerre inter-clanique. Au sujet des débuts de la prédication du Prophète, il est dit dans le Coran, sourate XXVI, 214-215: « *Avertis ton clan le plus proche; sois titulaire pour ceux des Croyants qui te suivent.* »

Mahomet se rapprocha. « Eh bien, lui dit son oncle, prophétise ce que tu voudras, jamais, je le jure ici devant toi comme devant tes accusateurs, je ne te livrerai à tes ennemis. »

Enfin les grands, espérant désintéresser le vieillard Aboutaleb en lui donnant un autre fils d'adoption en échange de Mahomet, lui amenèrent le plus beau et le plus accompli des adolescents de la Mecque, Omara, fils de Walid, et lui dirent : « Prends-le pour ton fils, et livre-nous Mahomet. » Aboutaleb repoussa avec indignation ce commerce de son cœur. « Non, non, jamais, leur dit-il, je ne vous laisserai tuer le fils de mon frère. »

Les proches et les clients d'Aboutaleb, convoqués par lui, s'assemblèrent à leur tour ; et, quoique étrangers pour la plupart à la nouvelle religion, ils jugèrent par la religion du sang qu'ils ne permettraient pas au parti dominant de frapper Mahomet, qui était leur parent et leur protégé naturel. Ce refus d'Aboutaleb et cette protection déclarée de sa puissante maison réduisirent pour un temps les ennemis de Mahomet à l'inaction et à la ruse.

## XL

C'était l'époque où le pèlerinage attirait à la Mecque des Arabes de toutes les parties du désert. Ils convinrent de s'aposter sur les routes pour prémunir les pèlerins contre les nouveautés qu'un prétendu prophète, neveu d'Aboutaleb, semait comme un schisme dans la Kaaba. « Convenons aussi, délibérèrent-ils avant de sortir de la ville, de ce que nous dirons séparément aux pèlerins, afin que nos paroles concertées ne se démentent pas les unes les autres.

« Dirons-nous que c'est un devin ? Non, car il n'a ni l'accent convulsif et incohérent, ni le langage plein de consonnances affectées de nos devins.

« Dirons-nous que c'est un insensé ? Mais toute sa personne respire la dignité et la réflexion.

« Dirons-nous que c'est un poète ? Mais il ne s'exprime pas en vers.

« Dirons-nous enfin que c'est un magicien ? Mais il n'opère point de miracles ; il ne pratique aucun des mystères de la magie ; sa seule magie est dans l'habileté et la persuasion de ses lèvres.

« Disons donc que c'est un ennemi public qui sème par ses artifices la désunion dans les familles, qui envenime les cœurs qui fait que le frère se sépare du frère, le fils du père, la femme du mari ».[1]

## XL

Ils firent ce qu'ils avaient dit ; mais, ainsi qu'il arrive toujours des doctrines nouvelles quand elles contiennent quelques vérités destinées à éclore dans l'esprit humain malgré les hommes, les précautions intéressées qu'on prend contre elles tournent à leur succès et à leur gloire. Le cri qu'on élève pour les confondre sert à les propager ; la publicité de scandale à laquelle on les livre leur donne la lumière et le retentissement sans lesquels elles auraient été étouffées dans les âmes. C'est ce qui arriva de Mahomet. Tous les pèlerins à qui les Coraïtes <ou Coréischites>, ses ennemis, avaient appris son nom et ses blasphèmes, voulurent voir et entendre l'homme de scandale qui faisait un si grand bruit dans la Mecque. Ils emportèrent tous son nom pour le semer sur leur route dans les parties de l'Arabie où il ne serait jamais parvenu sans la vaine prudence de ses ennemis, et un certain nombre emporta aussi ses doctrines.

---

[1] Note de l'Editeur. Ce passage est conforme à la Sira (biographie) d'Ibn Ishâq, *op. cit., It. I,* p. 204-205.

## XLII

Cependant Aboutaleb et ses parents, indignés des calomnies que les adversaires de Mahomet avaient répandues contre lui et contre leur famille, s'aigrirent davantage, par des motifs tout humains, contre les autres familles de la Mecque. Ils publièrent un défi en vers arabes[1] contre ceux qui les insultaient dans la personne de leur parent, et ils jurèrent de mourir pour empêcher qu'un cheveu tombât de sa tête. Ces dissensions chargées de sang se répandirent jusqu'à Yathreb (Médine), ville rivale de la Mecque. Un grand poète d'Yathreb, nommé Aboucays, écrivit une épître en vers aux Coraïtes <ou Coréischites> pour les engager à déposer leurs haines :

« Gardez-vous de la discorde, leur disait-il, éloignez-vous de cette citerne dont l'eau est amère et empoisonnée.

« Un homme supérieur parmi vous professe certaines croyances religieuses ; que vous importe ? c'est au seul maître des cieux à lire dans les consciences !

« Les yeux de l'Arabie sont fixés en ce moment sur vous ; on se guide dans le désert en regardant les sommets ! »

## XLIII

Ce défi des Aboutaleb et cette adjuration du poète illustre d'Yathreb à la concorde et à la tolérance assoupirent les hostilités armées contre Mahomet.

Les Coraïtes<ou Coréischites> se vengèrent sur ses obscurs néophytes de la rage qu'ils n'osaient assouvir sur le prophète. Mais la dérision, le dédain, la raillerie, l'assaillirent impunément toutes les fois qu'il sortait pour prier, et même dans sa demeure. Ses voisins, qui dominaient du haut de leurs

---

[1] Note de l'Editeur. Le texte se trouve dans Ibn Ishâq, *op. cit.*, t. I, p. 206 et suivantes.

toits en terrasse la cour intérieure de sa maison, lui jetaient des immondices sur la tête, quand il s'y recueillait pour faire ses ablutions ou ses prières. Les femmes, toujours plus acharnées à la haine et plus souples aux insinuations calomnieuses, se signalaient parce qu'elles étaient plus sûres aussi de l'impunité, par leurs ignobles persécutions contre le blasphémateur de leurs idoles.

L'une d'entre elles, dont l'histoire a gardé le nom, véritable mégère de la Mecque, était Oumm-Djemil, femme d'Abou-Lahab[1], le plus proche voisin de Mahomet. Cette femme allait tous les jours cueillir dans la campagne les plantes épineuses dont le dard ensanglante la bouche du chameau ; elle en semait toutes les nuits le seuil de la porte de Kadidjé, afin que la terre elle-même déchirât les pieds nus de Mahomet quand il sortait de sa maison.

Des hordes apostées de femmes et d'enfants se relayaient pour le poursuivre de leurs malédictions et leurs huées dans les rues et jusque dans l'enceinte du temple. Les grands, plus contenus dans leur haine, se contentaient de s'écarter de lui comme d'un lépreux quand il traversait le parvis extérieur de la Kaaba, lieu ordinaire de leur réunion.

Un jour qu'il avait entendu gronder leurs murmures plus haut qu'à l'ordinaire, pendant qu'il faisait sept fois le tour du temple, selon les rites, il s'approcha d'eux après avoir prié, et, leur présentant humblement sa tête : « Je vous apporte, leur dit-il avec résignation, une victime à immoler. » Quelques-uns d'eux furent touchés de cette résignation, désarmés de leurs haines. « Retire-toi, père de Cacim, lui dit généreusement un d'entre eux ; nous savons t'estimer et te respecter. »

---

[1] Note de l'Editeur : Abou Lahab, littéralement le père de la flamme. C'est un des oncles de Mahomet. Il est cité dans la sourate CXI nommée *la corde: « Que les deux mains d'Abou Lahab périssent et que lui-même périsse! Ses richesses et tout ce qu'il a acquit ne lui serviront à rien. Il sera exposé à un feu ardent ainsi que sa femme porteuse de bois, dont le cou est attaché par une corde de fibres ».*

D'autres, moins tolérants, s'élancèrent sur lui, le lendemain, à sa sortie du temple avec des visages implacables et les mains levées. « C'est donc toi, misérable, lui dirent-ils, qui accuses nos pères d'erreurs et nos divinités d'impuissance ? - Oui, c'est moi qui dis cela! » répondit intrépidement Mahomet.

À ces mots ils le saisirent au cou, comme pour étouffer le blasphème dans la gorge du blasphémateur. Il allait périr sous leurs mains, quand Aboubekre, son disciple, se jeta courageusement entre lui et ses bourreaux et l'arracha déchiré et sanglant à la mort.

## XLIV

Mais les Arabes savaient par combien de meurtres un meurtre se rachetait sur les meurtriers. C'est cette loi du sang pour le sang qui paraît seule avoir préservé si longtemps Mahomet d'une mort sans cesse suspendue sur sa tête. Mais cette loi ne le protégeait pas contre les autres sévices. Ils faisaient de l'existence du prophète dans sa patrie un long martyre et que n'adoucissait aucune consolation de ses compatriotes.

Il raconte lui-même que son cœur défaillait en lui sous la pression d'une animadversion si universelle. Un soir qu'il avait passé toute la journée dans la ville, occupé à prêcher à des sourds les convictions dont il était plein et qu'il croyait de son devoir de répandre à tout prix, même sur le rocher, il rentra dans sa maison sans avoir rencontré, dit-il, un seul être, homme ou femme, libre ou esclave, qui ne l'eût traité d'imposteur ou qui eût consenti seulement à prêter l'oreille à ses prédications.

Cette incrédulité générale de ses doctrines le fit presque douter de lui-même. Il paraît avoir éprouvé ce jour-là cette agonie intérieure des idées prêtes à mourir en nous, faute de

trouver dans les autres cet écho, même solitaire, qui leur confirme au moins leur identité, comme le retentissement du cachot confirme au prisonnier le bruit de ses pas dans le vide.

Il rentra silencieux consterné, découragé, s'enveloppa la tête de son manteau, se coucha sur sa natte et s'endormit. L'inspiration, plus obstinée que la surdité du peuple, le visita pendant son sommeil. Il entendit une voix qui lui criait dans le cœur : « *Ô toi qui t'enveloppes d'un manteau pour dormir, lève-toi et prêche !*[1] » Il se leva avec le jour et sortit pour prêcher comme s'il eût fait la veille une moisson d'âmes.

## XLV

L'excès des outrages dont il fut assailli lui valut un retour momentané de respect. Insulté sur la colline de Safâ, où il était allé faire sa prière, une femme, témoin à distance de l'insulte, désigna l'insulteur à un de ses oncles, nommé Hamza[2]. Hamza revenait de la chasse et tenait son arc à la main. Il se rendit tout armé à l'assemblée des grands ennemis de son neveu, et, y ayant rencontré celui qui avait lancé des pierres à son neveu pendant son oraison, il lui reprocha sa lâcheté, et lui donna un léger coup de bois de son arc sur la tête.

L'indignation avait retourné l'âme d'Hamza et lui fit professer, par défi, les doctrines qu'une si odieuse persécution rendit tout à coup intéressantes à ses yeux. Comme les hommes généreux, il adopta la foi nouvelle, non parce qu'elle était vraie, mais parce qu'elle était faible. « Lâche! dit Hamza

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit de la sourate 74 dite *Al-Muddattir* (le revêtu d'un manteau) :
*Ô toi (Muhammad) ! Le revêtu d'un manteau !*
*Lève-toi et avertis.*
*Et de ton Seigneur, célèbre la grandeur* » *In Le Coran*, Librairie de l'Orient, Paris 2001.

[2] Note de l'Editeur. Hamza Ibn al- Mottalib, converti en 616, mort en 625.

à l'insulteur de Mahomet, tu oses lapider Mahomet, parce qu'il annonce une religion que je professe moi-même ! Attaque-toi donc à moi, si tu l'oses ! » Le coupable, repentant, confessa sa faute. Ses amis voulant le défendre contre Hamza: « Non, dit-il, ne le touchez pas ; j'ai eu le tort d'insulter violemment le fils de son frère. » La conversion d'Hamza consola et fortifia Mahomet[1].

Les vieillards Coraïtes <ou Coréischites>, adoucis, entrèrent en négociation amicale avec lui, pour neutraliser l'effet de ses prédications sur la jeunesse. Ils le convièrent à une assemblée, dans le parvis de la Kaaba ; et l'un d'eux lui dit, au nom de tous : « Fils d'Abdallah, qui fut mon ami, tu es un homme éminent par ta naissance et par les dons de Dieu. Bien que tu introduises le trouble dans ta patrie et la dissension dans les familles, que tu blasphèmes nos divinités, et que tu accuses d'erreur nos ancêtres et nos sages, nous voulons agir envers toi avec les égards que méritent ton nom et tes vertus ; écoute les propositions que nous avons à te faire, et réfléchis s'il ne te convient pas d'accepter l'une de ces mesures de paix. – Parle, dit Mahomet attentif, je t'écoute. – Fils de mon ami, reprit le négociateur[2], si l'objet de ta prédication est d'acquérir des richesses, nous nous cotiserons tous pour te faire une fortune supérieure à ce que posséda jamais le plus opulent des Coraïtes <ou Coréischites>. Si tu tends à la domination, nous allons te nommer notre sayd, notre régulateur suprême, et nous ne prendrons pas une seule résolution contre ta volonté. Si l'esprit qui t'apparaît t'obsède et te subjugue malgré toi tellement que tu ne peux te soustraire à son influence, nous allons appeler à la Mecque les médecins les plus consommés de la Syrie, et nous leur prodiguerons l'or sans le compter, pour qu'ils te guérissent.

Est-ce tout ? demanda Mahomet.

---

[1] Note de l'Editeur. Conversion rapportée par Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I, p. 223.
[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de Utbah Ibn Rabiah *in* Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I, p. 224.

Oui, dit le vieillard.

Eh bien, écoute à ton tour, dit Mahomet avec le ton de l'inspiration fatidique:

« Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

« Voici ce qu'il a révélé:

« Il a révélé un *Coran* (une écriture), un livre dont les versets distincts[1], réunis ensuite, forment un livre arabe pour les hommes qui en ont l'intelligence.

« Ce livre contient des promesses et des menaces; mais la plupart refusent de l'entendre.

« Nos cœurs, disent les Arabes, sont fermés, nos oreilles sourdes à tes paroles. Laisse-nous croire et prier selon la coutume de nos ancêtres, et crois et prie toi-même comme tu voudras.

« Mais le Dieu clément et miséricordieux me parle : Dis-leur : Je ne suis qu'un homme comme vous, mais un homme à qui il a été révélé que le Dieu, votre maître, est un Dieu *unique !* Malheur à ceux qui lui associent des idoles ! Malheur à ceux qui repoussent le précepte de l'aumône et qui nient la vie future! Il a appelé le ciel et la terre, et ils ont répondu : Nous voilà pour obéir ! La rétribution des ennemis de Dieu, c'est le feu ! Des anges portent à l'adorateur du Dieu unique, au juste mourant, des promesses consolantes ; ils lui annoncent le jardin de délices ! »

Après cette profession de l'unité de Dieu et des rémunérations futures, selon les œuvres, Mahomet se prosterna comme devant les paroles divines que l'esprit aurait fait proférer à ses lèvres. « Tu as entendu, dit-il au vieillard chargé de négocier avec lui, prends maintenant toi-même le parti qui te conviendra ! »

Le vieillard, nommé Otba, se retourna avec le visage ravi d'étonnement vers ses amis. « Qu'y a-t-il ? lui demandèrent-

---

[1] Note de l'Editeur. Lamartine fait certainement référence dans ce passage à la Sourate III, verset 7.

ils. – Par nos dieux, leur dit-il, il vient de professer des paroles telles que je n'en entendis jamais ! Ce n'est ni de la poésie, ni un langage cabalistique, mais c'est quelque chose qui tombe de haut sur l'esprit et qui remue le cœur en le pénétrant. Croyez-moi, laissons-le librement convaincre les Arabes de sa mission. Quelque fidèle d'une tribu étrangère vous en délivrera peut-être, si sa destinée est de périr ; si Mahomet, au contraire, réussit dans son apostolat, sa puissance deviendra la vôtre et fera à jamais la gloire de notre tribu.

« - Il t'a ébloui toi-même, lui dirent-ils avec incrédulité.

« - Je vous dis franchement ce que je pense, » répliqua Otba.

## XLVI

La négociation, rompue ce jour-là, fut reprise le lendemain entre Mahomet et les mêmes hommes politiques de la tribu. On enchérit encore sur les offres qu'on lui avait faites pour acheter au moins son silence.

« Ecoutez, dit Mahomet, je ne suis pas ce que vous croyez: je ne suis ni un homme avide des biens terrestres, ni un ambitieux altéré de pouvoir, ni un malade possédé d'un esprit convulsif, je suis un organe de Dieu, *Allah* (c'était déjà en Arabie, le nom du Dieu de l'infini, le Dieu sans images), qui m'a inspiré un *Coran*, une écriture, un livre, et qui m'a ordonné de vous enseigner ses récompenses ou les peines qui suivent les actes bons ou mauvais des hommes. Je vous transmets les paroles que Dieu me fait entendre ; je vous avertis, je vous préviens; si vous recevez ce que je vous apporte, ce sera votre félicité dans ce monde et dans la vie

future ; si vous rejetez mes enseignements, je prendrai patience, j'attendrai que Dieu prononce entre vous et moi ![1] »

Ces paroles les émurent, et cette confiance les ébranla. « Eh bien, Mahomet, lui dirent-ils à demi convaincus, mais voulant, comme des hommes charnels, des témoignages charnels des vérités de l'esprit, donnes-nous, si tu dis vrai, des preuves de ta mission: notre vallée de la Mecque est étroite et aride, élargis-la en écartant ces montagnes qui l'enserrent, fais-y couler un fleuve pareil aux eaux courantes de l'Irak ou de la Syrie, ou, tout au moins, fais sortir de ces sépulcres quelqu'un de nos ancêtres endormis dans la terre, par exemple notre aïeul Cossay, fils de Kilab, cet homme dont la parole avait l'autorité des lois, qu'il se lève, qu'il nous parle, qu'il nous dise de te reconnaître pour notre prophète, et nous te reconnaîtrons à sa voix !

Dieu, leur répondit Mahomet, ne m'a pas délégué pour de telles œuvres; il m'a suscité simplement pour vous annoncer les vérités sur votre salut !

- Au moins, dirent-ils, que Dieu nous fasse apparaître un de ses anges pour nous commander de croire en toi! ou qu'il te dispense de venir, comme le moindre d'entre-nous, acheter au marché le riz et les dattes nécessaires à ta subsistance du jour et dont tu te nourris comme nous!

- Non, dit Mahomet, je me garderai bien de demander à mon Dieu de tels privilèges. Mon unique mission et des vous convertir à lui !

- Eh bien ! que ton Dieu fasse donc écrouler sur nous son firmament, comme tu dis qu'il est en sa puissance de le faire, car nous ne croirons pas en toi ! Tout ce que tu annonces ne vient pas même de toi ; ces choses t'ont été apprises par un

---

[1] Note de l'Editeur. Dans Ibn Ishâq, op. cit., t I, p. 217. Mahomet leur répond: « *Je ne suis pas envoyé à vous pour cela. Si vous acceptez, ce sera votre chance en ce monde et dans l'au-delà. Mais si vous refusez, je me soumettrai à l'ordre de Dieu, jusqu'à ce qu'il arbitre entre vous et moi.* »

certain Erramàn, natif du Iemanà ! Apprends que nous défendrons jusqu'à la mort notre religion; il faudra que les armes décident entre ton parti et le nôtre ! »

Cet Erramàn, à qui les Arabes attribuaient les doctrines de Mahomet, était un des noms sous lesquels Dieu était désigné dans le Coran ; on supposait aussi que Mahomet recevait des leçons de cet orfèvre chrétien de la Mecque qui passait pour l'inspirateur caché d'une religion semblable au christianisme, et qui ordonnait déjà de vénérer le Christ comme le plus divin des révélateurs, le Prophète des prophètes, le Verbe de Dieu.

## XLVII

Il y avait tant de similitude, dans le commencement de la mission de Mahomet, entre la profession de foi du Coran et la profession de foi du chrétien, que les premiers sectateurs de Mahomet à la Mecque, s'étant réfugiés pour fuir la persécution en Abyssinie[1], les Abyssiniens, déjà convertis au christianisme, reçurent les mahométans comme des demi-chrétiens.

« Qu'est-ce que cette religion nouvelle pour laquelle vous fuyez votre patrie ? demanda aux réfugiés Coraïtes <ou Coréischites> le roi d'Abyssinie[2], en présence de ses évêques. – Nous étions plongés dans les ténèbres, répondirent les Arabes. Un homme illustre et vertueux de notre race est venu ; il nous a enseigné l'unité de Dieu, le mépris des idoles, l'horreur des superstitions de nos pères ; il nous a commandé de fuir les vices, d'être sincères dans nos paroles, fidèles à nos promesses, bienfaisants à nos frères; il

---

[1] Note de l'Editeur. En 615. Tabari, indique: « *Le Prophète leur accorda cette autorisation en leur disant: Allez dans l'Abyssinie, dont les habitants sont chrétiens, possesseurs d'un livre sacré, et plus rapproché des musulmans que les idolâtres.* »

[2] Note de l'Editeur. Le roi d'Abyssinie était le négus chrétien Al-Asham.

nous a interdit d'attenter à la pudeur des femmes, de dépouiller les veuves et les orphelins ; il a prescrit la prière, l'abstinence, le jeûne, l'aumône. – C'est comme nous, dit le roi. Pourriez vous nous répéter de mémoire quelques-unes des paroles mêmes de cet apôtre qui vous a enseigné sa religion ? – Oui, » dit le Coraïte. Et il récita un chapitre du Coran où le miracle de la naissance de Jean, fils de Zacharie, est raconté dans le style même des Ecritures.

Le roi et les évêques, ravis d'étonnement et d'édification, mouillaient leurs barbes de larmes d'émotion. « Voilà, dirent-ils, des paroles qui semblent couler de la même source que celles de l'Evangile ! » Ils demandèrent aux réfugiés Coraïtes <ou Coréischites> : « Que pensez-vous de Jésus ? »

Djafar[1], fils d'Aboutaleb et cousin de Mahomet, répondit par ce passage du Coran : « Jésus est le serviteur de Dieu, l'envoyé du Très-Haut, son Esprit, son Verbe, qu'il a fait descendre dans le sein de la vierge Marie ![2]

« - Miracle ! s'écrièrent le roi et ses évêques ; entre ce que tu viens de dire du Christ et ce qu'en dit notre religion, il n'y a pas l'épaisseur de ce brin d'herbe de différence ! Allez et vivez en paix. [3]»

Il semble, en effet, que l'islamisme n'était dans la première pensée de Mahomet qu'un commentaire arabe de l'Evangile, et qu'il hésita longtemps s'il ne se bornerait pas à se déclarer apôtre du Christ, et à prêcher la religion du moine Djerdjis et de l'orfèvre de Marwa à sa nation. Mais

---

[1] Note de l'Editeur. Dja'far Ibn Abi Talib, mort en 629.

[2] Note de l'Editeur. Ce passage réécrit par Lamartine est rédigé à partir des versets de la sourate XIX intitulée *Marie*.

[3]Note de l'Editeur. Ibn Ishaq, *op. cit.* t. I, p 264, fait dire au roi d'Abyssinie: « *Je jure par Dieu, que ce que tu as dit n'a pas dépassé la vérité sur Jésus fils de Marie d'une longueur plus grande que cette de cette baguette.* »

Un biographe plus récent raconte*: « À ces paroles, le négus se leva, ramassa par terre un petit morceau de bois, regarda de son œil de sage les envoyés des Koreichites et dit: La foi de ces hommes ne s'écarte pas de la foi des miens de l'épaisseur de ce fétu ». In* M. Essad bey, *Mahomet,* Payot, Paris 1939, p. 106.

Mahomet ne possédait pas son esprit, il en était possédé ; soit tension continue de son imagination vers les choses invisibles, soit hallucination extatique presque habituelle qui s'était manifestée en lui depuis son enfance, mais surtout depuis son évanouissement nocturne dans la caverne de Safa, soit épilepsie ou catalepsie intermittente, dont il paraît avoir été affecté comme César et d'autres grands hommes qui avaient faussé leurs organes à force de penser, il paraît évident que Mahomet était visité par des visions et surtout par des songes. Ces songes et ces visions se rapportaient naturellement aux préoccupations de l'enthousiaste éveillé, il les prenait pour des révélations d'Allah à son âme. Il les recueillait à son réveil, les revêtait du style figuré de sa nation, des imitations bibliques et évangéliques dont son esprit était éclairé par ses études et par ses fréquentations avec les juifs et avec les chrétiens dans ses voyages ; il les proférait ensuite à ses disciples comme des lois directes du ciel transmises aux hommes par l'écho fidèle de ses lèvres. On ne peut voir quelque trace d'artifice pieux que dans la rédaction évidemment soignée, littéraire, éloquente, poétique, de ces pages du Coran ou de ces prédications écrites sur les feuilles du palmier et distribuées aux Arabes comme l'expression même des esprits révélateurs qui les lui inspiraient.

Cette rédaction réfléchie de son code religieux, moral et civil, était évidemment une œuvre de sa volonté, de sa politique, de sa méditation. L'écrivain aidait au prophète. Mais ce travail même de l'écrivain au repos, après l'instant de la vision ou après le réveil du songe, ne prouve pas que le poète fut sciemment un imposteur. Cela prouve seulement que pendant l'accès il avait cru voir, il avait cru entendre, il avait cru à la divinité des songes, et qu'il employait ensuite tout son génie de législateur et de prédicateur à présenter ses

révélations aux hommes dans la forme et dans le style les plus propres à les relever dans leur esprit.

Les railleries, les persécutions, le mépris public et la mort qu'il encourait tous les jours de sa vie, pour ces visions et pour ces extases, dont quelquefois on le voit prêt à douter lui-même, attestent sa propre illusion dans l'illusion qu'il communiquait aux Arabes.

Les historiens ne sauraient trop se défier de ces incriminations d'imposture que l'esprit de secte et l'ignorance déversent de loin sur les hommes qui ont renouvelé la face de l'esprit humain dans tous les siècles. L'hypocrisie n'est pas une force dans l'homme, c'est une faiblesse. Le masque éclate toujours par quelque côté. Les grands hypocrites sont de grands comédiens, mais ne sont pas de grands hommes. L'enthousiasme de bonne foi est le seul levier assez fort pour soulever la terre ; mais, pour que ce levier ait toute sa puissance, il faut qu'il ait d'abord pour point d'appui la foi d'un esprit enthousiaste, intrépide et convaincu.

Tel nous apparaît, de plus en plus, le prophète des Arabes dans les vicissitudes de sa prédication religieuse : un extatique convaincu un visionnaire de bonne foi, un enthousiaste politique, mais à qui son enthousiasme laissait toute la lucidité de son génie.

Reprenons sa vie.

## XLVIII

Ses ennemis, pour arracher le peuple à la magie de sa parole, lui suscitèrent un rival qui groupait autour de lui des auditeurs charmés de son éloquence. Cet homme était un Arabe voyageur, poète, philosophe, orateur d'une grande renommée dans l'Arabie. Il se nommait Nadher[1]. Quand

[1] Note de l'éditeur. Al Nadir Ibn al Harith.

Mahomet avait fini de prêcher sur la place publique, Nadher souriait de dédain, et, s'adressant au cercle qui allait se dissoudre :

« Ecoutez maintenant, criait-il à l'auditoire, des choses qui valent un peu mieux que celles dont Mahomet vient de nous obséder. » Alors il édifiait et charmait ses auditeurs par les récits fabuleux ou héroïques des dieux et des héros de leurs ancêtres. Il illustrait les vieux mensonges, si chers à l'imagination puérile du peuple, de tous les prestiges et de toutes les saintetés de la tradition. « Eh bien ! leur disait-il ensuite, après les avoir enivrés d'admiration et de piété pour les objets du culte de leurs pères, les histoires de Mahomet sont-elles plus belles que les miennes ? Il vous débite d'anciennes fables renouvelées du livre des sages plus savants que lui, et qu'il a pris soin d'écrire comme j'ai fait moi-même, en m'enrichissant dans mes voyages de ce que j'ai appris des autres peuples et de ce que j'ai écrit pour vous le réciter. »[1]

Nadher l'emportait auprès de la foule, dont il caressait les vieux souvenirs nationaux. Les novateurs préféraient Mahomet. On voulut faire parler contre lui les oracles, action puissante sur l'opinion en ce temps-là. Une députation des prêtres de la Mecque se rendit à Yathreb (Médine), ville rapprochée et sainte, habitée par des rabbins juifs qui avaient une renommée de science occulte et infaillible.

Les députés racontèrent aux rabbins la dissension qui s'élevait dans leur peuple à cause d'un novateur, nommé Mahomet.

« Vous qui lisez dans les livres qui savent tout, que pensez-vous de cet homme » leur dirent-ils. Les rabbins

---

[1] Note de l'éditeur. La sourate XVIII, 15 fait allusion à cet épisode: *Voilà que nos concitoyens ont adoptés en dehors de Lui des divinités. Que n'apportent-ils sur elles une preuve évidente? Quel pire injuste, donc que celui qui invente un mensonge contre Allah ?*

répondirent : « Posez-lui trois questions, et demandez-lui, entre autres, ce que c'est que l'âme.[1] »

Mahomet, à ces questions demanda trois jours pour se recueillir. Il y répondit ensuite au gré des rabbins[2]; quant à la définition de l'âme, qui ne tombe pas sous les sens, et qui ne peut se définir par des mots empruntés tous à la matière, « L'âme, dit-il, est un mystère dont Dieu s'est réservé à lui seul la connaissance. L'homme ne sait que ce que Dieu daigne lui enseigner. »[3]

## XLIX

Ces réponses, si sages et si conformes à ce que les oracles avaient confié secrètement aux députés, accréditèrent la science du prophète. Les chefs Coraïtes <ou Coréischites> virent que le seul moyen d'étouffer sa voix était de la laisser perdre dans le vide. Ils se retirèrent de lui, et ordonnèrent au peuple de se retirer quand il ouvrirait la bouche. Cette excommunication des grands, des prêtres et du peuple isola le prophète dans sa patrie. Il n'eut d'autre moyen de continuer sa prédication que le chuchotement qu'on ne pouvait surprendre sur ses lèvres. Quand il se rendait au temple pour prier, il priait à demi-voix, afin que les jeunes

---

[1] Note de l'éditeur. L'épisode est raconté par Ibn Ishâq, *op. cit.*, t. I, p. 230 et suivantes. Les deux autres questions sont:
- Qu'est-il devenu des jeunes hommes qui ont disparu dans les temps anciens et qui ont connu une merveilleuse aventure? Il s'agissait des Sept dormants d'Ephèse.
- Que savait-il au sujet de ce puissant voyageur qui atteignit les confins de l'Orient et de l'Occident? (Il s'agit d'Alexandre le Grand) Egalement *In* Caratini (R.), *op. cit.* p. 194 et suivantes.

[2] Note l'Editeur, selon Caratini (R.) *op. cit,* le Prophète ayant oublié de répondre par la formule propitiatoire *Si Dieu le veut*, la réponse mit quinze jours à lui parvenir!

[3] Note de l'Editeur. Sourate XVII, 85: « Et ils t'interrogent au sujet de l'Âme. – Dis: « L'âme relève de l'ordre de mon Seigneur. » Et on ne vous a donné que peu de connaissance. »

gens qui étaient les plus rapprochés de lui sur le parvis entendissent et retinssent ses prières.

C'est ainsi qu'il leur enseignait comment il fallait adorer et servir le Dieu unique. Ce mystère ajouta le sel de la confidence dérobée à sa doctrine. Ses persécuteurs eux-mêmes ne résistèrent pas toujours à la curiosité.

Trois des plus acharnés contre le prophète se rencontrèrent une nuit, sans s'être concertés, sur une terrasse voisine de la maison de Mahomet, d'où l'on pouvait l'entendre murmurer ses prières dans la cour. Ils se reconnurent et se reprochèrent mutuellement leur infraction à l'excommunication du mépris qu'ils avaient portée contre le prédicateur. Ils se séparèrent se jurant de ne jamais retomber dans cette faiblesse.

Mais, la nuit suivante, chacun des trois, croyant tromper les autres, y revint en secret et s'accusa honteusement de parjure. Il en fut de même la troisième nuit. « Qu'as-tu ressenti en toi, en écoutant furtivement ses prières et ses professions de foi ? demandèrent-ils au plus sage d'entre eux.

J'ai compris et admiré certaines paroles, répondit l'ennemi du prophète, les autres ont passé au-dessus de mon esprit. –C'est une honte pour nous, dirent-ils en s'en allant, de permettre qu'il sorte de la famille d'Aboutaleb un révélateur dont la gloire enorgueillira cette famille et la placera au-dessus de nous tous. »

Un des disciples[1], pressé par le zèle du martyre, jura d'enfreindre seul les défenses de professer l'islamisme. Il s'avança hardiment sur la place et récita les premiers versets du Coran[2]:

« Dieu a créé l'homme.

« Le soleil et la lune suivent la ligne tracée par son doigt.

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit vraisemblablement d'Ibn Mas'ud.

[2] Note de l'Editeur. Sourate II.

« Les plantes et les arbres l'adorent... »

On l'interrompit par des vociférations et par des huées ; on se précipita sur lui, on lacéra ses habits, on le frappa sur la bouche. Il revint déchiré et sanglant au groupe des fidèles. « J'ai été frappé, dit-il mais je les ai forcés d'entendre quelques lettres du libre inspiré. »

La persécution suivit cette témérité du disciple. On étendait les néophytes du prophète sur le dos, le visage tourné vers le soleil brûlant du désert, avec un bloc de pierre sur la poitrine pour leur disputer la respiration. « Vous resterez-ainsi, leur disait-on, jusqu'à ce que vous reniiez l'imposteur qui vous persuade un autre Dieu que les dieux de nos pères. – Il n'y a qu'un Dieu, » répondaient les victimes. Beaucoup moururent de cette torture sur la colline de Ramdhà.

Mahomet, que sa haute naissance et la terreur du ressentiment de sa famille protégeaient seul contre ces supplices, passait auprès des suppliciés, leur adressait des encouragements et des consolations : « Courage ! leur criait-il, le paradis vous attend! »

## L

Cependant le spectacle des sévices et des supplices subis sous ses yeux pour sa cause, par ses sectateurs, moins protégés que lui par la puissance de leur famille, consternait et humiliait le philosophe. Il les engagea lui-même à fuir la fureur de leurs concitoyens, et à chercher une terre où l'on pût adorer sans crime le Dieu d'Abraham. Une première émigration sortit de la Mecque. Les émigrés prirent la route, les uns vers Yathreb ou Médine, ville où l'on tolérait les juifs; les autres vers l'Abyssinie, où le peuple était chrétien. Mahomet resta pour surveiller et accroître la moisson des

âmes qui mûrissait une à une sous la chaleur de ses prédications.

Ce fut l'époque de la conversion d'Omar[1], qui devait être un jour khalife et maître de la Syrie et de l'Egypte. Omar, fils d'une des plus puissantes maisons de la Mecque, avait une sœur mariée à Zayd, disciple secret de Mahomet. Le fougueux Omar se leva un jour de son tapis sur le parvis de la Kaaba, disant qu'il fallait en finir avec un homme qui infectait l'esprit et le cœur des familles, et qu'il allait tuer Mahomet. « Que vas-tu faire ? lui dit un de ses parents, qui penchait en secret lui-même pour la foi nouvelle, et qui voulait préserver la vie du maître ; si tu veux châtier les infidèles, commence donc par tes proches ; ne sais-tu pas que ton beau-frère Zayd et ta sœur Fatima pratiquent à l'ombre de leur maison la nouvelle foi ? »

## LI

Omar, pressé de s'assurer de l'infidélité de Fatima et de Zayd, court à leur demeure. Il les surprend dans la compagnie d'un néophyte qui leur lisait et leur interprétait le Coran. Au bruit de ses pas, le néophyte se dérobe comme un criminel, Fatima cache sous le tapis les feuillets du livre; mais Omar, qui avait entendu du seuil le bourdonnement d'une lecture à demi-voix : « Que lisiez-vous là ? leur demande-t-il. – Rien, répond Fatima. – Vous mentez, réplique Omar, vous lisiez le livre proscrit. » Et, se précipitant sur Zayd, il le terrasse aux pieds de sa sœur. « Eh bien, oui, s'écrie Fatima indignée en se jetant entre son mari et son frère, oui, nous sommes adorateurs du Dieu unique, nous croyons à Dieu et à son prophète ; massacre-nous si tu veux ! ». L'intrépide Fatima, involontairement blessée dans

[1] Note de l'Editeur. En 616. Conversion rapportée par Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I, p. 268 et suivantes.

la lutte par Omar, arrose de son sang les mains de son frère. À la vue de ce sang, Omar se trouble et s'attendrit, il s'excuse : « Montre-moi seulement, dit-il à sa sœur, le livre que vous lisiez. – Je crains, lui dit-elle, que tu ne le déchires! » Omar fait serment de le respecter. Fatima lui présente le feuillet qui définissait l'unité, la grandeur, la sainteté, la miséricorde d'Allah. « Que cela est beau, que cela est sublime! » s'écrie Omar en lisant les versets du texte. Le néophyte, caché dans la chambre voisine, reconnaissant à ces exclamations que Dieu a retourné le cœur du jeune homme, sort de sa retraite, se montre à Omar et lui dit : « Hier, j'entendais prier le maître ; Seigneur, disait-il, permets que l'islamisme soit fortifié par la conversion d'Omar, qui vaudrait à lui seul une armée à ta cause ! Le Seigneur l'a exaucé, le ciel sans doute te réserve pour être un des héros de sa foi ; cède à l'admiration involontaire que tu éprouves, et embrasse avec nous la vérité! – Je cède, dit Omar, indique-moi où est le prophète. Je cours confesser mon erreur et me donner à celui que j'étais venu combattre ! »

En ce moment, Mahomet, enfermé avec quarante de ses sectateurs dans une maison isolée de la colline de Safà, leur commentait sa doctrine. Un d'eux, aposté en sentinelle, pour avertir le cénacle de l'approche des infidèles, regarde par une fente de la porte. « Voilà Omar, armé de son sabre nu, s'écrie-t-il, il frappe à la porte. – Ouvre-lui, » répond Mahomet. Les disciples tremblent; Mahomet s'avance vers Omar, l'amène au milieu du cercle par le pan de son habit : « Que viens-tu faire ? lui dit-il d'une voix de reproche ; voudras-tu donc persévérer dans ton impiété, jusqu'à ce que la colère du ciel éclate sur toi ? – Je viens répond humblement le féroce Omar, confesser Dieu et son prophète ! » La terreur des croyants se changea en joie et en bénédictions.

Omar, pressé de laisser transpirer sa conversion parmi les Coraïtes <ou Coréischites>, sans l'avouer lui-même, se rend, en sortant du cénacle, chez un Coraïte fameux par son empressement à donner le premier des nouvelles, par la légèreté de sa langue et par son impuissance à garder un secret. « Ecoute, lui dit-il, mais ne me trahis pas, je viens de faire ma profession de foi secrète à l'islamisme ! » Le semeur de nouvelles court aussitôt au parvis de la Kaaba cercle habituel des oisifs de la Mecque, en criant à haute voix qu'Omar vient d'apostasier les idoles, et qu'il est perverti comme les autres ! « Tu mens, lui dit Omar survenant derrière le nouvelliste, je ne suis pas perverti, je suis converti, je suis musulman, je confesse qu'il n'y a pas d'autres dieux que le Dieu unique, et que Mahomet est le révélateur de Dieu ! »

À cette impiété, les Coraïtes <ou Coréischites>, scandalisés, se précipitent sur Omar. Il tire son sabre et se défend seul contre tous. Les vieillards s'interposent et rétablissent la paix. Jusqu'à ce jour, Mahomet seul osait venir faire ses prières dans le temple d'Abraham en face des idolâtres.

Il avait l'habitude de se placer pour ses adorations entre l'angle du temple et la pierre noire incrustée dans le mur. Le lendemain Omar osa y venir prier avec lui. La terreur de son sabre intimida les idolâtres. Bientôt les croyants y vinrent derrière lui. Deux religions se disputèrent ainsi le même sanctuaire, le schisme du Dieu unique affronta ouvertement les faux dieux.

## LII

Bientôt les conservateurs des vieilles idolâtries, indignés, signèrent une *ligue* offensive et défensive contre les familles infectées de la nouvelle foi, et surtout contre la famille

d'Aboutaleb, qui était celle du prophète, ligue semblable de nom et d'esprit à celle des Guise, en France, contre les hérétiques et qui fut scellée par le sang de la Saint-Barthélemy.

C'était la septième année depuis que Mahomet prêchait sa doctrine en Arabie. Les familles menacées ou proscrites pour sa foi se retirèrent avec Mahomet au milieu d'elles dans une vallée à quelque distance de la ville. Elles y campèrent trois ans sous leurs tentes avec leurs troupeaux Aboutaleb, l'oncle vénéré de Mahomet, bien qu'il n'eût pas fait profession de l'islamisme, était à leur tête. L'esprit de famille se substituait déjà à l'esprit de secte. La dissension, d'abord religieuse, devenait civile. Les tribus nomades du désert et quelques-uns de leurs alliés secrets dans la ville leur apportaient des vivres.

Le fanatisme des sectateurs de Mahomet renouvelait cependant de temps en temps les contestations dans la Kaaba. Othman y écoutait un jour le poète Lebid[1], qui y lisait des poésies sacrées en l'honneur des dieux de l'Arabie.

« Toute chose est néant, excepté la divinité, » lisait Lebid.

« Cela est vrai « interrompit à haute voix Othman.

Lebid poursuivit, et récita un autre vers qui disait : *Et toutes les félicités sont passagères!*

« Cela est faux ! interrompit de nouveau Othman : *la félicité du ciel est éternelle.* »

Le poète se troubla de l'apostrophe. « N'y prends pas garde, lui dit un des auditeurs, cet homme est un idiot qui, à l'exemple d'autres idiots, a quitté la religion de ses pères ! » Othman s'emporta contre l'insulteur. Une lutte éclata dans le temple. Un coup de poing creva un œil d'Othman. Un Coraïte, plus humain que les autres, offrit à Othman de le prendre sous sa protection contre les outrages de ses

[1]Note de l'Editeur. Il s'agit sans doute du poète Labid.

agresseurs. « Je te remercie, lui répondit Othman, je ne veux de protecteur que dans le ciel, et puissé-je, pour la cause du Dieu unique, recevoir un coup semblable sur l'œil qui me reste. »

## LIII

Cependant ces dissensions affaiblissaient les Coraïtes <ou Coréischites> devant les autres tribus. On négociait entre les deux partis pour la rentrée des exilés dans la ville. Un hasard favorisa la négociation. La feuille de palmier sur laquelle les ligueurs avaient écrit l'acte de la ligue[1] était affichée depuis trois ans contre le mur de la Kaaba. Les vers en avaient rongé le texte et les signatures, en ne respectant que l'invocation du nom d'Allah qui était au sommet de la feuille. Ce miracle parut dégager les signataires de leur serment. Le vieux Aboutaleb, respecté de tous, vint traiter lui-même les conditions de son retour et du retour de sa famille dans la ville. Mahomet rentra avec les siens. Mais, peu de temps après, Aboutaleb, son oncle et son protecteur, mourut de vieillesse sans avoir ni condamné ni embrassé la foi de son neveu[2]. Mahomet le pleura comme un fils.

Mais bientôt la mort de la compagne de sa foi, de son bonheur et de ses tribulations, lui coûta des larmes plus amères. Son épouse unique et chérie, Kadidjé, mourut[3] dans sa foi et dans son amour pour le prophète. La tristesse et le découragement s'emparèrent, une seconde fois, de Mahomet. Son appui terrestre dans Aboutaleb, et son appui

---

[1] Note de l'Editeur. Écrit par Mansûr Ibn Ikrima, on prétend que sa main fut atteinte de paralysie *in* Ibn Ishâq, *op. cit.*, t. I, p. 297 et suivantes.

[2] Note de l'Editeur. Il meurt en 619. Tabari, pour expliquer son refus de se convertir, lui fait dire: *Après ma mort, les Arabes dans les tribus* (...) *diront Abou-Talib a eu peur de la mort, et, au moment de rendre l'âme, il a abandonné la religion de ses pères.* » *op. cit.* t. II, p. 95

[3] Note de l'Editeur. Egalement en 619.

moral dans Kadidjé, lui manquaient à la fois. Il sortit seul de sa maison et s'en alla à Taïef, capitale d'une peuplade voisine, espérant y trouver des cœurs mieux préparés à ses doctrines. Les grands de la ville s'assemblèrent pour l'entendre. Mais à peine avait-il ouvert les lèvres pour leur expliquer sa religion, que les rires et les sarcasmes éclatèrent contre *l'inspiré* de la Mecque : « Dieu n'avait-il pas d'autre apôtre que toi à nous députer ? » lui dirent-ils avec mépris.

Un des auditeurs, plus lettré que ses compatriotes, le confondit par un dilemme qui rendit le prophète muet[1].

« Je ne veux pas discuter avec toi, lui dit cet homme à la langue adroite : si tu es un inspiré, comme tu l'affirmes, tu es trop saint et trop grand pour que j'ose te répondre ; si tu n'es qu'un imposteur, tu es trop vil pour que je m'abaisse à te parler. »

Cette réponse parut victorieuse à la populace de Taëf. Elle chassa Mahomet à coups de pierre, hors de la ville. Les esclaves et les enfants le poursuivirent ainsi jusque dans la campagne. Il était obligé, quand la fatigue l'arrêtait, de s'accroupir et d'envelopper sa tête et ses jambes de son manteau pour amortir le coup des pierres qui pleuvaient sur lui. À la fin, une famille compatissante lui ouvrit un enclos pour s'abriter derrière des vignes, et lui permit de manger des raisins pour se désaltérer jusqu'à l'heure des ténèbres, où il reprit sa route vers la Mecque.

Il n'osa pas non plus y rentrer avant d'avoir imploré un protecteur pour sa vie. Il attendit longtemps sur le mont Hira la réponse refusée par tous. On ne peut mesurer le poids de douleurs que coûte à celui qui la porte, pour ainsi dire malgré lui, toute idée vraie à transmettre aux hommes ! Des gouttes de sueur, des gouttes de larmes et des gouttes de sang marquent la trace du missionnaire de l'unité de Dieu

---

[1] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.* t. II p. 97: « *Si tu es prophète de Dieu, pourquoi, nous demandes-tu assistance ?* »

sur ce sable de l'Arabie comme sur toute la terre. Dieu ne veut évidemment pas que sa vérité soit un don gratuit, il veut que ce soit aussi une conquête, et c'est là la gloire de la vérité et le mérite de l'homme !

## LIV

Il faiblit une troisième fois et fut tenté de remettre à Dieu le mandat qu'il croyait en avoir reçu, lui disant de faire lui-même son propre ouvrage, trop rude pour un simple mortel. Il se retira dans sa maison, il cessa de blasphémer les idoles accréditées de la foule, faisant pour ainsi dire un pacte de silence entre l'erreur et la vérité. Il parut avoir renoncé à convaincre ses compatriotes. Il s'attacha à convertir furtivement les Arabes Bédouins qui campaient sur les collines extérieures de la ville, et les pèlerins éloignés que le culte de la Kaaba amenait tous les ans à la Mecque. Quelquefois le vent qui enlève la semence du sillon où on la sème l'enlève des mains du laboureur pour la faire tomber et fermer plus loin. Mais les Bédouins et les pèlerins étaient prévenus contre sa prédication par les membres mêmes de sa famille encore infidèle.

Un de ses oncles, Abou-Lahab, zélé pour le temple des idoles, s'attachait à ses pas quand il sortait de la ville, comme un surveillant à ceux d'un insensé. Abou-Lahab criait aux étrangers abordés par Mahomet : « Ne l'écoutez pas! Eloignez-vous de lui ! C'est un imposteur qui voudrait vous faire renier les dieux de l'Arabie pour les rêves qu'il vous apporte ! »

## LV

Les étrangers, prévenus par l'incrédulité des Coraïtes <ou Coréischites>, lui prêtaient peu l'oreille. Ils le confondaient par ce mot de bon sens vulgaire qui se présente

naturellement aux esprits irréfléchis : « Tes compatriotes et tes proches sont mieux placés que nous pour te juger; si tu veux nous persuader, commence donc par les convaincre ! »

Les habitants d'Yathreb[1], ville jalouse de la Mecque, l'écoutaient seuls avec quelque faveur. Cette ville, peuplée en grande partie de réfugiés juifs, imbus de l'antique croyance d'un Messie qui devait affranchir leur race, fomentait la même pensée parmi les Arabes d'Yathreb. « C'est peut-être lui, disaient-ils entre eux; eh bien, qu'il vienne, qu'il se déclare et qu'il nous délivre de la domination des ennemis de Jéhovah ! »

Des députés d'Yathreb, Juifs ou Arabes, virent plusieurs fois lui proposer un asile et une libre prédication dans leur ville. Bien qu'il eût perdu sa parole et ses peines depuis dix ans qu'avait déjà duré sa prédication dans sa patrie, et qu'il entrât dans la cinquantième année de sa vie, il répugnait à quitter la Mecque, parce que c'était le centre le plus fréquenté et le plus retentissant de l'Arabie.

## LVI

Son veuvage, la sévérité relative de ses mœurs dans un pays où la promiscuité des femmes existait sous la forme d'un concubinage illimité; sa longue union avec une seule femme plus âgée que lui et respectée par lui à l'égale d'une tutrice de sa vie et d'une confidente de sa mission, lui avaient conservé jusqu'alors la sensibilité de cœur et la sève ardente de la jeunesse. Le même foyer d'imagination qui allumait en lui l'extase allumait l'amour. Cette double puissance, venant de la même source, confondait en lui la foi

[1] Note de l'Editeur. Les Juifs appelaient Yathrib en araméen Medinta, c'est-à-dire tout simplement la ville et, en arabe, on disait al-Madina dont nous avons fait Médine. Le Coran lui-même la désigne ainsi, preuve que Yathrib retiré par son second nom de l'expression Madinat an-nabî *in* Rodinson (M.), *op. cit.*, p. 170.

et la volupté. Ce penchant pour les voluptés sensuelles, auquel les mœurs débordées des Arabes, le climat, l'exemple, la tradition des patriarches dans le désert, la tolérance de Moïse même et sa propre nature ne lui donnèrent pas la pensée de résister, ce fut la faiblesse dominante de son caractère et devint le vice et la ruine de sa législation.

Les Arabes épousaient et répudiaient autant de femmes que le caprice, l'inconstance ou le dégoût les autorisaient à en flétrir. Mahomet crut faire assez pour la réhabilitation de cette moitié du genre humain en consacrant l'union des sexes par un lien religieux et presque indissoluble ; mais il ne crut pas faire trop pour rendre sa loi compatible avec la licence des Arabes en les autorisant à épouser jusqu'à quatre femmes légitimes, quand leur fortune leur permettrait d'assurer convenablement leur vie et leur rang d'épouses.

La chaste et sévère unité du mariage chrétien[1], la plus antisensuelle, mais la plus morale et la plus civile des conséquences du christianisme qu'il avait sous les yeux en Syrie, fut écartée par Mahomet de sa législation comme trop incompatible avec les habitudes de son peuple, ou plutôt comme trop austère pour sa propre sensualité. Il oublia que, dans une législation religieuse, tout ce qui veut paraître divin doit être de nécessité surhumain, et qu'il n'est pas permis à un législateur inspiré de faire à la faiblesse humaine la concession d'une vertu.

L'égalité réciproque de droits et de devoirs dans les rapports des deux sexes entre eux n'étant que la première de toutes les vertus, la justice, Mahomet violait la justice, maintenait l'inégalité des devoirs, continuait la dégradation de la moitié de l'espèce humaine, privait de femmes

[1] Note de l'Editeur. Lamartine passe sous silence le fait que les chrétiens n'ont interdit la polygamie que fort tardivement .

légitimes les deux tiers des hommes pauvres, favorisait le débordement des riches, privait d'époux, pour leur donner des maîtres, les deux tiers des femmes, et jetait la confusion dans les sentiments et dans les hérédités des familles, en proclamant, non le précepte, mais la tolérance de la polygamie chez les croyants. Cette licence démentait sa mission aux yeux de tout homme réfléchi, même à son époque. Ce qui dégradait la moitié de ses créatures ne pouvait être inspiré de Dieu[1].

Il est vrai que le législateur religieux de l'Arabie imposait à la sensualité de son peuple les deux plus pénibles privations des sens qu'on puisse imposer aux hommes pour prévenir en eux les tentations et les occasions de crimes ou de vices, la séquestration des femmes de la société des hommes, et l'abstinence du vin et de toute boisson fermentée. De ces deux préceptes du Coran, l'un préservait l'innocence en sevrant les yeux de la vue de la beauté, l'autre préservait la raison en sevrant les lèvres de l'ivresse, ce délire de l'âme.

Il est vrai encore qu'il leur prescrivait des prières assidues et renouvelées à tous les pas du soleil dans les cieux ; des jeûnes dont le plus important était celui du mois de ramadhan, des proscriptions d'aliments charnels rigoureuses, des ablutions d'eau ou de sable incessants, des silences, des recueillements, des abnégations de volonté ascétiques empruntés à la règle des monastères de l'Inde ou des couvents chrétiens ; il est vrai, enfin, qu'il commençait hardiment l'émancipation et la dignité morale de la femme en lui reconnaissant l'égalité d'âme et de destinée immortelle avec les hommes, en les admettant parmi ses disciples, en interdisant de les immoler à leur naissance

[1] Note de l'Editeur. Le raisonnement de Lamartine se base sur une hypothèse qui n'est pas prouvée. À savoir que le nombre d'hommes soit égal à celui des femmes, et rien n'est moins sûr surtout à cette époque.

selon le meurtre usuel du désert[1], en enseignant aux Arabes de respecter en elles leurs mères, leurs filles, leurs épouses, les plus belles et les plus saintes créatures d'Allah. Mais il n'osa pas ou il ne voulut pas couper le vice à sa racine dans le précepte divin de l'unité conjugale. Il ne fit ainsi que rétrécir le désordre et murer la licence dans l'intérieur de la maison, au lieu de l'anéantir dans le cœur même des Arabes. Ce fut le scandale de son Coran, le cri du genre humain contre l'autorité de son livre, la supériorité du christianisme sur sa législation[2], la condamnation future de sa doctrine sociale. Cette complaisance pour les sens lui coûta l'esprit de l'univers[3].

## LVII

Le mariage avec plusieurs femmes parmi les tribus arabes était aussi, il faut le reconnaître, autre chose qu'une brutale sensualité. C'était un lien de parenté, un gage d'alliance politique entre les familles principales d'une même ville ou d'une même tribu pour s'assurer par ces consanguinités l'amitié, la fraternité, l'appui des tentes ou des maisons où l'on prenait une femme. Les épouses étaient des otages que les familles se livraient réciproquement. Elles assuraient la paix, elles confirmaient la puissance des maisons où elles

---

[1] Note de l'Editeur: Il n'est cependant pas interdit de penser que c'est justement pour cette raison qu'il toléra la polygamie.

[2] Note de l'Editeur: Les conditions pour être polygame en Islam, sont pratiquement impossibles et ne sont applicables qu'en cas de force majeur. Cf. Notre introduction.

[3] Note de l'Editeur. En 1913, époque où le féminisme était en vogue en Egypte, Mansour Fahmy, écrit dans sa thèse soutenue à la Sorbonne: « *Mahomet eut beau vouloir relever, en théorie, la condition du sexe dont les charmes ont agi si profondément sur sa sensibilité poétique, en dépit de ses intentions, l'islam la dégrada. Il a protégé les femmes contre l'agression de l'homme, mais il les a étouffées en rendant difficile l'échange entre elles et la société qui les entoure, et par là il leur a ôté les moyens mêmes de profiter de cette protection, in La condition de la femme* dans l'Islam, Paris, 2002

entraient. Dans un pays où il n'y avait aucune autorité centrale supérieure pour établir la fixité du pouvoir, ce pouvoir ou cette prédominance flottant sans cesse d'une maison à l'autre, et n'ayant d'autre titre que la possession, on ne pouvait le fonder ou le conserver que par l'adhésion dans les conseils du plus grand nombre de chefs de famille influents dans la ville ou dans la tribu. Ces mariages illimités étaient les moyens de s'acquérir ces adhésions et ces alliances. C'était ainsi qu'on élargissait la famille dominante ou qu'on cherchait à balancer son ascendant, en multipliant contre elle les relations de sang avec les maisons rivales. Une femme était un traité.

C'est ce qui paraît avoir décidé Mahomet, autant peut-être que la volupté, dans le choix des épouses[1] qu'il se donna après la perte de Kadidjé. C'était le moment où, pour soutenir sa doctrine proscrite, il avait besoin de se soutenir lui-même dans la Mecque par des alliances avec les familles de ses ennemis indécis, ou de ses disciples les plus affiliés. Cette conjecture se trouve vérifiée par l'âge des deux femmes qu'il épousa à la fin de cette année de veuvage. La première, Sauda[2], fille des Aboucays, maison illustrée par les poètes de ce nom, touchait à peine à l'âge nubile ; la seconde, Aïché[3], fille d'Aboubekre, son disciple, si célèbre par sa beauté mâle et par son élégance martiale, n'était pas encore sortie de l'enfance.

---

[1] Note de l'Editeur. Mahomet eut plus que quatre épouses. Le Coran, sourate XXXIII, 51 dit à ce sujet: « *Tu fais attendre qui tu veux d'entre elles, et tu héberges chez toi qui tu veux. Puis, il ne t'est fait aucun grief si tu invites chez toi l'une de celles que tu avais écartées. Voilà ce qui est le plus propre à les réjouir, à leur éviter tout chagrin et à leur faire accepter de bon cœur ce que tu leur as donné à toutes.* »

[2] Note de l'Editeur. Sawda bint Zam'a. Le marriage a lieu en 620. Elle avait émigré en Abyssinie avec son premier mari al-Sakrân qui s'était converti au christianisme et était mort à Aksum. Mahomet a dit à propos de Sawda : *Le jour de la Resurrection, elle sera encore ma femme.*

[3] Note de l'Editeur. Aïsha, fille d'Abu-Bakr, épouse préférée du Prophète.

Aïché n'avait que huit ans. Ce fut plus tard l'épouse favorite du prophète, déjà avancé en âge, mais toujours amoureux de son élève. Aïché, plutôt sa fille adoptive que sa femme, n'entra dans son cœur d'époux que plusieurs années après. Mahomet paraît l'avoir aimée par-dessus toutes les femmes, autant pour l'élévation de son esprit et pour sa fidélité que pour ses charmes célébrés par toutes les traditions de l'Arabie.

## LVIII

Ses sens, exaltés par l'extase des voluptés, le transportèrent à cette époque de sa vie, par un évanouissement ou par un songe de son imagination, comme celui de la caverne, dans le ciel, où il s'entretint avec les patriarches-pères de sa foi[1].

Il rêva que sa jument, célèbre dans le désert par la rapidité de sa course, l'emportait sur la poussière des soleils, dans les jardins (paradis du firmament). Il raconta en poète ce qu'il avait vu en extatique. Son paradis, rêve d'un cœur sensuel, rassembla tout ce qui, dans le monde futur, répondait le mieux aux félicités d'un peuple guerrier, méditatif, pasteur et voluptueux dans le monde présent : une *oasis*, un jardin où

---

[1] Note de l'Editeur: André Miquel dans l'introduction du livre: *Le voyage nocturne de Mahomet,* Paris, Imprimerie Nationale 2002, p. 10 écrit: *Le Coran, aux premiers mots de sa sourate XVII, dit: « Loué soit Celui qui emmena la nuit son serviteur depuis la mosquée sacrée jusqu'à la mosquée éloignée! » L'interprétation la plus courante du verset veut que le Prophète de l'Islam fut ainsi, une nuit, transporté de la Meckque à Jérusalem et, de là, jusqu'aux cieux. La tradition, populaire ou non, développa ensuite les thèmes relatifs aux moyens et au contenu du voyage: Une échelle (Mi'radj), sublime et rappelant qui attire le regard du mourant pour lui montrer le ciel, et une monture merveilleuse Bourâq ailée au visage de femme; les sept cieux, l'enfer et le paradis, la rencontre d'Adam et des grands patriarches et prophètes, d'Abraham à Jésus en passant par Moïse, Joseph et d'autres.*
*Ces thèmes furent à la source de nombreux textes, comme autant de variations sur un imaginaire permis.* »

l'ombre, les eaux, les fleurs, les fruits, les oiseaux chantants, berçaient l'éternelle oisiveté d'une existence sans travail, et des vierges ou épouses célestes d'une beauté divine prodiguaient aux élus l'ivresse renaissante de l'amour.

Cette extase, racontée naïvement à la suite de son voyage imaginaire dans le ciel, réjouit ses ennemis. Ils trouvèrent ou la simplicité trop puérile, ou l'artifice trop grossier. Le rire éclata dans la Mecque à cette prédication. Ses disciples mêmes s'en scandalisèrent. Ils supplièrent le prophète de n'en plus parler. « Non, dit-il, je trahirais celui qui m'a ouvert les cieux, si je renfermais dans un lâche silence les merveilles qu'il m'a permis de voir et d'entendre ! » Quelques-uns de ses néophytes sentirent les bornes de leur foi et se retirèrent de sa secte.

Ali persista malgré les railleries de ses amis.

« Mahomet, dit-il, ne saurait mentir ; puisqu'il le dit, je l'atteste ! »

Cette fidélité à l'absurde lui mérita le surnom de croyant sur parole !

## LIX

La fortune sembla vouloir compenser, pour Mahomet, la désertion de ses disciples que lui avait coûtée son intempestive révélation. Douze vieillards, chefs des Arabes de la ville d'Yathreb, députés par leurs concitoyens auprès de lui, vinrent à la Mecque sous prétexte du pèlerinage. Ils demandent au prophète une conférence nocturne dans un ravin de la colline Acaba. Cette conférence fut terminée par une alliance tacite et par un serment que les douze envoyés prêtèrent à Mahomet, au nom de leurs tribus. Il leur donna

un de ses missionnaires, nommé Mosàd[1], pour leur enseigner ses dogmes, ses lois et ses rites.

Mosàd prêchait la religion de son maître aux enfants, dans un jardin de dattiers, enclos de murs hors de la ville. Sad, le caïd, ou premier magistrat d'Yathreb, ayant appris qu'un étranger catéchisait le peuple contre les dieux, accourut, la lance à la main, pour chasser de l'enclos le missionnaire : Mosàd lui demanda seulement de l'entendre. Sad y consentit, planta sa lance dans le sable, et s'assit pour écouter le novateur. La conviction retourna son cœur en lui à l'éblouissement des vérités qui coulaient de la bouche de Mosàd.

Il revint en ville, assembla le peuple et lui dit: « Que suis-je pour vous ? – Tu es notre caïd, le chef de nos conseils, lui répondit le peuple; ce que tu dis nous le faisons. – Eh bien, reprit Sad, je jure que je n'adresserai plus la parole à aucune d'entre vous, homme ou femme, jusqu'à ce que vous ayez embrassé la sublime religion de Mahomet et professé avec lui le Dieu unique ! »

La moitié de la population d'Yathreb alla écouter les prédications du délégué du prophète. Sa doctrine de l'unité de Dieu se répandit comme le jour dans la nuit. À la fin de cette année, qui était la douzième de la prédication, soixante et quinze néophytes d'Yathreb, choisis parmi les grands du pays, furent amenés à la Mecque par Mosàd, pour prêter serment à Mahomet.

Ces soixante et quinze croyants[2] étaient campés, avec la caravane des pèlerins, aux portes de la ville. Ils s'échappèrent, pendant la nuit, du camp, sans réveiller leurs compatriotes, et allèrent conférer avec Mahomet dans un lieu

---

[1] Note de l'Editeur. Mus'ab Umayr prêche à Médine en 621. Meut à la bataille d'Ohud en 625.

[2] Note de l'Editeur. Ils seraient au nombre de 73 (chefs et notables pour la plupart) et deux Médinois s'étaient joints à eux. Cette entrevue a lieu en juin 622, *in* Caratini (R.), *op. cit.*,p. 287.

solitaire. Un traité fut juré, par lequel les grands d'Yathreb s'engagèrent à recevoir Mahomet et ses disciples dans leur ville, à lui obéir comme à l'organe de Dieu sur la terre, et à mourir, au besoin, pour sa défense.
« Que nous promets-tu en retour ? lui dirent-ils.
– Le paradis, répondit le prophète.
– Mais si nous parvenons à faire triompher ta cause, ajoutèrent-ils ne nous quitteras-tu pas un jour pour revenir habiter la Mecque, ta patrie ?
– Jamais, répondit Mahomet ; je jure de vivre et de mourir avec vous ! »

En imitation sans doute du Christ, qui avait choisi douze apôtres pour semer sa parole, Mahomet choisit parmi eux douze missionnaires pour aller répandre au loin sa doctrine dans les tribus.

## LX

Cependant ce traité nocturne entre les chefs d'Yathreb et Mahomet transpira après le pèlerinage dans la ville. Les sectateurs du prophète, suspects de trahison contre leur patrie, furent forcés de s'éloigner furtivement, un à un, de la Mecque[1] et de se réfugier à Yathreb. Mahomet, quoique exposé tous les jours à la mort, refusa de les suivre tant qu'il n'aurait pas, disait-il, reçu l'inspiration de Dieu sur l'heure de sa fuite. Aboubekre, père de la jeune Aïché, et Ali, qui touchait à sa vingtième année, restèrent auprès de lui pour le défendre.

Les Coraïtes <ou Coréischites>, après avoir délibéré sur le parti qu'il fallait prendre pour se délivrer, ou de la présence ou du retour armé de ce dangereux compatriote, chargèrent quelques assassins d'assaillir sa maison et de le tuer la nuit suivante. Une indiscrétion ou un pressentiment

[1] Note de l'Editeur. Au cours de l'été 622.

avertit le prophète[1]. Il charge son disciple chéri, le jeune Ali, d'aller restituer, le soir, tous les dépôts que les Coraïtes <ou Coréischites>, même idolâtres, avaient confiés à sa maison, par conviction de sa probité. Ali exécute l'ordre de son père adoptif. « Maintenant, lui dit Mahomet, enveloppe-toi de mon manteau et couche-toi sur ma natte. Ne crains rien, nul ne te touchera ! ». Ali prend sans hésiter, au risque de mourir pour lui, le manteau et la place du prophète. Pendant ce sommeil simulé, Mahomet, se glissant inaperçu hors de sa maison, dans les ténèbres, entre chez Aboubekre : « Dieu m'ordonne de fuir, lui dit-il.

– Me permet-il de t'accompagner ? lui demande Aboubekre. – Oui, répond Mahomet ». Aboubekre fond en larmes de reconnaissance de cette faveur.

Deux chamelles de course et un guide, préparés d'avance pour l'heure où Mahomet consentirait enfin à s'éloigner, attendaient dans la campagne les fugitifs. Le maître et le disciple sortent à la faveur de la nuit. Ils atteignent une caverne du mont Thour, à trois heures de marche de la Mecque, du côté opposé de la route d'Yathreb, où l'on supposerait qu'ils cherchaient leur salut.

## LXI

Pendant ce temps, les assassins apostés pour tuer Mahomet à sa sortie, le matin, de sa maison, s'entretenaient à voix basse sur le seuil. Les uns prétendaient qu'il les avait trompés et qu'il n'était plus dans sa maison ; d'autres, regardant par une fente de la porte et voyant un homme enveloppé du manteau vert de Mahomet endormi sur sa natte, ne doutaient pas de tenir leur victime à son réveil.

---

[1] Note de l'Editeur. Dans la Sira (biographie) d'Ibn Ishâq, il est dit que l'ange Gabriel vint recommander à Mahomet de ne pas dormir ce soir-là dans son lit, *in* Caratini (R.), *op. cit.* p. 293.

Cependant l'aurore se lève, Ali secoue son manteau et ouvre la porte. Les meurtriers consternés croient reconnaître dans cette substitution une intervention divine. Le bruit de l'évasion de Mahomet se propage dans la ville. Ses ennemis se répandent sur toutes les routes pour l'atteindre. Quelques-uns de ses persécuteurs montent jusqu'à la caverne de Thour. Mais, en voyant un nid de colombe suspendu à l'entrée et une toile d'araignée intacte qui flottait sur l'ouverture de la grotte, ils sont convaincus qu'aucun homme n'y a pénétré de longtemps, et ils s'éloignent. Mahomet et Aboubekre avaient eu la prudence de respecter le nid et de soulever la toile au lieu de la déchirer.[1]

Ils passent trois jours et trois nuits dans cet asile en attendant le guide et les chamelles. Esmà, fille d'Aboubekre et sœur d'Aïché, leur envoyait, la nuit, du lait et des dattes. Aïché et la femme plus âgée du prophète avaient été laissé par lui dans sa maison. Le seuil des Arabes était toujours inviolable pour les femmes.

La troisième nuit, Esmà elle-même amena le guide et les chamelles à la grotte. Mahomet monta sur la première ; Aboubekre, après avoir embrassé sa fille Esmà, monta sur la seconde et fit monter son affranchi Amir derrière lui. Les fugitifs, pour désorienter les poursuites, descendent vers la mer au lieu de couper l'isthme par les montagnes, et suivent la plage qui contournait de loin le territoire d'Yathreb. Reconnus par un guerrier coraïte nommé Soracà, en traversant une tribu maritime, ils pressent le pas de leurs chamelles. Soracà monte à cheval et les poursuit, la lance à

---

[1]Note de l'Editeur. Tabari dit: *Ils entrèrent donc dans cette caverne, et Dieu en cacha l'entrée par un buisson d'épines; d'après l'ordre de Dieu, une araignée vint fixer sa toile sur l'entrée, et un pigeon vint y déposer ses œufs et y couva aussitôt ses petits.* Donc, selon la tradition, l'araignée avait tissé sa toile après l'entrée du Prophète dans la grotte. Lamartine pour atténuer le miraculeux, raconte l'impossible car il est inconcevable de soulever une toile d'araignée sans la déchirer.

la main, pour gagner le prix qu'on a mis à leurs têtes. Aboubekre se trouble et veut descendre pour combattre à pied. « Ne crains rien, dit son compagnon, Dieu nous protège. »

Au moment où Soracà va les atteindre, sa jument s'abat et roule avec son cavalier dans le sable. Soracà se relève, remonte sa jument et reprend sa course ; la jument s'abat une seconde fois. Son maître remonte encore en selle, galope derrière les proscrits et leur crie : « Arrêtez, je jure que vous n'avez rien à redouter de moi ! – Que veux-tu donc de nous? dit Aboubekre. – Je demande seulement reprend le guerrier, que Mahomet me remette un mot de sa main, me reconnaissant pour un de ses disciples. »

Aboubekre, qui n'avait aucune feuille de palmier pour écrire ce témoignage de conversion instantanée de Soracà, ramasse sur le sable un morceau d'os poli et blanchi au soleil. Mahomet y écrivit la profession de foi du Coraïte. Soracà plaça l'os dans son carquois et regagna sa tribu, sans rien dire de sa course, de sa chute et de sa conversion. Cet os écrit par le prophète, et représenté plus tard à Mahomet quand il rentra vainqueur à la Mecque, fut la sauvegarde du nouveau converti.

## LXII

Les habitants de Coba, village voisin d'Yathreb, attendaient le prophète. Il s'assit sous un palmier à l'entrée du village pour essuyer la poussière du chemin. La foule respectueuse se tenait à distance, et se demandait lequel des deux était Mahomet. Nul n'osait les aborder dans cette ignorance, craignant de se tromper de personnage et d'offenser le prophète en prenant un de ses disciples pour lui. Mais, le soleil qui montait dans le ciel ayant déplacé l'ombre du palmier et laissé la tête de Mahomet sous les

rayons, Aboubekre se leva et, étendant son manteau sur les branches, il en fit une ombre plus large au front de Mahomet. Les curieux, à ce geste de déférence, distinguèrent le maître du disciple. Ils s'approchèrent et offrirent l'hospitalité à Mahomet.

C'est de ce jour de l'entrée du prophète sur le territoire de Médine, 15 ou 16 juin de l'année 622 de Jésus-Christ, que date *l'hégire* ou la *fuite*, ère des Arabes et des musulmans.

## LXIII

Ali, qui s'était échappé de la Mecque, après avoir sauvé la vie de son maître, rejoignit le prophète dans le village de Coba.

Le lendemain il fit une entrée triomphale à Yathreb. Tous les habitants se disputant l'honneur de le recevoir, il s'en rapporta à l'instinct de sa chamelle, à laquelle il attribua la vertu divinatoire de choisir elle-même le seuil qu'il devait préférer. La chamelle, accoutumée à venir charger des dattes au marché d'Yathreb, traversa toute la ville et ne s'agenouilla le poitrail en terre pour faire descendre son maître que sur un terrain vague hors des murs où les habitants avaient coutume d'étendre les dattes pour les sécher. La maison la plus rapprochée était celle d'Abou-Aïoub[1], un des principaux chefs de tribu de la ville. Abou-Aïoub s'empressa de décharger l'animal et de porter dans sa maison le bagage et le tapis de Mahomet.

Le prophète ordonna de bâtir une mosquée à la place où il avait mis pied à terre, avec une maison pour lui et sa famille. Il y travailla de ses propres mains, assisté par les habitants d'Yathreb. « Quiconque travaille à cet édifice, leur dit-il, bâtit pour la vie éternelle. »

---

[1] Note de l'Editeur. Abu Ayyub Khalid Ibn Zayd. Mahomet séjourne chez lui pendant sept mois jusqu'en avril 623.

La ville, après l'entrée de Mahomet, changea son nom en l'honneur de son hôte, et s'appela *Médine-el-Nabi,* la ville de l'inspiré. Mahomet reconnu pour chef spirituel et pour souverain par les principales tribus de la ville, fit un traité d'alliance avec les autres, en leur garantissant la liberté complète de leur religion. Les uns étaient chrétiens, les autres juifs, la majorité idolâtre ; tous devinrent également ses sujets ou des alliés.

Les lois de police, de justice, d'égalité et de paix qu'il promulgua aussitôt qu'il eut pris possession de Médine sont un code impartial autant que politique de tolérance et d'équité. Le proscrit, qui se souvenait encore alors des persécutions qu'il venait de subir pour sa foi, la respectait justement et habilement encore dans les autres. Pour devenir fort, il se montrait juste.

Bientôt ses deux épouses, Sauda et Aïché, respectées à cause de leur sexe et de leur âge par les Coraïtes <ou Coréischites>, le rejoignirent à Médine. Il les installa dans deux appartements séparés de sa maison attenant à la mosquée. À chaque nouvelle épouse qu'il prit ensuite, il ajouta de nouveaux appartements séparés de l'édifice. Les murs de ce palais étaient de briques cuites au soleil. Des troncs de palmier formant des arcades soutenaient les bords avancés du toit. Trois portes donnaient accès aux cours et aux jardins. Un bloc de pierre, placé dans la mosquée du côté qui regardait la Mecque et Jérusalem, indiquaient aux croyants des deux temples anciens d'Abraham vers lesquels les prières devaient se diriger pour être agréables au Dieu unique[1].

[1] Note de l'Editeur. Cette indication pour la direction de la prière fut appelée en arabe la qibla.

## LXIV

Aussitôt que Mahomet se fut assuré ses asiles, ses fidèles et ses alliés, l'esprit de prosélytisme sembla se changer en lui en esprit de conquête. Le guerrier remplaça le prophète. La vengeance lui fit prendre les armes contre ses persécuteurs[1]. Il enrôla quelques centaines d'hommes intrépides et marcha avec eux vers la Mecque.

Cent hommes dans ces déserts étaient alors une armée, et la moindre rencontre prenait le nom de bataille. Il conclut, dans ses excursions armées dans le désert, des alliances nouvelles avec les tribus errantes et enrôla leurs plus vaillants guerriers dans ses troupes. Tous ses succès, pendant la première année, se bornèrent à la surprise et au pillage d'une caravane de la Mecque chargée de raisins secs et de cuirs. Celui de ses lieutenants qui avaient remporté cette victoire pendant les jours saints fut blâmé par lui d'avoir versé le sang en *temps prohibé*. « Cependant, dit-il en s'adoucissant et en partageant les dépouilles entre les croyants, l'idolâtrie est pire que le meurtre ! »

Il établit à cette occasion, l'usage qui subsiste encore aujourd'hui d'appeler les fidèles à la prière par un signal qui confondit les vœux du peuple, aux mêmes heures, dans une même inspiration. On lui proposa d'abord les sons de la trompette qui appelait les juifs dans leur temple, puis la *crécelle* qui convoquait les chrétiens avant l'invention de la cloche; il préféra, après de longues hésitations, la voix humaine, ce signal vivant, cet appel de l'âme à l'âme, qui donne aux sons l'accent de l'intelligence et de la piété. Il institua des muezzins, serviteurs de la mosquée, choisis à l'étendue et à la sonorité de leurs voix, pour monter aux

---

[1] Note de l'Editeur. Le Coran, sourate IX, 74: « *Ô prophète, combats les infidèles et les hypocrites, traite-les sévèrement.* »

sommets des minarets et pour chanter d'en haut sur la ville ou sur la campagne l'heure de la prière.

Il donna, pour la première fois, cette fonction à un affranchi d'Aboubekre[1], son compagnon de fuite, à cause de la mélodie de sa voix. Il lui dicta l'antienne inaltérable de cette convocation, répétée depuis par tant de milliers de bouches sur tous les minarets de l'Afrique, de l'Europe et de l'Asie :

« Dieu est grand ! J'atteste qu'il n'y a qu'un Dieu ! Mahomet est l'apôtre de Dieu ! Venez à la prière ! Venez au salut !

« Dieu est grand ! Dieu est unique ! Venez à la prière ! Venez à la prière ! »

Il fixa, en même temps, le minimum d'aumône[2] que chaque musulman serait tenu, devant Dieu, de donner aux pauvres pour racheter son droit de propriété et de privilège sur ses frères indigents. Cet impôt du ciel fut évalué par le législateur au dixième des choses possédées[3]. Il corrigea ainsi, par une prescription de charité, cette âpreté du gain, vice égoïste des Arabes, et nivela sans cesse et volontairement les inégalités de fortune par le perpétuel écoulement des aumônes. Ce fut le *jubilé* des juifs, qui remettait les dettes tous les sept ans, appliqué sous une autre forme aux musulmans.

Cette loi, religieusement observée dans tout l'islamisme, sévit constamment à y éteindre à la fois le scandale des richesses trop accumulées et le scandale des indigences trop criantes. Elle propagea aussi l'esprit de famille et les devoirs de fraternité dans tout le peuple.

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit de Bilal. Esclave noir d'un Omaya, il fut mené nu et enchaîné par son maître dans le désert, jeté sur le sable (...) « -Tu resteras là jusqu'à ce que tu y meures ou aies abandonné le prophète. L'esclave n'abjure pas. Il est racheté par Abu Bakr. *In* Mohammed Essad bey, *op. cit.*p. 105.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de la Zakat.

[3] Note de l'Editeur. La zakat est en fait de 1/5.

## LXV

Non satisfait de ses premiers succès par les armes, il chercha insidieusement à atteindre les Coraïtes <ou Coréischites>, ses ennemis, par leur renommée. Il chargea les poètes les plus populaires de Médine de répandre des satires et des invectives contre ses anciens compatriotes dans l'Arabie, et de célébrer la religion nouvelle. Hassan[1], un de ces poètes convertis, accepta cette œuvre, et montrant sa langue au prophète, il lui dit : « Tu vois cette langue, elle est courte; mais il n'y a pas de cuir ni de bouclier que je ne puisse percer avec cette arme ! »

Mahomet sourit et lui dit : « Mais comment feras-tu pour attaquer les Coraïtes <ou Coréischites>, sans que le mépris que tu déverseras sur ma tribu retombe sur moi-même ? – Sois tranquille, répliqua Hassan, je saurai te soustraire du milieu de tes ingrats compatriotes, comme on extrait un cheveu de la pâte qu'on pétrit pour faire le pain.

Eh bien ! va donc trouver Aboubekre lui dit le prophète, il te donnera toutes les anecdotes injurieuses sur les généalogies et sur les familles des Coraïtes <ou Coréischites> ; frappe de ta langue les ennemis de Dieu, et que les Anges t'inspirent ! »

---

[1] Note de l'Editeur. Hassan Ibn Thabit, mort en 660.

## LXVI

Mahomet, honteux de son inertie de deux années, sortit enfin de Médine au bruit d'une caravane de la Mecque, escortée par l'armée coraïte qui marchait vers la Syrie. Son armée ne comptait que trois cent quatorze combattants[1] montés sur soixante-quatorze chameaux. Deux drapeaux, l'un noir et l'autre blanc, étaient portés devant lui par Ali et par un habitant de Médine[2].

Voilà l'armée qui allait changer la face du monde plus profondément que les armées d'un million d'hommes de Xercès ou de Napoléon. Le nombre des combattants n'est pas la mesure des événements, c'est la cause. Un million de soldats combattant pour l'ambition ou pour la gloire d'un conquérant succombent sans laisser d'autre trace que leurs ossements sur la terre. Trois cent quatorze hommes combattant pour l'idée désintéressée de l'unité de Dieu contre des peuples idolâtres conquièrent pour des siècles un tiers de l'univers à leur cause. La victoire, quoi qu'en ait dit un souverain matérialiste de ce temps, n'est pas aux gros bataillons ; la victoire est à Dieu et à celui qui combat pour l'esprit de Dieu contre l'esprit corrompu des hommes.

La caravane et l'armée de la Mecque étaient commandées par un guerrier illustre, ennemi de Mahomet, nommé Abou-Sofyàn[1]. Instruit par ses espions de l'approche de Mahomet, Abou-Sofyàn envoya un messager à la Mecque demander des renforts. Ce messager s'arrêta, monté sur son dromadaire, dans le vallon voisin des murs de la Kaaba. En signe de terreur, il coupa les oreilles de son chameau, dont le sang ruisselait sur sa tête; il tourna la selle de l'animal vers sa croupe, il déchira ses habits, et cria sept fois : « Coraïtes <ou

---

[1] Note de l'Editeur. L'armée compte à peu près 300 hommes dont 70 à dos de chameau, *in* Caratini (R.), *op. cit.* p. 383-384.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de Mus'ab Ibn Umayr.

Coréischites> ! à la caravane! à la caravane ! Mahomet l'enveloppe, tout va périr, hommes et marchandises ; au secours ! au secours de vos frères ! »

Cette voix et ces signes de désespoir firent lever les Coraïtes <ou Coréischites> en masse. Un des plus âgés ayant refusé de marcher à cause de sa corpulence: « Parfume-toi, lui dirent ses compatriotes, car tu n'es qu'une femme ! » Il rougit du reproche et marcha.

L'armée comptait cent chevaux et mille guerriers. Mahomet, campé à Béder[2], à quatre journées de Médine, apprit le formidable renfort attendu par Abou-Sofyàn. Le nombre ne l'étonna pas, mais il pouvait étonner ses soldats. Il les rassembla. « Prophète, dit Aboubekre, mène-nous où Dieu t'ordonnera de nous mener, nous n'imiterons pas les enfants d'Israël, qui disaient à Moïse : Va, toi et ton Dieu, combattez ensemble l'ennemi ; quant à nous, nous restons où nous sommes. Mais nous te dirons : Va, toi et ton Dieu, nous combattrons avec vous ! – Quand tu nous mènerais au milieu des flots de la mer, lui dit le premier de ses disciples de Médine, Sad, nous y marcherions sur tes pas ! » Leur fanatisme appuya le sien.

---

[1] Note de l'Editeur: Abû-Sufyân ben Harb ben Umayya: Il était à la Mecque le chef de la famille des Banû Omayya à laquelle appartient également Othman. Il fut longtemps un opposant à Mahomet. Sa propre fille est devenue une épouse du Prophète. La bataille racontée ici est celle de Badr où Mahomet cherche à intercepter une caravane qui vient du Châm. Abû-Sufyân avait de grandes possessions dans cette contrée ce qui explique la conquête islamique ultérieure. Le terrain de la conquête avait été préparé par Abû-Sfyân, commerçant, père des fondateurs Omeyyades de l'Empire arabe. *In* Prémare (Alfred Louis de) p. 79-80.

[2] Note de l'Editeur. La bataille de Badr, a eu lieu en mars 624, au sud-ouest de Médine. « *À la bataille de Bedr, une armée d'anges aident à vaincre. L'un des anges perdit son glaive dans le sable, le Prophète la trouva et l'appela souljfikar* » *In* Essad bey, p. 176. La sourate III, 133,134 raconte l'intervention des anges: « *Dieu vous a cependant secourus à Badr, alors que vous étiez humiliés. Craignez Dieu! Peut-être serez-vous reconnaissants! Lorsque tu disais aux croyants: Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous aide avec trois mille de ses anges descendus vers vous ?*

Ses espions, envoyés au loin pour lui donner des nouvelles de l'approche de l'ennemi, s'étant assis près d'un puits entouré d'un groupe de femmes, entendirent une de ces femmes qui disait à l'autre : « Je te payerai ce que je te dois quand j'aurai vendu quelque chose à la caravane. Elle passera par ici demain ! »

Un moment après, Abou-Sofyàn, chef des Coraïtes <ou Coréischites>, cherchant de son côté les indices du voisinage de l'armée de Mahomet, arrive auprès du même puits :

« Avez-vous vu quelque étranger ? demanda-t-il aux femmes. – Oui, dirent-elles, nous avons vu deux voyageurs montés sur leurs chameaux, qui sont venus boire à cette source, et qui sont repartis. »

Abou-Sofyàn pousse son cheval sur les traces des espions de Mahomet, et, reconnaissant des noyaux de dattes dans la fiente de leurs chameaux : « Par la Kaaba ! dit-il, ce sont des chameaux d'Yathreb » Il rejoint alors l'armée pour la guider sur cet indice.

## LXVII

Les deux armées furent le lendemain en présence[1]. Mahomet disposa la sienne en général inspiré par les lieux. L'enthousiasme de ses soldats compensait l'infériorité du nombre. Pendant qu'il les rangeait en bataille, en les alignant avec une flèche sans pointe, pour qu'aucune poitrine ne dépassât l'autre, il donna un léger coup de sa flèche sur la cuisse de Sewad, un de ses meilleurs combattants, qui n'était pas assez en ligne. « Tu m'as fait mal, prophète, lui dit Sewad, et, d'après tes propres lois que tu nous as apportées, au nom de Dieu, j'ai le droit de te frapper à mon tour ! – Eh bien venge-toi, » répondit Mahomet ; et, ouvrant son manteau,

[1] Note de l'Editeur. Tabari, donne une version complète de la bataille. *Op. cit.* p. 137.

il présenta ses flancs nus au soldat pour satisfaire à ses propres prescriptions. Mais Sewad, au lieu de le frapper, entoura de ses deux bras ouverts le corps du prophète, et lui baisa la poitrine nue : « Nous sommes, lui dit-il, dans une heure suprême où la mort est devant nous ; je vais peut-être périr; j'ai voulu, avant d'être séparé de toi pour toujours, que ma peau touchât la tienne ![1] »

L'armée des Coraïtes <ou Coréischites> descendait déjà des collines. Mahomet se plaça un peu à l'écart, sur une éminence, sous une cabane de roseaux que ses soldats lui avaient construite, et entourée de quelques chevaux de course propres à la charge ou à la fuite. Une citerne séparait les deux armées.

La bataille[2] s'engagea entre quelques cavaliers des deux partis qui galopaient pour se disputer l'eau de la citerne. Bientôt, de défi en défi, elle devint générale. Mahomet du haut de sa colline suivait de l'œil tous les mouvements. Il envoya l'ordre à ses soldats de rester immobiles au poste qu'il leur avait assigné, de décharger leurs traits sur les chevaux des Coraïtes <ou Coréischites>, et de ne les charger eux-mêmes qu'après avoir épuisé leur première fougue. Puis, levant les bras au ciel et mesurant le peu d'espace occupé par ses combattants, comparé à la nuée d'ennemis qui couvrait le flanc des collines : « Seigneur du ciel, s'écria-t-il, souviens-toi des promesses que tu as faites à ton serviteur ! Si tu laisses périr cette poignée de fidèles, tu ne seras plus adoré en esprit et en vérité sur cette terre ! » Son manteau glissa de ses

---

[1] Note de l'Editeur. Tabari fait dire à Sewad: « *Mais avant de mourir, j'ai voulu que ma peau touchât la tienne, afin que je sois préservé de l'enfer.* »

[2] Note de l'Editeur: Les anges ont participé à la bataille de Badr. Dans la sourate III, 123: « *Dieu vous a cependant secouru à Badr, alors que vous étiez humiliés. Craignez Dieu! peut-être serez-vous reconnaissants! Ne vous suffit-il pas que votre Seigneur vous assiste de trois mille anges*»
Ibn Ishâq, *op. cit.* t. I, p. 535 dit "*Le signe distinctif des anges dans la bataille de Badr était: des turbans blancs, qu'ils laissaient descendre sur leurs dos* (...) *à l'exception de Gabriel seul, qui portait un turban jaune.* »

épaules dans l'ardeur de son invocation. Aboubekre le remit sur son corps. « Assez ! assez ! prophète, lui dit-il, Dieu ne manquera pas à sa parole ! »

Mahomet fut saisi d'une défaillance subite qui lui enlevait l'usage de ses sens. On attendit qu'il se réveillât de son évanouissement. Il en sortit avec une physionomie rayonnante d'espérance. « J'ai vu l'esprit de Dieu, dit-il, avec son cheval de guerre derrière lui. Il s'apprêtait à combattre avec nous! Quiconque aura combattu vaillamment aujourd'hui et mourra de blessures reçues par devant possédera le paradis.[1] »

Un de ses gardes[2], assis auprès de lui à l'ombre de la cabane et qui mangeait des dattes, ayant entendu ces paroles, s'écria : « Quoi ! il ne faut, pour posséder le paradis, qu'être tué par ces gens-là ? » Et, jetant loin de lui ses dattes, il tire son sabre, s'élance dans la mêlée, tue cinq Coraïtes <ou Coréischites> et meurt satisfait de lui-même en prenant au mot la parole de Mahomet. Un autre s'approche de lui et lui demande quelle est l'action la plus capable de faire sourire Dieu de joie dans le ciel. « L'action d'un guerrier, lui répond Mahomet, qui se précipite au milieu des ennemis sans autre armure que sa foi » Le soldat jette son bouclier, dépouille sa cuirasse, se précipite et meurt.

Enfin Mahomet, épiant l'instant où la première fougue des cavaliers Coraïtes <ou Coréischites> s'amortit contre l'immobilité de ses soldats, ramasse une poignée de sable, et la lançant comme une malédiction visible du côté des Coraïtes <ou Coréischites> : « Chargez, musulmans ! » s'écrie-t-il.

---

[1] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.*, t. II, p. 156, ne fait pas mention d'un évanouissement, mais fait dire au Prophète: « *Il ne vous faut, pour obtenir le paradis, que trouver le martyre.* »

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit d'Omaïr, fils de Hammân.

## LXVIII

À ce signal, les musulmans, longtemps contenus, fondent comme une tempête sur les rangs rompus des idolâtres. Liés les uns aux autres par l'enthousiasme et par la discipline, le poids de cette poignée d'hommes fait brèche partout où elle se porte dans la nuée disséminée et confuse des ennemis. Tout fuit ou tombe sous leurs coups. La plaine est jonchée de leurs cadavres ou de leurs cavaliers désarçonnés. On voit ça et là les vainqueurs ramenant les vaincus désarmés au pied de la colline du prophète. Un de ses officiers s'indigne de cette pitié qui laisse vivre des infidèles. Mahomet le gourmande et ordonne d'épargner les vaincus.

À chaque instant on lui amène des Coraïtes <ou Coréischites> connus par les persécutions qu'ils lui ont fait subir. Il leur pardonne, mais il s'informe avec sollicitude du plus irréconciliable de ses ennemis, Aboudjal[1]. « Cherchez-le sur le champ de bataille, dit-il à ses gardes, vous le reconnaîtrez à une cicatrice qu'il s'est faite au genou en luttant dans sa jeunesse avec moi pour la place d'honneur dans un festin. Il tomba sous moi, et il porte encore la trace de sa chute ! »

Abdallah s'élance, parcourt l'espace, reconnaît Aboudjal à sa cicatrice. Il expirait de ses blessures sur le sable. Abdallah lui met le pied sur la gorge pour l'achever. « À qui la victoire? demande seulement le mourant. – À Dieu et à son prophète, » répond le musulman en lui tranchant la tête d'un coup de sabre. Mahomet reçoit cette tête du vieillard et la contemple

---

[1] Note de l'Editeur. Selon Essad bey, dit: « Si les trois cent soixante dieux de la Caaba se trouvent supplantés par un Dieu unique et tout puissant, il est évident que l'homme qui entretient avec ce Dieu un rapport direct et reçoit ses commandements, voudra être l'individu le plus puissant du monde et revendique une position que jamais Koreïchite n'acceptera de lui accorder ». *In* Mohammed Essad bey p. 104. Abu Djahl complote donc contre le Prophète en 622. Commande l'armée mekkoise à Badr.

avec une féroce satisfaction. « Tu jures que c'est bien la sienne? dit-il à Abdallah. - Oui, je le jure. » Alors Mahomet se prosterne et rend grâce au ciel de sa vengeance.

Mahomet n'avait perdu que quatorze de ses combattants. Les Coraïtes <ou Coréischites> avaient laissé soixante quatorze cadavres sur la place. Mahomet ordonna de les ensevelir dans la citerne creusée entre les deux camps. Leurs corps la comblèrent.

Un des jeunes croyants venus de la Mecque avec le prophète reconnut le corps de son père, Otba[1], parmi les morts; il frissonna d'horreur à ce spectacle des guerres religieuses. Mahomet vit ce frisson : « Le sort de ton père te touche, dit-il au fils ; ta foi en serait-elle ébranlée? – Non, répondit le jeune homme, je sais que mon père a eu le sort des infidèles ; mais mon père était un homme juste, sage, pieux, compatissant, j'espérais toujours que ses vertus l'attireraient à notre foi, je pleure de le voir ainsi mort dans l'idolâtrie où il était né !

C'est bien, dit le prophète, cette piété filiale est agréable à Dieu, et t'honore devant les hommes ! »

## LXIX

La sépulture terminée, il s'approcha de la citerne recouverte de sable, et, apostrophant ses ennemis morts par leurs noms: « Toi ! dit-il, et toi ! et toi ! et toi ! en les nommant tous, indignes concitoyens d'un prophète ! vous m'avez accusé d'imposture, d'autres ont cru à ma mission ! Vous m'avez chassé de ma patrie, d'autres m'ont donné un asile ! Vous vous êtes armés contre moi, d'autres se sont armés pour ma cause ! Dieu a-t-il menti par ma bouche dans les menaces que je vous avais faites en son nom ? Dieu a-t-il menti dans les promesses qu'il m'a faites ? Dites ! »

---

[1] Note de l'Editeur. Utba Ibn Rabi'a, chef du clan des Banu Abd Schams.

Ses soldats étonnés se regardaient l'un l'autre. « Eh quoi! prophète, lui dirent-ils, tu adresses la parole à des morts ? – Sachez-le, répondit-il, qu'ils m'entendent aussi bien que vous m'entendez ! »Parmi les prisonniers, Mahomet comptait son oncle Abbas[1], fils d'Abdelmotaleb, son père adoptif.

La nuit qui suivit la victoire, Mahomet ne pouvait goûter le sommeil. « Qu'as-tu qui t'empêche de reposer ? lui demanda-t-on. – C'est, répondit-il que j'entends mon oncle Abbas se plaindre dans ses entraves ! » On courut délier Abbas, et le prophète s'endormit[2].

Son retour à Médine fut un triomphe. La victoire avait ratifié en lui le don de l'inspiration. Le peuple avait deux fois au lieu d'une. Mais la douleur du père empoisonna la joie du guerrier. En entrant à Médine on lui apprit la mort de sa fille Rocaya, mariée à Othman. Il la pleura en homme et non en dieu. Ses larmes n'amollirent pas sa vengeance contre quelques-uns des prisonniers, ses ennemis personnels.

L'humanité qu'il avait montrée sur le champ de bataille après la victoire céda en lui à ce ressentiment du proscrit, le plus amer des ressentiments politiques ; et au ressentiment de l'inspiré contre l'incrédulité de sa mission, le plus cruel des ressentiments religieux. Il fit trancher la tête à un des Coraïtes <ou Coréischites> de qui il avait reçu à la Mecque les plus poignants outrages. « Qui recueillera mes pauvres enfants ? lui dit le condamné sous le glaive. - Le feu de l'enfer, » lui répliqua Mahomet. Le surnom d'Enfant du feu en resta aux fils de cette tribu[3].

Jusque-là, Mahomet ne s'était reconnu à lui-même que le droit de prêcher le Dieu unique; dès lors il s'attribua le droit de frapper en son nom, et il vit, comme tous les sectaires, des

---

[1] Note de l'Editeur. Abbas Ben Abd Al Mouttalib, 565-653.

[2] Note de l'Editeur. Tabari, raconte cette histoire. *Op. cit.* t. II, p. 167.

[3] Note de l'Editeur. L'histoire est racontée par Tabari, *op. cit.*, t. II, p. 85. Le prisonnier s'appelle Oqba.

ennemis de Dieu dans les siens. De prophète, il se fit, ce jour-là, exterminateur. Cependant ces crimes sans pitié furent rares dans sa vie. « La nature, disait-il, n'avait pas pétri son cœur de haine. » La haine, en effet, pour lui, n'eût été ni divine ni politique. Dans le conseil tenu à Médine sur le massacre ou sur le pardon des vaincus, il se déclara contre ses lieutenants pour l'indulgence. On verra bientôt cette magnanimité lui conquérir plus de partisans que la gloire.

## LXX

Il s'attribua, après les expéditions militaires, la possession exclusive et le partage des dépouilles, afin de solder ses combattants pontifes et guerriers à la fois. Ses décrets étaient reçus sans contestation par le peuple. Trois pouvoirs absolus réunis sur sa tête lui permirent d'être tout ensemble la conscience, la loi et la souveraineté des musulmans.

Le rachat des prisonniers par les Coraïtes <ou Coréischites> enrichit son trésor du prix de leur rançon. Il la remit généreusement à quelques-uns.

Sa fille Zaynab, qu'il avait eue de Kadidjé, sa première épouse, était mariée à la Mecque avec un guerrier coraïte, idolâtre encore, nommé Aboul-As. Aboul-As était prisonnier à Médine. Sa femme Zaynab envoya pour la rançon de son mari un riche collier. Mahomet pleura en voyant ce bijou détaché du cou de sa fille.

« Tiens, dit-il à Aboul-As, reprends ce collier, tu es libre, mais à condition que tu rendras ma fille. Il ne convient pas qu'une musulmane comme elle soit l'épouse d'un incrédule. [1] »

Aboul-As, de retour à la Mecque, renvoya sa fille au prophète.

---

[1] Note de l'Editeur. Anecdote rapportée dans la chronique d'Al Tabari, *op. cit.* t. II, p. 173 et suivante.

Quelque temps après, Aboul-As, pressé du désir de revoir l'épouse qu'on lui avait ravie s'introduisit furtivement dans Médine au risque de sa vie s'il était découvert. Il vit secrètement, pendant la nuit, Zaynab et il concerta avec elle un audacieux subterfuge pour échapper à la mort. Mêlé, sans être reconnu, à la foule qui venait faire la prière dans la mosquée, il éleva tout à coup la voix pour réclamer la protection d'une femme ; Zaynab, se levant à cette voix, s'écria du haut de la galerie réservée aux femmes qu'elle prenait cet étranger sous sa protection. Aboul-As, ainsi couvert par la main d'une fille du prophète, devint inviolable. Il resta impunément à Médine, et son amour pour Zaynab le convertit bientôt à la foi de celle à laquelle il devait sa vie.

Peu de jours après, Mahomet unit son disciple chéri, Ali âgé de vingt ans, avec sa quatrième fille, Fatima, âgée de quinze ans. Ali, aussi pauvre qu'il était amoureux, fut forcé de vendre sa cuirasse pour acheter les bijoux, les étoffes et les parfums, cadeaux de noces que payaient les Arabes pour acheter leurs fiancées.

## LXXI

Les poètes et les lettrés de l'Arabie étaient les derniers à abandonner les fables traditionnelles dont ils nourrissaient l'imagination du peuple. Ils entretenaient une vive opposition contre le prophète. Ils déploraient hautement la défaite des Coraïtes <ou Coréischites> à Béder et la victoire de Mahomet sur les dieux du pays. L'un d'eux, en revenant de la Syrie, eut l'audace d'aller vénérer la tombe des martyrs sur le champ de bataille. Il fit monter son dromadaire sur la citerne comblée, où gisaient des cadavres des vaincus; il lui coupa les oreilles en signe de deuil, et chanta du haut de cette tribune funèbre une élégie éloquente sur la défaite des dieux. Mahomet, irrité,

le fit poursuivre d'asile en asile jusqu'à ce qu'il expirât de misère dans le désert.

Un autre poète illustre nommé Caab[1], remplissait Médine de satires populaires contre le prophète et ses adhérents. Ses vers, à la fois impies et licencieux, inspiraient l'incrédulité aux hommes et l'infidélité aux femmes. Mahomet, offensé et scandalisé de cette dépravation, s'écria un jour : « Qui me délivrera de cet homme ? ». Cinq de ses gardes prirent ce vœu pour un ordre, attendirent le poète dans une rue de Médine et l'immolèrent à l'indignation du prophète[2]. La terreur imposa silence à l'opinion. Le sang de ses ennemis coula à son moindre signe.

Ses expéditions successives, conduites tantôt par Ali, tantôt par Othman, tantôt par Aboubekre, ramenèrent à Médine les riches dépouilles des caravanes et imposèrent au loin la soumission aux Arabes du désert.

Mahomet, toujours altéré d'amour, dépassa bientôt le nombre d'épouses prescrit par sa propre loi aux musulmans. Il se fit exception en tout, quand il ne se fit pas modèle. Ses nombreux mariages furent aussi des traités d'alliance entre lui et les tribus enchaînées à sa cause. Cette année, la fille d'Omar, Hafsa[3], perdit son mari Khonaïs[4]. Omar offrit la veuve en secondes noces à Othman, fils d'Affran[5] ; celui-ci hésitait à l'accepter à cause de la fierté de son caractère. Omar s'en plaignit à Mahomet.

---

[1] Note de l'Editeur. Ka'b Ibn Malik s'est enrichi en vendant des dattes à crédit, *in Caratini (R.), op. cit.* p. 412.

[2] Note de l'Editeur. Ibn Ishâk, rapporte cette histoire. *Op. cit.*, t. II, p. 18 et suivantes.

[3] Note de l'Editeur. Hafsa bint Omar, l'épouse du Prophète en février 625. Elle meut en octobre 665.

[4] Note de l'Editeur. Khumays Ibn Hudhafa, il meut à la bataille de Badr.

[5] Note de l'Editeur. Il s'agit d'Othman Ibn Affân.

« Je la prends, lui dit son maître ; Othman épousera une femme supérieure à Hafsa, et Hafsa aura un mari supérieur à Othman ! »

Il en épousa une autre, Zaynab[1], qui se signala entre toutes les épouses par sa bienfaisance et par ses aumônes, elle reçut le surnom de mère des pauvres.

## LXXII

Cependant les Coraïtes <ou Coréischites> de la Mecque avaient recouvré dans un repos de deux ans, le sang dont la défaite de Béder les avaient épuisés. Ils levèrent une armée de trois mille combattants, accrue de nombreux renforts par des alliances avec les tribus errantes, ennemies de Mahomet. Les femmes mêmes de la Mecque s'enrôlèrent pour venger leurs pères, leurs maris, leurs frères, morts dans la première campagne. Ces femmes, à la tête desquelles marchait une belle et intrépide Coraïte, nommée Hind[2], agitaient dans leurs mains des tambours bordés de clochettes de chameaux, et chantaient tour à tour, pour animer les guerriers, des hymnes de guerre, des lamentations ou des cantates de triomphe. Hind, fille d'Otba, tué par Hamza, oncle de Mahomet, à la bataille de Béder, jurait d'avoir sang pour sang par la mort d'Hamza, meurtrier de son père. Un esclave noir, nommé Wahchi[3], qui suivait l'armée, avait juré à Hind que sa flèche boirait le sang d'Hamza. Toutes les fois que Hind rencontrait le noir, elle lui rappelait son serment et lui promettait sa

---

[1] Note de l'Editeur. Zaynab bint Djahsh, veuve d'un combattant mort à Badr. Epousée en 626 ou 627. Sa charité fut en effet proverbiale et c'est sans doute à elle que s'adressait la prédiction de Mahomet: « *Celle de mes épouses qui a la main la plus large sera la première à me rejoindre au paradis.* Elle mourut en 642 *in* Caratini (R.), *op. cit.* p. 353.

[2] Note de l'Editeur. Hind Bint Utba épouse d'Abou Sofian. Son premier mari s'appelait Fakih. Elle fut la mère de Mu'awiya, premier calife omeyyade.

[3] Note de l'Editeur. Il est surnommé *dasmah* qui est une couleur gris de cendre tirant sur le noir.

récompense. Un moine à barbe blanche, d'abord apostat des idoles, puis revenu par inconstance de foi aux faux dieux de ses pères, marchait avec l'armée et la fanatisait de ses prédications. Hind arriva en peu de jours jusque dans l'oasis de Médine, plantée de dattiers, et dévasta les campagnes. Mahomet voulait l'attendre derrière les remparts de Médine. L'ardeur de ses musulmans fit violence à sa résolution. Il consentit à les conduire au combat. Il refusa le secours des juifs à Médine, aussi indignés que les croyants de la violation de leur territoire.

## LXXIII

Les deux armées s'abordèrent à peu de distance de la ville[1]. Celle des Coraïtes <ou Coréischites> comptait quatre combattants contre un. Hind et ses compagnons l'animaient des sons de leurs tambours et des vers de leurs poètes ; l'histoire a conservé leur chant de guerre :

« Nous sommes les filles des étoiles du matin, nos pieds foulent des coussins moelleux ! Nos cous sont entourés de perles, nos cheveux sont embaumés de parfums. Les braves qui font face à l'ennemi, nous les enlaçons dans nos bras; les lâches qui fuient nous les répudions et nous leur refusons notre amour ! [2]»

Le moine après avoir vainement harangué les soldats de Mahomet pour les séduire, ne reçut que des insultes et lança le premier trait. Le combat quoique inégal, fut long et disputé. Plusieurs fois les cavaliers Coraïtes <ou Coréischites> traversèrent les Médinois pour enlever Mahomet. Un des cavaliers de Médine parvint, le sabre nu, jusqu'aux femmes

---

[1] Note de l'éditeur. Bataille de Uhud (au nord de La Mecque) le 23-25 mars 625. Ibn Ishaq, *op. cit.* t. II, p. 27 et suivantes ainsi que Tabari, *op. cit.* t. II p. 189 et suivantes la racontent.

[2] Note de l'Editeur. Ce chant est rapporté dans la chronique d'Al Tabari, *op. cit.* t. II, 198.

de la Mecque. Il fit tournoyer son arme sanglante sur la tête de Hind et dédaigna de la frapper parce qu'elle était femme.

Deux jeunes frères Coraïtes <ou Coréischites>, frappés à la fois par Hamza et par Ali, vont poser leurs têtes pour mourir sur les genoux de leur mère de la troupe de Hind. « Qui vous a frappés, mes enfants ? leur dit la mère. – C'est Hamza et Ali, répondirent ses fils. – Eh bien, je jure, dit-elle, de ne plus boire de vin que dans leur crâne ! »

Hamza poursuivait ses exploits, quand l'esclave noir, qui l'épiait de loin pour accomplir son serment à Hind, lui lance un trait mortel et l'étend sur la poussière. Il reconnaît, en expirant, le nègre vengeur de Hind ; mais il meurt sans pouvoir se venger à son tour. Le drapeau que portait Hamza est ramassé par une héroïne musulmane nommée Amra. Elle groupe autour d'elle les plus braves combattants de Mahomet.

Mais un cri s'élève : « Mahomet est mort ! [1] » Il sème le découragement dans les rangs. Mahomet, en effet, pressé par des nuées de cavaliers Coraïtes <ou Coréischites> combattait en héros monté sur un coursier de guerre. Une tranchée, recouverte de sable par les ennemis, l'engloutit tout à coup avec son cheval. Ses compagnons le retirent du fossé et le couvrent de leurs sabres. Mais une flèche l'atteint au visage ; des pierres lancées du haut de la colline, brisent son casque. Abou-Obeydah à la main percée d'un trait d'acier, en la tendant pour parer le coup porté au prophète :

« Qui veut donner sa vie pour la mienne ? s'écria Mahomet en tombant de nouveau sous le poids d'une foule d'ennemis.

C'est moi ! C'est moi ! » répondent ensemble huit ou dix de ses disciples en mourant à ses pieds. Le dernier d'entre eux, Doudjanah, couvrant de son corps Mahomet, étendu à terre, recevait dans les épaules les flèches les lances dirigées contre le prophète. Les anneaux de la chaîne du casque de

---

[1] Note de l'Editeur. C'est Abd Allah Ibn Qumaya qui lance ce cri et affirme qu'il a tué le Prophète, *in* Tabari, *op. cit.*, t. II, p. 202.

Mahomet avaient pénétré profondément dans les chairs. Abou-Obeydah les arrache avec les dents, et se brise, sans jeter un cri, deux dents, en arrachant le fer de la blessure. Un autre suçait le sang de la plaie pour boire le poison s'il était mêlé avec le sang. « Celui qui mêle son sang avec le mien, lui dit le prophète en conservant toute sa présence d'esprit devant la mort, ne sera jamais atteint par le feu de l'enfer ! »

Une femme de Médine, qui avait suivi les musulmans pour leur donner à boire dans la mêlée, saisit un sabre et combattit comme un héros pour couvrir son prophète. Le sabre d'une Coraïte lui fendit l'épaule. Un jeune compagnon de Mahomet, nommé Zyad, roula sur le sable, blessé à mort en le défendant. Mahomet étendit la jambe vers lui pour qu'il y reposât sa tête en mourant. Zyad expira ainsi sur les pieds du prophète pour qui il donnait sa vie.

## LXXIV

Ces dévouements avaient rallié autour du général assez de musulmans pour le préserver de tomber entre les mains de ses ennemis et pour refouler les Coraïtes <ou Coréischites>. Mais le bruit de sa chute de cheval et de sa mort s'était répandu dans les restes de son armée et consternait ses fidèles.

Aboubekre, Ali, Omar, Othman, séparés de lui par la mêlée et groupés sur une éminence, s'entretenaient avec larmes de la perte de leur maître. Un jeune Médinois, fils de Nadhir, les aperçoit : « Que faites-vous là immobiles ? leur crie-t-il. – Mahomet n'existe plus, répondent-ils. Pour qui combattre ? – Eh bien, reprend le fils de Nadhir, s'il est mort, n'est-il pas honteux de survivre ? Venez, mourir comme lui ! ».

Ils se jettent de nouveau dans la mêlée pour unir leur sang à celui du prophète. Ils le trouvent vivant, lui font jour à travers la cavalerie ennemie et se replient dans l'étroit défilé du mont Ohud. Mahomet, le sang de ses blessures étanché,

remonte à cheval, se retourne à l'embouchure du défilé et tue d'un coup de lance dans la gorge le premier Coraïte qui tente de le franchir. Les musulmans, ranimés par sa présence et couverts par son bras, se rallient sur les deux flancs de la montagne. L'ennemi les y insulte sans oser les aborder. Ali va chercher dans le creux de son bouclier de l'eau découverte dans une coupe naturelle du rocher, pour laver le sang et la poussière qui souillent le visage de son second père.

Pendant cette trêve, Hind et les femmes des Coraïtes <ou Coréischites> vainqueurs se répandent comme des furies sur le champ de bataille pour y assouvir la vengeance jurée aux mânes de leurs pères et de leurs maris. Soixante-dix cadavres de musulmans jonchaient la terre, elles les dépouillent et les mutilent. La féroce guerrière Hind cherchait le corps de Hamza, le meurtrier de son père, tué à son tour par la flèche de l'esclave nègre Wahchi. Elle le découvre, se précipite sur le cadavre, lui ouvre les flancs d'un coup de sabre, lui arrache le cœur et le déchire entre ses dents. Puis, détachant de son propre sein et de ses jambes les colliers et les bracelets dont ils étaient ornés, elle les donne à l'esclave noir et se fait à elle-même un collier et des bracelets avec les oreilles des morts.

## LXXXV

Après ces représailles, Abou-Sofyàn, chef des Coraïtes <ou Coréischites>, voyant l'inexpugnable position occupée par les musulmans, rallie ses soldats pour reprendre en triomphe le chemin de la Mecque. En défilant sous les flancs de la montagne, il insulte à haute voix les vaincus. « VICTOIRE AUX IDOLES ! s'écrie-t-il en défiant Omar et Aboubekre ! Victoire au vrai Dieu qui confondra les idolâtres ! répond l'armée de Mahomet. – Omar, reprend Abou-Sofyàn, je t'adjure de me dire si Mahomet est mort. – Il est vivant, répond Omar, et il entend tes paroles ! »

## LXXVI

Mahomet, après la retraite des Coraïtes <ou Coréischites>, redescendit dans la plaine pour pleurer et ensevelir les morts. En approchant du cadavre de son oncle Hamza, mutilé par Hind, la fureur le saisit.

« Si je ne craignais pas, dit-il d'affliger Safyà, sa mère, je le laisserais là, en témoignage de l'impiété des idolâtres, jusqu'à ce que les entrailles des aigles fussent devenues son sépulcre; si Dieu m'accorde un jour la victoire sur les Coraïtes <ou Coréischites>, j'en mutilerai trente pour venger Hamza! »

Il ne tarda pas à se repentir de ce mouvement tout humain de férocité et de vengeance. « Mais non, dit-il en se reprenant, s'il est permis aux musulmans de traiter leurs ennemis comme on les a traités eux-mêmes, il est plus méritoire de supporter sans représailles et avec magnanimité de tels outrages sans les imiter ! » Il défendit de profaner les morts.

Il enveloppa de son manteau le corps d'Hamza, et fit lui-même ses funérailles. « Ô Hamza ! s'écria-t-il sur sa tombe, je n'ai jamais perdu un ami tel que toi ! » Les femmes de Médine, accourues pour pleurer leurs pères, leurs époux, leurs fils, voulaient emporter leurs corps pour les ensevelir à Médine : « Non, dit-il, enterrez les morts où ils sont tombés, et sans laver le sang de leurs blessures. Ils paraîtront avec ce sang au jour de la résurrection, et leurs blessures exhaleront l'odeur des aromates ! Je porterai alors moi-même témoignage pour eux ! »

Une de ces femmes rencontra l'armée vaincue qui rentrait à Médine : « Où est mon père ? demanda-t-elle aux soldats. – Il est tué, lui répondit-on. – Et mon mari ? – Tué aussi. – Et mon fils ? – Tué avec eux, lui dirent-ils, - Mais Mahomet ? – Le voici vivant, lui répondirent les guerriers. – Eh bien, dit-elle en apostrophant le prophète, puisque tu vis encore, tous nos malheurs ne sont rien ! »

Un tel fanatisme promettait à Mahomet des représailles de sa défaite. Il parut sentir plus de tristesse que d'humiliation dans son revers. En passant devant une des maisons à Médine d'où l'on entendait sortir des lamentations des femmes déplorant la mort de leurs époux, « Et le brave Hamza, dit-il en versant lui-même des larmes, il n'est point de femme qui le pleure ![1] »

## LXXVII

Après deux jours donnés aux regrets, il appela ses fidèles musulmans aux armes, pour ne pas laisser peser longtemps sur eux le découragement d'un revers. Ils marchèrent en plus grandes forces sur les traces de l'armée de la Mecque, comme s'ils eussent été les vainqueurs. Abou-Sofyàn n'osa pas se retourner pour le combattre. Le prestige de la victoire revint à Mahomet. Ses expéditions parcoururent librement le désert, imposant sa foi et son alliance à de nombreuses tribus.

Nous négligerons cette lente mais continuelle conquête qui rangeait peu à peu la moitié des Arabes sous sa domination. C'est l'histoire de la conquête plus que celle de l'homme. Revenons à l'homme.

La défaite du mont Ohud ne lui avait rien enlevé de son ascendant prophétique à Médine. Il continuait à publier une à une les prescriptions du Coran. Sa renommée, répandue de bouche en bouche avec ses lois dans le désert, amenait à Médine les Scheiks de l'Arabie. Il conférait avec eux; il les éblouissait de son éloquence; il contractait paix et amitié avec leurs tribus; il n'imposait plus alors sa religion, il la conseillait, laissant chacun libre de se convertir ou de persévérer dans les traditions de ses pères. Il savait assez, comme philosophe et comme politique, qu'une fois le germe

[1] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.* t. II, p. 208 donne cette réplique au Prophète.

semé il lèverait dans ce sable, et que la religion de la victoire serait tôt ou tard celle du plus grand nombre.

Menacé d'un siége dans Médine par les alliés des Coraïtes <ou Coréischites>, il fortifia sa capitale en l'entourant d'un fossé taillé dans le roc[1]. Il assistait au travail des habitants de Médine pour les encourager et achever promptement ces circonvallations. Un jour qu'il avait pris la pioche lui-même, et qu'il frappait le rocher, trois étincelles en jaillirent. « Que veulent dire ces trois éclairs lui demanda-t-on.

Le premier, répondit-il du ton d'un inspiré qui voit l'avenir, m'annonce la conquête de l'Arabie à ma loi ; le second, la possession de la Syrie et de l'Occident ; le troisième, la domination de l'Orient tout entier ! »

Dix mille confédérés contre Médine parurent avec les Coraïtes <ou Coréischites> sous les remparts[2]. Le siége fut long et sans danger pour Médine. Ali s'y signala dans les combats chevaleresques, sous les murs, avec les champions de la Mecque. Safya, mère d'Hamza, y vengea son fils. Renfermée dans le château fort du poète Hassan, elle aperçut, du haut du toit, un guerrier ennemi rôdant sous les murs. « Va tuer cet ennemi, dit-elle à son hôte. – Que Dieu te pardonne, fille d'Aboutaleb, lui répondit le poète ; tu sais que je ne suis pas un homme de guerre ! » Safya se saisit de son sabre, descendit dans la plaine, combattit le guerrier, et vengea dans son sang celui de son fils Hamza.

Bientôt les artifices d'un vieillard bédouin[3], que Mahomet employa comme négociateur occulte auprès des chefs confédérés contre lui, rompirent la ligue. La mauvaise saison

---

[1] Note de l'Editeur. Cette idée lui est donnée par un persan converti qui était à Médine du nom de Selman *in* Caratini (R.), *op. cit.* p. 435. L'histoire de la conversion de Selman est racontée dans Ibn Ishaq, *op. cit.* t. I, p. 163 et suivantes.

[2] Note de l'Editeur. Le 30 ou 31 mars 627.

[3] Note de l'Editeur. Son nom était Nu'aym Ibn Mas'ud, c'est un transfuge qui reçoit l'ordre de Mahomet après concertation, de retourner dans son camp pour y jeter la discorde.

avançait : « Il n'y a plus moyen de camper ici, répandirent les affidés du prophète, la pluie éteint nos feux, le vent déchire nos tentes, la poussière souille nos marmites, il faut partir ! » Ces murmures firent successivement lever le camp à toutes les tribus. Les Coraïtes <ou Coréischites>, privés de leurs alliés, abandonnèrent le siége.

« C'est la dernière fois qu'ils auront vu les murs de Médine! s'écria Mahomet en les regardant s'éloigner ; ce sera à nous désormais d'aller leur porter la guerre ! »

Il commença la campagne par la punition d'une peuplade voisine de Médine[1] qui avait trahi son serment envers lui. Il leur envoya d'abord un parlementaire nommé Loubabà, pour les endormir en les berçant d'un faux espoir de pardon. « Nous conseilles-tu de nous fier de notre vie et de celle de nos enfants à la parole du prophète ? lui demandèrent les chefs et les femmes de la tribu. – Oui, » répondit l'envoyé de Mahomet. Mais, touché en même temps du sort de ces familles condamnées à périr, et voulant indiquer, par un signe muet, un parti contraire à celui que conseillait sa parole, il passa horizontalement sa main sur son cou avec le geste du sabre qui tranche des têtes.

La tribu comprit le geste et ne se fia pas aux paroles. Elle prit la fuite pendant la nuit : la vengeance du prophète fut trompée. Mais, à peine Loubabà avait-il ainsi sauvé la vie de ces proscrits, qu'il se repentit de son humanité et résolut de se punir lui-même de son crime. Il rentra à Médine, et, s'attachant avec des cordes de poils de chameau à une des colonnes de la mosquée, dénonça à haute voix sa supercherie et jura de ne prendre aucun aliment jusqu'à ce que le prophète lui eût remis sa trahison. Mahomet, touché de son action, lui pardonna et le délia de sa colonne. Mais, le lendemain, un de ses lieutenants s'étant emparé d'une autre tribu qui avait

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit des Banu Qurayza. L'expédition a lieu le 20/22 avril 627.

trempé dans la confédération, il fit creuser une immense tranchée sur la place et la combla de sept cents cadavres immolés en représailles de la violation du serment. Il partagea entre les musulmans les armes, les dépouilles, les troupeaux de cette riche tribu.

Chaque fantassin avait une part, chaque cavalier trois. Le nerf de la guerre, dans ces contrées où l'espace est sans bornes, était la cavalerie. Mahomet voulait la multiplier dans son armée. Il attacha des récompenses et des honneurs à l'élève des chevaux de race, institua des courses, ordonna des généalogies de noblesse entre les coursiers. Il établit aussi des lices d'épreuve et de gloire pour la course des chamelles. Une des siennes, nommée Eladhbà, ayant été vaincue par celle d'un Arabe du désert, il rougit de honte comme un chamelier qui aurait eu sa gloire dans la renommée de son dromadaire.

La religion, la législation, la guerre et l'âge même ne le distrayaient pas de l'amour. Il avait fait épouser une de ses parentes, Zaynab[1], célèbre par ses charmes et pas son esprit, au jeune Sayd un de ses plus chers disciples. Un jour que Sayd était absent, Mahomet entra dans sa maison pour lui donner un ordre. Zaynab, à demi vêtue d'une mousseline transparente qui laissait voir la blancheur de sa peau et la grâce de sa taille, apparut dans toute sa séduction aux yeux éblouis de Mahomet. Il se retira saisi d'une invincible admiration en s'écriant : « Louange à Dieu, maître des cœurs! » Zaynab ayant raconté avec terreur à son mari la visite et l'exclamation de son père adoptif, Sayd comprit qu'il fallait choisir entre la répudiation de sa femme ou la rivalité du prophète. Il alla demander à Mahomet la permission de répudier Zaynab, Mahomet l'épousa[2], malgré les préceptes du

[1] Zaynab bint Djahsh épousée en 626, 627.

[2] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.*,t. II, p. 222 écrit: « *Le Prophète désirait le mariage, mais il avait honte (...) Dieu savait que son esprit était embarrassé, et, au milieu des anges, il lui donna Zainab pour femme.* »

Coran, qui défendent aux pères adoptifs d'épouser les veuves ou les femmes répudiées de leurs fils[1].

Des fêtes splendides signalèrent ce mariage dans Médine. Mais Mahomet, instruit par sa propre faiblesse du danger de laisser éclater aux regards la beauté des femmes, interdit, à dater de ce jour, l'entrée de l'appartement de ses femmes aux étrangers. Il leur ordonna de tendre toujours un rideau entre elles et les hommes dans leurs chambres. « Ô croyants ! écrivit-il dans le Coran, lorsque vous aurez quelque chose à demander aux épouses du prophète, ne leur parlez jamais qu'à travers un voile[2]. » Il signala, quelques jours après, son humanité envers ses ennemis de la Mecque. La ville, bloquée par une armée d'Arabes musulmans, périssait d'inanition. « Laisse parvenir les vivres à mes compatriotes, » écrivit-il au général qui affamait les Coraïtes <ou Coréischites>. La ville où il était né, pleine encore de ses parents et de ses disciples secrets, intéressait son cœur. Il ne voulait pas confondre les innocents et les coupables. Il partit lui-même à la tête de deux

---

[1] Dans la sourate IV, 23, intitulée *Les femmes*, il est indiqué que l'on n'a pas le droit d'épouser les épouses de ses fils de sang, mais rien ne semble s'opposer de convoler les épouses des fils adoptifs, d'ailleurs, au sujet de l'adoption, la sourate XXXIII, 5 dit: « *Appeler ses enfants adoptifs du nom de leurs pères- ce sera plus juste auprès de Dieu » Si vous ne connaissez pas leurs pères, ils sont vos frères en religion ; ils sont des vôtres .»*

Le mariage du Prophète avec Zaynab est mentionné dans la sourate XXXIII, 37, « *Quand tu disais à celui que Dieu avait comblé de bienfaits et que tu avais comblé de bienfaits: « Garde ton épouse et crains Dieu », tu cachais en toi-même, par crainte des hommes, ce que Dieu allait rendre public; - mais Dieu est plus redoutable qu'eux- Puis, quand Zaïd eut cessé tout commerce avec son épouse, nous te l'avons donné pour femme afin qu'il n'y ait pas de faute à reprocher aux croyants au sujet des épouses de leurs fils adoptifs. Quand ceux-ci ont cessé tout commerce avec elles. –l'ordre de Dieu doit être exécuté. »*

[2] Note de l'Editeur: sourate XXXIII, 52: « *Quand vous demandez quelque objet aux épouses du Prophète, faites-le derrière un voile. Cela est plus pur pour vos cœur et, pour leur cœur* » la recommandation de voiler les femmes se trouve dans la sourate XXXIII, 59: « *Ô Prophète! dis à tes épouses à tes filles et aux femmes des croyants de se couvrir de leurs voiles: c'est pour elle le meilleur moyen de se faire connaître et de ne pas être offensées. - Dieu est celui qui pardonne, il est miséricordieux ".*

cents cavaliers pour surveiller l'exécution de ses ordres. Arrivé à l'endroit où il avait perdu sa mère, il y campa pour vénérer sa mémoire. Il pria et versa des larmes sur le tombeau d'Aminà. Puis, tout à coup, se relevant avec effort comme si le fanatisme avait combattu en lui la nature : « Non, dit-il, il ne convient pas au prophète et aux croyants d'invoquer ainsi Dieu pour ceux qui ont adoré ses vaines images ! » Réflexion cruelle contre lui-même, qui attestait, cependant la sincérité et la férocité de sa foi.

## LXXVIII

Comme il s'éloignait du tombeau de sa mère, une femme bédouine, montée sur un dromadaire, accourait à lui. « Les ennemis, lui dit-elle, se sont emparés de mon troupeau, que je faisais paître dans le désert. J'ai monté ce dromadaire, et j'ai fait vœu de l'immoler devant toi à Dieu si je parvenais à leur échapper par sa course. Je viens accomplir mon vœu. – Eh quoi! lui dit en souriant le prophète, ne serait-ce pas payer d'ingratitude le généreux animal à qui tu dois ton salut ? Ton vœu est nul, car il est injuste ; l'animal que tu m'as consacré n'est plus à toi, il est à moi ; je te le confie; pars et va consoler ta famille.

## LXXIX

Ses premières relations avec l'empereur d'Orient, Héraclius[1], qui régnait à Byzance, datent de cette époque. Il envoya des ambassadeurs à cet empereur pour conclure un traité de commerce avec le peuple de Syrie soumis à la domination romaine. Ses caravanes, en revenant de Syrie à Médine, ayant été attaquées, furent vengées par Sayd, son

[1]Note de l'Editeur. Héraclius, son règne de 610 à 622, ne fut marqué que par des désastres. De 632 à 641, il s'occupa exclusivement de théologie et publia un édit appelé *L'Ecthése en faveur des Monothélites*, pendant que Damas est Jérusalem étaient prises.

lieutenant, à la tête de cinq cent cavaliers musulmans. Sayd, blessé et rapporté par ses compagnons à Médine, il conduisit des tribus entières prisonnières de guerre pour y être vendues comme esclaves. Mahomet, du fond de son harem, entendit les lamentations des femmes et des enfants qu'on arrachait les uns aux autres pour les vendre en lots séparés, selon la convenance des acheteurs. Bien que sa législation n'eût pas aboli l'esclavage, subordination d'une caste à l'autre, aussi vieille que les mœurs guerrières et pastorales chez les patriarches, il tendait à le tempérer et à le transformer en une espèce de paternité et de tutelle légale qui font de l'esclave en Orient un client volontaire plus qu'une propriété de la famille[1]. Il s'attendrit sur le sort de ces victimes de la guerre, et il défendit de séparer jamais les enfants des mères, et les femmes des époux, quand on vendrait des familles réduites en esclavage.

Une des esclaves conquises quelque temps après par Ali, fille d'un scheik opulent, renommée dans le désert par sa beauté et par ses talents, avait conclu avec Ali, son possesseur, une convention en vertu de laquelle elle se rachèterait de l'esclavage par une rançon de grand prix. Ne pouvant réunir à Médine la somme nécessaire à sa rançon, elle alla supplier Mahomet de lui prêter ce qui manquait au rachat de sa liberté. Mahomet, frappé de ses charmes, lui proposa de l'affranchir de ses propres trésors, et de l'élever au rang de ses épouses ; elle y consentit. Les Arabes de Médine, convaincus que tous les esclaves de sa race auraient désormais une puissante protection dans le cœur du prophète, se hâtèrent de donner la liberté à tous les prisonniers de sa tribu.

---

[1] Cette recommandation fut largement appliquée. Au sujet de l'affranchissement, on trouve mention de cet aspect dans la sourate XXIV, 33 : « *Rédigez un contrat d'affranchissement pour ceux de vos esclaves qui le désirent, si vous reconnaissez en eux des qualités et donnez leurs des biens que Dieu vous a accordés.*

## LXXX

Cependant Aïché, la fille d'Aboubekre, parvenue à la fleur de son adolescence, et douée de tous les charmes de l'esprit et des grâces du corps les plus estimées des Arabes : l'élégance de la taille, la souplesse des attitudes, la majesté de la démarche, l'abandon de la chevelure noire, l'éclat humide des yeux *comme l'étoile dans le puits*, disaient leurs poètes, était son épouse préférée. Elle régnait dans sa maison à titre de fille autant que d'épouse. Elle régnait sur son cœur par l'étendue et par la justesse d'un génie naturel qui s'était façonné dès l'enfance par le génie et sur l'éloquence du prophète. Elle était son conseil autant que son amour; il trouvait en elle à la fois tout ce qu'un père pouvait rechercher dans sa fille, un mari dans sa femme, un inspiré dans son disciple. Les récits, les confidences, les *mémoires* d'Aïché elle-même, transmis par sa bouche après la mort de Mahomet à l'histoire, attestent en effet dans l'esprit et dans le cœur d'Aïché tout ce qui pouvait rendre une femme digne de captiver le plus grand des hommes de son temps. Aucune favorite des souverains modernes de l'Orient ou de l'Occident, si ce n'est la célèbre Roxane, ne paraît avoir justifié, par plus de charmes et par plus de séductions, son empire sur celui dont elle était l'esclave. Un nuage troubla cependant quelques jours cette félicité, et jeta le doute et la tristesse dans l'âme de Mahomet sur la fidélité de sa favorite. Voici le récit des circonstances les plus secrètes de cette aventure, par la bouche même d'Aïché[1].

---

[1] Note de l'Editeur. Elle confia en effet, cette histoire à Urwa Ben Al-zubayr; compagnon du Prophète et ami intime d'Abou Bakr . Cette histoire est rapportée par Ibn Ishâq, *op. cit.* t. II, p. 243 et suivantes et Tabari, *op. cit.* t. II, *p. 237 et suivantes.* D'après Caratini *(R.), op. cit.*, p. 447, elle est également rapportée par Al-Bukhari.

## LXXXI

« Quand le prophète de Dieu, raconte Aïché, partait de Médine pour une expédition contre ses ennemis ou pour un voyage, il emmenait avec lui une de ses épouses. Elle le suivait accompagnée de quelques-unes de ses esclaves, enfermée dans une litière grillée et recouverte d'un voile, suspendue aux flancs d'un chameau. » (C'est encore ainsi que voyagent les femmes des Arabes ou des Ottomans dans le désert.) « Le sort, continue Aïché, était tombé sur moi pendant la campagne du prophète contre l'infidèle Abdallah[1]. Quand on partait le jour ou la nuit, je sortais de ma tente ; je me dérobais, selon le précepte, aux regards des hommes. Je me couchais dans ma litière ; deux esclaves la soulevaient et l'attachaient aux flancs du chameau. Une litière pareille, occupée par une femme de ma suite, faisait contre-poids du côté opposé. Je pesais peu à soulever, car j'étais mince et légère à cause de ma tendre jeunesse et de mon extrême sobriété, vertu alors commune à presque toutes les femmes de l'Arabie.

« Au retour de cette campagne, et comme l'armée touchait à sa dernière station avant Médine, on fit halte à la chute du jour et on dressa les tentes pour se reposer pendant une moitié de la nuit.

« Avant le jour, le prophète donna le signal de lever le camp. Pendant que l'armée défilait à sa suite, et qu'on pliait les bagages, je m'éloignai seule un moment dans la campagne. En revenant vers ma tente, je m'aperçus que j'avais perdu mon collier d'onyx de Dhafar détaché et tombé de mon cou pendant mon excursion. Je retournai vite sur mes pas pour le chercher dans le sable. Je perdis du temps pendant cette recherche; enfin, ayant retrouvé mon collier, je revins en courant vers le camp. L'armée n'y était plus, ma tente était

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit de l'expédition contre les Banou Mustaliq.

enlevée mon chameau parti. Les esclaves chargés du soin d'attacher ma litière l'avaient soulevée et attachée aux flancs de l'animal, sans même s'apercevoir au poids que je n'étais pas dedans. Quand j'arrivai, je ne trouvai plus personne; interdite et épouvantée, je m'enveloppai dans mon voile, et je m'assis à terre, espérant qu'on s'apercevrait bientôt de mon absence et qu'on accourait pour me chercher. Il n'en fut rien, on continua la marche sans soupçon de la litière vide.

« Pendant que je me consumais ainsi dans l'attente, le fils de Moàtal, Safwan[1], monté sur son chameau, passa près de moi. Il me reconnut pour m'avoir vue bien souvent dans la maison du prophète, avant le temps où le Coran nous défendit de nous laisser regarder par les étrangers. Il fit une exclamation d'étonnement à Dieu, et s'écria : « Est-il possible? C'est la femme du prophète ! »

« Il descendit de son chameau, le fit agenouiller devant moi et pria de monter à sa place. Je jure par le ciel qu'il ne dit pas un mot de plus. Il s'éloigna respectueusement à l'écart pendant que je montais sur son chameau, puis il prit la longe du licou de l'animal et marcha en silence devant lui. Nous ne pûmes rejoindre l'armée qu'en plein jour, à la halte du matin. En nous voyant reparaître ainsi ensemble, on chuchota mille choses contre nous. Les calomnies se répandirent de bouche en bouche dans le camp et montèrent jusqu'aux oreilles du prophète[2].

« Après le retour à Médine, je tombai malade d'émotion et de fatigue. Je remarquai que le prophète ne me témoignait plus la même tendresse qu'il montrait ordinairement pour ma santé quand j'étais souffrante. S'il entrait dans ma chambre, il se bornait, sans m'adresser la parole, à dire à ma mère, qui

---

[1] Note de l'Editeur. Safwan ben Umayya, compagnon du Prophète c'est un des rares grands chefs resté en vie après la bataille de Badr.

[2] Note de l'Editeur. Les calomnies viennent d'un serviteur d'Abou Bakr: Mitah, de la sœur de Zaynab épouse du Prophète et rivale d'Aïché, d'Ibn Ubayy (le chef du clan dit des *hypocrites*), et du poète Hassan. *In* Caratini (R), *op. cit.* p. 448.

veillait près de mon lit : « Comment va votre fille ? » Je fus blessée de cette froideur inaccoutumée, et je lui dis un jour : « Apôtre de Dieu, je désire si vous le permettez, être soignée chez mes parents. – Je le veux bien, répondit-il. On me transporta dans la maison de ma mère.

« J'y restai trois semaines sans voir le prophète. Un jour que j'étais déjà rétablie, une de mes amies vint me visiter et s'écria tout à coup en rompant la conversation : « Maudits soient les calomniateurs ! – Que veux-tu dire ? » lui répondis-je. Alors elle me raconta les bruits qui couraient sur ma rencontre avec Safwan, attribuée à une intelligence coupable entre nous. Je rougis, je fondis en larmes, je me levai et me précipitai vers ma mère : « Que Dieu vous pardonne, lui dis-je. Quoi! on déchire ma réputation et vous me laissez tout ignorer ! – Calme-toi, ma fille, me répondit ma mère ; il est bien rare qu'une femme jeune, belle, adorée de son mari, et qui a des rivales dans son cœur, échappe à la médisance ! »

La rumeur contre moi et contre Safwan était si grande dans Médine, que le prophète, affligé du scandale des conversations, monta en chaire dans la mosquée et nous justifia en s'indignant contre ceux qui calomniaient, dit-il, une personne de sa maison qui lui était si chère et un brave guerrier dont il n'avait jamais reçu que des services.

« Ces paroles, qui firent que les uns se justifièrent de la calomnie aux dépens des autres, ne firent qu'accroître le bruit. Le prophète, sur les conseils d'Ali, fit comparaître ma suivante[1] pour l'interroger sur ma conduite. Malgré les coups qu'Ali lui donnait pour la contraindre à des aveux contre moi, elle jura que j'étais pure. Le prophète alors, tranquillisé, vint me visiter.

« Il me trouva pleurant avec mon père, ma mère et une femme de mes amies, qui ne pouvaient me consoler. Il s'assit à côté de moi et me dit : « Tu sais, Aïché, les bruits qui

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit de Barira, esclave d'Aïché.

courent contre toi ; si tu as commis une faute, confesse-la-moi avec un cœur repentant, Dieu est indulgent et pardonne au repentir. »

« Les sanglots m'empêchèrent longtemps de répondre, j'espérais que mon père et ma mère allaient répondre pour moi ; mais, voyant qu'ils gardaient le silence, je fis un violent effort sur moi-même et je dis : « Je n'ai rien fait dont je puisse me repentir; si je m'accusais, je manquerais à ma conscience ; d'un autre côté, j'aurai beau nier la faute dont on m'accuse, on ne me croira pas ; je dirai comme... » Ici je m'arrêtai un instant; le trouble où j'étais me fit perdre dans la mémoire le nom du patriarche Jacob que je cherchais en vain ; « Je dirai comme le père de Joseph, repris-je : *Patience, et que Dieu seul me justifie !* »

En ce moment, le prophète, trop ému lui-même, tomba dans une de ces défaillances pendant lesquelles le ciel lui communiquait ses inspirations[1]. Je lui mis un coussin sous la tête et j'attendis sans inquiétude son réveil, sûre que le ciel m'aurait absoute pendant sa révélation. Mais mon père et ma mère, moins certains que moi de mon innocence, dans quelle anxiété n'attendaient-ils pas la fin de l'évanouissement et le premier mot du prophète ! je crus qu'ils allaient mourir de terreur.

« À la fin le prophète reprit ses sens, il essuya son front couvert de sueur, quoique nous fussions en hiver, et me dit : « Réjouis-toi, Aïché, ton innocence m'a été révélée d'en haut! – Dieu soit « loué ! » m'écriai-je. Et le prophète, sortant à l'instant de la maison alla publier le verset du Coran qui atteste de mon innocence. »[2]

---

[1] Note de l'Editeur. Selon Caratini R. *op. cit.* p. 450, l'événement se serait produit en janvier 628.

[2]Note de l'Editeur. Sourate XXIV, 11: « *Ceux qui sont venus avec la calomnie sont un groupe d'entre vous. Ne pensez pas que c'est un mal pour vous, mais plutôt c'est un bien pour vous. À chacun d'eux ce qu'il s'est acquit comme péché. Celui d'entre-eux qui s'est chargé de la plus grande part aura un énorme*

Cette justification d'Aïché, inspirée à Mahomet par la conviction ou par l'indulgence, atteste sa passion pour sa favorite. Nous en verrons une autre preuve à sa mort. La rentrée d'Aïché dans la maison du prophète fit taire les bruits injurieux contre son honneur. Le poète satirique de Médine, Hassan[1], qui avait fait des vers à sa honte, en fit à sa gloire pour mériter le pardon du prophète :

« Elle est pudique et sage, écrivit Hassan, elle est svelte et souple, et sa taille n'est pas alourdie par l'excès de chair qui surcharge les femmes oisives du harem ! »

## LXXXII

Mahomet, vainqueur par lui-même ou par ses lieutenants de toutes les tribus de l'Hedjàz, résolut de préparer l'avènement de son culte à la Mecque par une visite triomphale à la Kaaba[2]. Les longues vues de sa politique religieuse éclatèrent tout entières dans ce plan. S'il n'eût voulu être que conquérant, il aurait marché à la Mecque en vainqueur, et non en pontife. Il était assez puissant alors en armes, en trésors, en soldats, en alliés dans toute l'Arabie, pour reconquérir sa patrie ou pour l'effacer de la terre. Médine, sa patrie adoptive, avait de grands titres pour devenir sa capitale.

Les Coraïtes <ou Coréischites>, anéantis ou dispersés, ne pouvaient pas lutter avec leur proscrit adopté par la moitié des Arabes. Mais Mahomet qui pouvait les proscrire à son tour en les exterminant, préféra traiter avec eux. Il comprit avec justesse que l'exterminateur de la Mecque, ville sainte, et le destructeur de la Kaaba, temple universel des descendants

---

*châtiment* ». Le Coran attaque plus particulièrement le clan des hypocrites qui n'avait accepté l'Islam qu'en apparence et dont le chef était Abdallah Ibn Oubey Ibn Saloul surnommé la tête des hypocrites.

[1] Note de l'Editeur. Hassan Ben Thabit, poète pré-islamique mort en 660.

[2] Note de l'Editeur. Son entrée triomphale est datée du 11 janvier 630.

d'Abraham, pourrait être le dominateur, mais ne serait jamais le prophète des Arabes.

Les idées que Mahomet méditait d'inaugurer en Arabie devait, pour être adoptées par ses compatriotes, se rattacher aux traditions.

Il accepta le temple, il en chassa l'idole.

Telle fut la pensée de Mahomet dans son traité avec les Coraïtes <ou Coréischites>, découragés de la lutte, et dans le pèlerinage militaire et religieux qu'il résolut de conduire lui-même à Mecque.

Sa suite, composée d'idolâtres alliés autant que de musulmans fidèles, était une armée et un peuple. Deux mille mahométans à cheval et armés, douze mille Arabes de Médine et du désert, une file innombrable de chameaux caparaçonnés de rameaux et de fleurs, et chargés de riches présents pour le temple, arrivèrent en vue de la ville sainte. Quelques guerriers Coraïtes <ou Coréischites>, obstinés dans leur haine, étaient sortis de la ville, malgré la masse de leurs concitoyens, pour disputer les portes à Mahomet. Son chameau s'arrêta et s'agenouilla de lui-même à l'aspect des murs. Ses Arabes s'en étonnèrent: « Son chameau est donc rétif ? dirent-ils entre eux. – Non, leur dit le prophète, l'animal n'est point rétif, mais il s'est senti repoussé par la main invisible qui repoussa jadis l'éléphant du chef des Abyssins, prêt à fouler le sol de la Mecque; arrêtons-nous ici ! »

Mahomet négocia de là sa libre entrée dans la ville sainte. Les négociateurs Coraïtes <ou Coréischites> furent saisis de stupeur en voyant les respects que les Arabes, convertis ou idolâtres, rendaient devant eux au compatriote qu'ils avaient proscrit comme insensé et blasphémateur.

On recueillait l'eau dans laquelle il avait lavé son visage et ses mains; on disputait au vent le cheveu tombé de sa tête; on emportait la poussière sur laquelle s'était imprimée la trace de ses pas. « Je suis allié à la cour d'Héraclius, empereur des

Romains, de Byzance, et à la cour du grand roi de Perse dans sa capitale, disait à son retour à la Mecque le négociateur Orwa; mais je ne vis jamais de souverain vénéré de ses esclaves autant que Mohammed l'est de ses sectateurs ? »

Malgré les murmures de son armée, qui ne comprenait pas son indulgence, Mahomet signa un traité presque humiliant avec les Coraïtes <ou Coréischites>. « Pourquoi, lui dirent Omar, Ali, Aboubekre, ravaler notre religion triomphante par ces timides concessions aux incrédules ?

Je suis le serviteur de Dieu, répondit Mahomet à ces murmures, j'obéis à ses inspirations, il ne me trompera pas !

## LXXXIII

Il conclut une trêve de dix ans avec les Coraïtes <ou Coréischites>. Semblable à Henri IV à son entrée à Paris, il sembla traiter les vaincus en vainqueurs, et les vainqueurs en vaincus. Son triomphe pacifique de la Mecque ne fut qu'une imposante revue de ses forces, passée sous les murs du temple et sous les yeux de ses compatriotes éblouis.

Les murmures croissants de son armée ne l'ébranlèrent point dans son dessein aussi politique que magnanime.

« Je ne suis pas le prophète de mes amis, leur dit-il, mais le prophète de l'Arabie et de tous les croyants futurs dans le monde. »

Par respect pour les usages et pour les traditions, il n'entra pas cette fois dans la ville sainte. Il retourna à Médine sans avoir tiré l'épée, et profita de la paix avec les Coraïtes <ou Coréischites> pour étendre sa foi par des émissaires envoyés dans tous les royaumes ou empires limitrophes de l'Arabie[1].

Le roi de Perse[2] déchira avec mépris la lettre par laquelle Mahomet le conviait au culte du seul Dieu.

---

[1] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.* t II, p. 250, rapporte ces ambassades.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de Khosrô II qui régna de 591 à 628.

« Est-ce ainsi, dit le monarque offensé du titre d'apôtre de Dieu pris par Mahomet, qu'un homme qui est mon esclave doit me parler ? »[1] En apprenant cette réponse, Mahomet s'écria:

« Eh bien, que son empire soit déchiré comme il a déchiré mon message! » La malédiction ne devait pas tarder à s'accomplir par la main d'Ali !

Le roi d'Abyssinie traita ses envoyés avec plus de déférence. La ressemblance apparente de l'islamisme et du christianisme lui fit confondre les deux cultes et accepter l'alliance de Mahomet.

Le prince de la race copte[2], qui gouvernait alors l'Egypte indépendante et à demi chrétienne, accueillit ses ambassadeurs comme eux d'une puissance naissante qui l'aiderait à combattre les Romains. Il lui jura amitié ; il lui envoya en présent un cheval de race, et une mule blanche, fameuse par son instinct, nommée Doldol[3], que le prophète monta jusqu'à sa mort, enfin deux jeunes filles nobles de la race des Coptes. L'une nommée Sirin[4], fut donnée en mariage par Mahomet au poète de Médine, le célèbre Hassan. Il épousa l'autre vierge d'une merveilleuse beauté, nommée Maria et surnommée la Copte. Il l'aima avec une passion qui balança souvent l'empire d'Aïché sur son cœur.

---

[1] Note de l'Editeur. Selon Al Tabari, le roi de Perse déchire la lettre et ordonne qu'on lui emmène le Prophète enchaîné afin de voir comment il faut agir avec lui. Il dit au gouverneur du Yémen d'écraser le pays de Mahomet sous les pieds des éléphants. *In* Caratini Roger p. 465. *Op. cit.*

[2] Note de l'Editeur: Selon Caratini Roger *op. cit.* p. 463, le prince des Coptes serait peut-être une invention des historiens et des traditionnistes; d'après certains il désignerait Cyrus, patriarche d'Alexandrie vers 631.

[3] Note de l'Editeur. Doldol est la première mule qu'on voyait en Arabie, car les Arabes ne connaissaient ni l'usage des mulets, ni la manière de les produire *in* Tabari, *op. cit.* t. II, p. 334.

[4] Note de l'Editeur: elle serait la sœur de Maria la Copte.

Bientôt après, à la reddition d'une place forte de l'Arabie syrienne emportée par ses troupes[1], il épousa une autre princesse prise dans l'assaut. Elle se nommait Safya[2]; ses guerriers se la disputaient pour ses charmes. Mahomet, appelé pour juge entre les prétendants, étendit son manteau sur la captive et la consacra ainsi pour ses propres voluptés. Son triomphe faillit lui coûter la vie. Une des captives, nommée Zaynab[3], lui donna un festin dans lequel on servit une brebis empoisonnée. Il repoussa la chair de ses lèvres après l'avoir goûtée. Un de ses disciples, qui en mangea avant lui, tomba mort à ses pieds. Le poison fut constaté dans l'animal. « Malheureuse ! dit-il à Zaynab, quel motif t'a poussée à ce crime ? – Tu es le destructeur de ma nation, répondit la Judith arabe, j'ai voulu la venger sur toi si tu n'étais qu'un conquérant ordinaire, ou embrasser ton culte si le ciel te révélait le danger ! » Zaynab obtint son pardon en faveur de cette épreuve qui avait justifié le don de l'inspiration dans le prophète. Cependant le poison qu'il avait goûté circula depuis ce temps dans ses veines et multiplia les crises et les défaillances dont il fut de plus en plus visité.

## LXXXIV

L'extension et l'affermissement de sa puissance dans l'Arabie firent accueillir avec d'habiles égards ses ambassadeurs par Héraclius, empereur des Romains, à son passage en Syrie pour aller visiter Jérusalem. L'empereur plaça la lettre de Mahomet sur un coussin à brocart et combla

---

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit de la prise de l'oasis de Khaybar dont la population était composée de Juifs originaires de Palestine.

[2] Note de l'Editeur. Safiyya bint Huayy est une Juive de la tribu des Banou al Nadir, dont l'oncle Abou Yassir est l'un des plus farouches ennemis du Prophète. Après la victoire du Prophète elle avait été promise à un compagnon du Prophète nommé Dihya. Mahomet dédommagera Dihya en lui offrant dix têtes de bétail.

[3] Note de l'Editeur. Cet épisode est rapporté par Al Tabari, il s'agit de Zaynab Bint al Harith, épouse de Sallam, le chef des Banou al Nadir.

de présents ses envoyés. À leur retour, Mahomet, suivi d'une population et d'une armée innombrables, alla accomplir à la Mecque le pèlerinage longtemps suspendu[1].

À la tête de ce peuple, qui avait remplacé le sien, entouré de ses disciples, devenus ses généraux, monté sur sa chamelle Coswa, la plus renommée du désert, le sabre, symbole de ses victoires passées et futures, suspendu à sa ceinture, il rentra enfin dans sa patrie et dans le temple où il avait subi tant d'outrages.

Il n'en vengea aucune. Il accomplit religieusement, au nom du Dieu d'Abraham, tous les rites de l'ancien pèlerinage autour de la Kaaba et sur les collines sacrées de la Mecque.

Le peuple n'eut pas à changer une lettre de ses cérémonies, mais seulement une idée dans ses adorations. Il le laissa libre de se convertir ou de persévérer dans ses superstitions. Un nombre immense se convertit à l'aspect de la force irrésistible qui leur semblait justifier la mission du prophète ; il prit, en signe de parenté, une nouvelle épouse parmi les Coraïtes <ou Coréischites>. C'était la fille du chef Abou-Sofyan, nommée Habibé[2]; il rentra à Médine au milieu des fêtes de ces noces.

## LXXXV

Sayd, son guerrier favori, en ressortit aussitôt à la tête de l'élite de ses troupes pour marcher contre la Syrie. Les princes arabes de cette partie de l'Asie Mineure, alliés des Romains, avaient rassemblé contre le dominateur de l'Arabie indépendante une armée de cent mille combattants. Sayd

---

[1] Note de l'Editeur : On appelle ce pèlerinage *le pèlerinage de l'accomplissement* parce qu'il avait été projeté en 628 et accompli en 629.

[2] Note de l'Editeur. Habibé ou Habiba, neuvième épouse du Prophète, il s'agit d'un mariage politique en raison de l'importance de son père Abou Sofyan. Elle avait été la femme d'un mecquois Ubaydallah qui avait émigré avec elle en Abyssinie où il s'était converti au christianisme et où il mourut. *In Caratini Roger* op. cit. p. 354.

succomba sous cette nuée d'ennemis et perdit la vie dans la bataille[1]. Le drapeau de Mahomet que Sayd portait tomba avec lui. Djafar[2] le releva, d'un coup de sabre lui abattit la main droite; il saisit le drapeau de la main gauche, un autre coup de sabre lui trancha cette main; il continua à tenir l'étendard levé entre ses bras sanglants et sa poitrine jusqu'à ce qu'un coup de lance le renversât dans les plis du drapeau. Trois autres guerriers le relevèrent successivement et moururent. À la fin, Khaled[3] parvint à le tenir debout, à rallier ses troupes et à se replier sur Médine.

Mahomet, en apprenant le premier ce revers montra plus de douleur de la perte de ses amis que de la défiance de la fortune. Il alla visiter Esma, femme de Djafar, tué sous le drapeau, et se fit amener ses deux petits enfants ; il les embrassa et pleura sur eux. « Apôtre de Dieu, lui dit Esma inquiète, pourquoi pleures-tu ? – Ils n'ont plus de père ! » répondit le prophète.

En sortant de la maison de la veuve, il rencontra sur la place de Médine la fille de Sayd, qui ignorait également la mort de son père. Il serra en sanglotant dans ses bras. « Que veulent dire ces sanglots ? lui demanda la jeune fille. – Ce sont, répondit Mahomet, les regrets d'un ami sur la perte d'un ami ! »

Bien loin de reprocher leur revers à ses troupes vaincues, il marcha au-devant d'elles en signe d'honneur, suivi de la population entière de Médine. Il portait devant lui sur sa chamelle les fils en deuil de ses généraux tués pour lui. L'armée lui rapportait leurs cadavres. Il leur fit de magnifiques funérailles. Des élégies héroïques furent récitées à leur gloire. « Ne pleurez pas sur Djafar, dit en chaire le

---

[1] Note de l'Editeur. Sayd meurt en 629 à la bataille de Mu'ta.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de Djafar Ibn Abi Talib cousin du Prophète et frère d'Ali.

[3] Note de l'Editeur. Khalid ben al Walid, converti en 627, mort en 641 surnommé par le Prophète, le glaive de Dieu.

prophète, à la place des deux mains qu'il a perdues pour la foi, Dieu lui a donné deux ailes sur lesquelles il plane maintenant dans le paradis avec les esprits célestes ! » Il donna sa veuve Esma pour épouse à Aboubekre.

Le ciel sembla justifier sa confiance en dispersant comme la poussière la nuée de Syriens, de Romains et d'Arabes vainqueurs de Sayd. La discorde ne tarda pas à rompre le faisceau. D'ailleurs, Mahomet protégé par la nudité d'un désert sans vivres et sans eau, n'avait rien à craindre d'une expédition si nombreuse. Il pouvait attaquer partout sans être attaqué jamais dans sa capitale. L'espace et la solitude combattaient pour lui. Sa religion, portée à son gré par ses chameaux et par ses coursiers, était inaccessible dans son aire. La défaite, la victoire et le temps multipliaient de jour en jour ses sectateurs.

Le chef des Coraïtes <ou Coréischites>, Abou-Sofyan, beau-père de Mahomet, étant venu à Médine sans sauf-conduit pour négocier avec lui, entra chez sa fille Habibé et s'assit sur son tapis. Habibé retira le tapis des pieds de son père. « Que fais-tu, ma fille ? lui dit Abou-Sofyan, me trouves-tu donc indigne de m'y asseoir ? – Ce tapis, répondit Habibé, est le lit du prophète de Dieu, et tu es souillé par l'adoration des idoles ! »[1]

## LXXXVI

Les nombreux sectateurs qu'il avait maintenant à la Mecque et que la crainte empêchait encore de se déclarer le sollicitaient de venir enfin les affranchir de leur servitude morale ; d'un autre côté, le désir de relever la confiance de ses troupes, abattues par le dernier revers, lui commandaient une conquête trop longtemps suspendue. Il n'avait plus à redouter

[1] Note de l'Editeur. A la suite de cet épisode, le Prophète refusa de recevoir Abou Sofyan.

une résistance désespérée des Coraïtes <ou Coréischites>. Il marcha à la tête de vingt mille guerriers vers la Mecque, résolu d'y planter enfin son drapeau. À son approche, tout chancela dans les cœurs. Un de ses oncles, fils d'Abdelmotaleb, nommé Abbas, accourut au-devant de lui avec tous les siens et se déclara son disciple. Abbas lui servit de parlementaire avec ses compatriotes. Abou-Sofyan, général le plus accrédité dans la Mecque, hésitait encore. Abbas, par l'ordre de Mahomet, le flatta et lui conféra le droit de protéger tous ceux des ennemis du prophète qui chercheraient asile dans sa maison. Abbas plaça ensuite Abou-Sofyan sur une éminence d'où il pouvait voir défiler l'armée conquérante. Abou-Sofian se sentait écrasé du nombre des guerriers et de l'éclat de leurs armes. « Quels sont, dit-il à Abbas, ces hommes tellement bardés de fer qu'on ne voit que leurs yeux à travers la visière du casque ? – C'est Mahomet et sa garde, répondit Abbas. – Ah ! reprit Abou-Sofyan, en vérité la royauté du fils de ton frère est majestueuse ! – La royauté ! repartit Abbas, que dis-tu là ? As-tu oublié que le fils de mon frère n'est pas un roi, mais un prophète ? – C'est vrai, » dit le guerrier coraïte en se reprenant ; et il rentra dans la ville pour persuader à ses compatriotes qu'il était insensé de combattre contre cette force qu'il croyait surhumaine.

Mahomet divisa son armée en quatre corps et désigna des chefs pour les commander sous lui. Un de ses lieutenants s'étant écrié : « Gloire au prophète, c'est enfin aujourd'hui le jour du carnage ! » Mahomet, qui ne voulait point de sang sur son triomphe, le destitua à l'instant et nomma un autre commandant. Il rentra dans la ville[1] monté sur son chameau, ayant en croupe derrière lui l'enfant de son martyr Sayd, tué dans la dernière campagne. Aboubekre et Oçayd, ses lieutenants, étaient à cheval à côté de lui; sa garde, masquée de fer, le précédait et le suivait comme un nuage sombre. Il

[1] Note de l'Editeur. Il rentra dans la ville le 11 janvier 630.

portait sur sa tête un turban noir, signe de terreur qu'il n'avait jamais ceint jusqu'à ce jour. Il se fit dresser sa tente sur une éminence d'où il dominait la ville entière.

## LXXXVII

Mahomet avait livré à la vengeance d'Ali dix-sept proscrits exceptés de tout pardon[1]. Ali et ses soldats les poursuivaient pour les tuer. Deux d'entre eux cherchèrent asile contre la mort dans la maison d'une cousine du prophète, fille d'Aboutaleb nommée Hâni. Elle refusa d'ouvrir sa porte aux bourreaux d'Ali, et courut vers la tente de Mahomet pour implorer leur grâce. En la voyant, Mahomet interrompit sa prière et fit quelques pas au-devant d'elle. « Sois la bienvenue, ma cousine, lui dit-il; que désires-tu de moi ? – Je te demande, dit Hâni, la vie de deux hommes qui sont venus se placer sous la protection de mon foyer. – Tes protégés sont les miens, répondit-il; que nul ne les touche ! »

Il monta ensuite à cheval et fit le tour du temple. Ayant vu une colombe de bois sculptée suspendue encore au toit, il la brisa contre la muraille. À ce signal, les trois cent soixante simulacres d'idoles qui formaient la corniche extérieure du temple furent précipités en poussière sur le parvis. « La vérité est venue, s'écria-t-il, que les ombres et les mensonges s'évanouissent ![2] Coraïtes <ou Coréischites>, il n'y a plus d'autres Dieu que Dieu ! Il a rempli aujourd'hui ses promesses à son serviteur, et fait triompher son nom unique des ennemis qui le défiguraient ! Plus d'idolâtrie ! plus d'inégalités sur la terre ! plus de superbe différence fondée sur l'antiquité des généalogies et des ancêtres ! Tous les hommes

---

[1] Note de l'Editeur. En fait le nombre des condamnés à mort de Mahomet s'élève à dix. Cf. Caratini Roger, *op. cit.* p. 488-489.

[2] Note de l'Editeur. Ceci fait référence à la sourate XVII, 81 : « La Vérité est venue et l'Erreur a disparue. Car l'Erreur est destinée à disparaître.

sont enfants d'Adam, et Adam est l'enfant de la poussière ! Le but commun de la création est une société fraternelle ! Le but apprécié de Dieu est celui qui le craint et le sert le mieux sur la terre ! »[1]

Puis il promulgua, avec une amnistie générale, l'oubli de toutes ses injures personnelles.

Il s'assit ensuite devant la porte du temple, rendu par sa parole et par ses armes au Dieu unique, et sembla jouir, dans une profonde extase, de l'accomplissement de sa mission et de l'extension future de sa loi.

Aboubekre lui amena un vieillard aveugle âgé de près d'un siècle, et qui désirait avant de mourir, toucher la robe du prophète, dont il attendait depuis longtemps l'avènement pour détruire les superstitions de sa race.

« Pourquoi avoir fait sortir ce vénérable scheik de sa maison ? dit Mahomet à Aboubekre ; je serais allé moi-même le visiter dans sa demeure ! » Il fit asseoir le vieillard sur son tapis, et, lui passant familièrement la main sur la poitrine, il lui proposa de prononcer la formule de la conversion au Dieu unique. Le vieillard la prononça avec des larmes de joie !

Il alla de là se placer sur une éminence de la colline de Sàfa, où il reçut le serment de toute la population fidèle. Cette conversion en masse de la patrie de Mahomet à l'islamisme alarma de nouveau les Médinois. « Il va établir sa capitale dans la ville de son berceau, disaient-ils tout bas entre eux. – Non, dit Mahomet fidèle à la reconnaissance, je jure de vivre et de mourir avec vous ! »

---

[1] Note de l'Editeur. Ceci fait référence à la sourate ILIX, 13 : « *Ô hommes ! nous avons crée d'un mâle et d'une femelle, et Nous avons fait de vous des nations et des tribus, pour que vous vous connaissiez, le plus noble d'entre vous, auprès d'Allah, est le plus pieux, Allah est certes Omniscient et Grand-Connaisseur.*

## LXXXVIII

Des Arabes d'une des tribus de son armée ayant rencontré à la Mecque un guerrier d'une autre tribu qui, selon leur ancien rite, leur devait du sang, le tuèrent. Mahomet fit venir devant son tribunal les meurtriers : « Quand Dieu a créé la terre, leur dit-il sévèrement, il a accordé à la Mecque le privilège d'être un lieu d'asile et de paix où nul n'exercerait de vengeance ni sur un homme ni sur un arbre ! Obéissez à Dieu, qui défend le meurtre ! » Et il paya lui-même le prix du sang de la tribu offensée !

Peu après il donna l'exemple du sacrifice de la vengeance envers ceux qui l'avaient blessé dans le plus vif de son cœur. Un homme féroce, nommé Habbar, avait renversé, d'un coup du bois de sa lance, sa fille Zaynab de son chameau, au moment où elle sortait de la Mecque pour aller rejoindre son père à Médine. Zaynab était alors enceinte ; elle était morte peu de temps après, des suites de sa chute, dans les bras de son père. Habbar osa se présenter à Mahomet pour réclamer l'amnistie en faisant la profession de foi. « Va en paix, lui dit-il, tout est couvert par ton retour au vrai Dieu ! »

Un autre infidèle, nommé Ikrima[1], était déjà embarqué sur la mer Rouge pour fuir la vengeance du vainqueur. Mahomet lui envoya son turban noir en signe de paix. Ikrima revint à la Mecque. Quand il fut prêt de paraître devant le prophète, Mahomet craignit que ses guerriers, emportés par la colère à son aspect, ne l'insultassent d'un geste. « Ikrima va se convertir, leur dit-il, que personne n'insulte ici le nom de son père; insulter les morts, c'est blesser les vivants. »

Le nègre Wahchi, meurtrier d'Hamzà, l'oncle chéri du prophète, les femmes qui avaient mutilé les cadavres des

---

[1] Note de l'Editeur. Ikrima Ben Abu Djahl. Il est le fils d'un des plus violents adversaires de Mahomet, mort à Badr. Le motif de sa condamnation était d'avoir prit part à toutes les actions violentes de son père.

croyants sur le champ de bataille du mont Ohud, enfin Hind elle-même, la furie qui avait sucé le sang du cœur d'Hamzà, furent épargnés. Hind, cachée sous un déguisement dans le groupe des femmes qui venaient faire la profession de foi devant Mahomet, espérait échapper à son regard. Il la reconnut et l'apostropha par son nom. « Oui, je suis Hind, lui dit-elle pardonne-moi le passé ». Elle rentra pardonnée dans sa maison et y brisa les vaines idoles qui n'avaient pu protéger sa patrie.

## LXXXIX

Après ces actes de souveraineté, Mahomet alla prier sur le tombeau de sa première épouse, la vertueuse Kadidjé. Il y resta longtemps abîmé dans un recueillement qu'on n'osa ni interroger ni interrompre. Nul ne peut mesurer le débordement intérieur de pensées, de souvenirs, de tristesses, de joies de Mahomet longtemps martyr, enfin triomphant, qui voit son œuvre accomplie et qui vient pour ainsi dire la déposer sur le cercueil de celle qui fut, dans le temps de l'incrédulité générale, la première croyante, la première néophyte et la première confidente de son grand dessein. La mort de Kadidjé enlevait à Mahomet la plus douce jouissance de sa conquête, celle de faire triompher avec lui l'épouse qui avait partagé volontairement ses persécutions et ses mépris. Mais il la couronna comme Inès, après sa sépulture, par les versets du Coran à la louange de cette *femme de foi*[1].

## XC

Avant de retourner à Médine, Mahomet dispersa la plus grande partie de son armée dans l'Arabie Pétrée, pour imposer par l'exemple de la Mecque, et par l'appareil de la force, la

[1] Note de l'Editeur. Il s'agit d'une allusion à la sourate XXXIII, 49.

soumission à toutes les tribus. Ses lieutenants avaient ordre de se présenter moins en conquérants qu'en alliés; il leur était défendu de verser le sang. L'un d'eux, Khaled, transgressa cet ordre et massacra une tribu qui venait prononcer l'acte de foi au *Dieu unique !* En apprenant ce massacre, Mahomet indigné leva ses bras au ciel et s'écria : « Mon Dieu, je suis innocent du crime de Khaled ! »

Dans sa marche vers Médine, il fut attaqué, cependant, à la sortie du défilé d'Arafat par une coalition de guerriers des tribus infidèles, commandée par un vieillard aveugle, âgé de plus de cent ans. Son bras ne pouvait plus manier le sabre; mais sa vieille expérience en faisait toujours l'oracle du désert. Il passait les revues de ses rassemblements, non à la vue, mais au bruit de leurs hordes, qu'il reconnaissait sans qu'on eût besoin de les lui nommer. « Nous sommes à telle place, disait-il, c'est un bon champ de bataille pour la cavalerie, le sol n'est ni rocailleux ni mouvant ! – J'entends bêler les brebis de telle tribu ; - j'entends braire les ânes de telle autre ; - j'entends les pas des chameaux de celle-ci, - j'entends le sabot des coursiers de celle-là ; - j'entends pleurer les enfants et chuchoter les femmes derrière les guerriers. »

Cette multitude, débouchant tout à coup des gorges des montagnes qui cachaient leurs escadrons, refoula et dispersa les musulmans jusque autour de Mahomet lui-même ; il faillit périr dans son triomphe. Lançant sa mule blanche Doldol à toute course et s'arrêtant sur une éminence, il parvint avec peine à rallier ses soldats épouvantés. « À moi ! criait-il d'une voix tonnante, à moi ceux qui ont prêté serment de mourir sous l'*acacia* ! » Ce souvenir sacré arrêta les faibles et raffermit les braves. Le combat tourna contre les infidèles. Mahomet, s'élevant sur ses étriers pour dominer de l'œil la mêlée, battit des mains de joie et s'écria : « Enfin voilà le feu rallumé dans la fournaise ! »

Ali coupe les jarrets du chameau qui portait le scheik centenaire, le drapeau roule avec l'animal et le cavalier dans la poussière, la victoire est aux musulmans. À cette chute du drapeau, Mahomet s'exalte : « Couche-toi, Doldol, dit-il à la mule intelligente. » La mule s'agenouille, le prophète ramasse une poignée de poussière et la lance au loin en malédiction contre les infidèles.

## XCI

Cependant le vieux chef des coalisés, remonté sur un autre chameau, et placé par ses fils dans une litière suspendue, fuyait dans une gorge des montagnes. Un jeune guerrier de Mahomet, Rabbya, atteint le chameau, et, croyant s'emparer d'une captive, il ouvre la litière et voit un vieillard : « Qui es-tu et que veux-tu ? lui dit l'aveugle. - Je suis Rabbya, guerrier de Mahomet, et je veux te donner la mort ! » À ces mots, Rabbya frappe le prisonnier d'un coup de sabre mal assuré qui le blesse seulement à la gorge. « Enfant, dit le vieillard, ta mère t'a armé d'un sabre mal affilé ; prends le mien qui est au fond de ma litière, frappe-moi ensuite entre la nuque et le crâne : c'est ainsi qu'autrefois j'ai abattu bien des têtes ! Et, quand tu verras ta mère, dis-lui que tu as tué le vieux fils de Simna. Ta mère te dira ce que me doivent les femmes de ta tribu ! »

Rabbya, après avoir entendu ces paroles, fouille la litière, prend le sabre et coupe la tête de son prisonnier. En le dépouillant de ses vêtements, il s'étonna de trouver tout son corps velu comme celui d'un animal des forêts, à l'exception de l'intérieur des jambes, que le frottement perpétuel du coursier de guerre avait poli comme du marbre. Il porta à sa mère la tête chenue. En la voyant, sa mère pleura : « Malheureux, dit-elle, tu as tranché la tête d'un homme à qui trois femmes de tes ancêtres ont dû autrefois l'honneur et la vie ! »

## XCII

Mahomet poursuivit les restes de la confédération, réfugiés et fortifiés dans la ville de Taïef[1]. Chefs, guerriers, femmes, troupeaux, tout tomba dans ses mains. Une femme, rudoyée par les vainqueurs, s'écria : « Respectez-moi, j'appartiens de près à votre prophète ! » On la conduisit devant Mahomet. « Prophète de Dieu, lui dit-elle, je suis Chaïma, fille de Halîma, ta nourrice !- Quelle preuve me donnes-tu de ce que tu es ? répondit Mahomet. – La trace d'une morsure que tu me fis à l'épaule, un jour que je te portais enfant sur mon dos. » Elle se découvrit et montra la cicatrice des dents de son frère de lait. La mémoire de son enfance et des soins maternels reçus, quand rien ne présageait sa grandeur dans cette pauvre tente, attendrit Mahomet. Ses yeux se mouillèrent ; il ôta son propre manteau et l'étendit à terre pour en faire un tapis à sa sœur de lait. « Si tu veux rester avec moi, lui dit-il, je te traiterai en fille de ma mère ; si tu préfères retourner dans ta tribu, je t'y assurerai un sort riche et paisible. » La fille du désert préféra sa tente à Médine. Elle partit enrichie des dons de Mahomet[2].

## CIII

Les vaincus lui envoyèrent, sous les murs de Taïef, des parlementaires pour redemander leurs captives et leurs biens[3]: « Prophète de Dieu, lui dit un vieillard chargé de porter la parole pour sa patrie, tu as été élevé au milieu de nous ! Ces femmes, que la victoire t'a livrée, sont les tantes, les sœurs, les cousines de ta nourrice, de ta seconde mère. Par le lait que

---

[1] Note de l'Editeur. Cette ville tombe en février mars 630.

[2] Note de l'Editeur. Cette histoire est reprise de la chronique d'Al Tabari, *op. cit.* t. II, p. 293.

[3] Note de l'Editeur. Le compte rendu de cet épisode se trouve dans la chronique d'Al Tabari, *op. cit.*. t. II, p. 297 et suivantes.

tu as sucé, tu es devenu leur parent; rends-leur la liberté, ce sera une générosité digne de ta piété ! Si nous parlions aux rois de Perse ou de Syrie, ils repousseraient nos supplications; mais toi, pourrais-tu nous contrister par un refus ? » Les captives furent rendues, sur la prière de Mahomet à ses guerriers; ils ne gardèrent que les autres dépouilles. Vingt-quatre mille chameaux, quarante mille moutons, des milliers de coursiers et des trésors en bijoux et en or monnayé furent partagés entre les vainqueurs. Mahomet remit sa part aux Arabes qui consentirent à professer l'islamisme. « J'achète des âmes au vrai Dieu, » dit-il.

Ce partage souleva des murmures[1] : « Tu n'es pas juste, prophète, lui dit insolemment un Arabe. - Malheur sur toi !» lui répondit le prophète indigné. Omar, présent, voulut frapper le téméraire de son sabre. « Ne le touche pas, Omar, dit Mahomet ; la Providence a des vues sur cet homme: une secte doit naître de lui qui traversera l'islamisme, comme une flèche trop fortement lancée traverse le but. » Cette prophétie, inspirée sans doute à Mahomet par le germe d'un schisme parmi les musulmans, dont il avait connaissance, ne tarda pas à se vérifier dans une secte de mystiques exagérateurs de la religion pratique de Mahomet.

## XCIV

« L'apôtre nous oublie, murmuraient aussi les Médinois, il n'a de faveurs que pour ses compatriotes ingrats de la Mecque. » Instruit de ces murmures, Mahomet les rassembla. « Je connais vos reproches secrets, leur dit-il, quand je suis venu chez vous, il y a huit ans, vous étiez dans les ténèbres : qui vous a éclairés ? vous étiez faibles contre vos ennemis,

[1] Note de l'Editeur. Le partage donne lieu à des contestations car Mahomet distribue en priorité le butin à des chefs Coraïtes <ou Coréischites> ralliés récemment à lui comme Abou-Sofyan, *in* Caratini Roger *op. cit.* p. 101

qui vous a rendus puissants ? vous étiez en discorde entre vous, qui vous a unis ? N'est-ce pas moi ? – Oui ! s'écrièrent les séditieux, touchés de ces vérités, et nous te devons de la reconnaissance !

- Eh bien, non, reprit généreusement Mahomet, c'est moi qui vous en dois! Vous pourriez me répondre autrement que vous ne me répondez, vous pourriez me dire à votre tour ; Tu es venu à nous fugitif, et nous t'avons recueilli ; proscrit, et nous t'avons soutenu ; pauvre et nous t'avons enrichi ; accusé d'imposture, et nous avons cru en toi ; repoussé de tout le monde quand tu annonçais ta parole, et nous avons adopté ta loi! Voilà ce que vous pourriez me dire, et vous auriez dit la vérité !

- Non, non, répliquèrent les Médinois, c'est nous qui devons tout à Dieu et à son apôtre ! »

Les larmes d'attendrissement et de réconciliation coulaient à la fois des yeux de Mahomet et des yeux des mécontents pendant ce dialogue, combat de reconnaissance. « Amis, reprit Mahomet d'une voix entrecoupée par ses sanglots, vous vous êtes affligés de n'avoir pas votre part à des biens périssables donnés par moi à des hommes de peu de foi, qu'il faut bien acheter par des récompenses charnelles à la cause de Dieu ! Mais vous, qui êtes fermes et désintéressés dans votre foi, je n'avais pas besoin de vous séduire à la vérité ! Que d'autres emmènent chez eux des troupeaux de brebis et de chameaux; vous, vous ramenez avec vous le prophète de Dieu dans vos familles ! Par celui qui tient dans ses mains le cœur des hommes, j'appartiens aux croyants de Médine et je serai toujours avec eux! Mon Dieu ! poursuivit-il avec un accent de supplication lyrique, comme s'il eût mis le peuple dans la confidence de ses entretiens avec le ciel ; Mon Dieu ! sois propice aux Médinois mes alliés, mes fidèles! Etends ta miséricorde sur eux du père au fils, et de génération en génération ! »

Le peuple fut tellement remué par cette éloquence et par cette invocation, qu'il s'écria : « Nous sommes satisfaits de notre part, nous combattons pour le ciel et non pour des dépouilles. Toutes les barbes, dit le Kitab-al Aghani[1], furent baignées de larmes. »

## XCV

Après ce partage des dépouilles, il revint encore une fois à la Mecque pour y consolider sa domination et y instituer un vice-roi sous ses ordres[2]. Pendant ce voyage, un de ses nouveaux convertis de Taïef lui demanda la permission d'aller prêcher l'islamisme dans sa ville, encore mal soumise à la foi nouvelle. Mahomet le lui déconseilla. Mais le zèle du martyre pressait le croyant. Il entra dans sa ville natale, et prêcha le peuple du haut d'un balcon de sa maison. Une flèche, partie des rangs des idolâtres, lui coupa la parole et l'étendit mourant sur son seuil.

Il remercia Dieu en tombant d'avoir été frappé pour sa cause, et demanda pour toute vengeance d'être enseveli au milieu des tombes des musulmans morts à l'assaut de Taïef.

## XCVI

La dernière femme de Mahomet, Maria la Copte, qui était chrétienne, lui donna un fils à son retour dans Médine. Il le nomma Ibrahim et célébra des fêtes splendides à sa naissance. Sa belle esclave Maria fut affranchie par Mahomet en reconnaissance de l'enfant qu'elle avait conçu. « Le fils, dit-il dans le Coran, affranchit la mère ! » Les esclaves fécondes

---

[1] Note de l'Editeur. Recueil de poésies et de chansons. Les plus célèbres sont ceux de Abul-Fardj'Al Isfahani ou de Orwa ben el Ward.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit d'Attab d. Assid qui s'était converti le jour même de la prise de la Mecque et resta gouverneur de cette ville jusqu'en 634. *in* Caratini (R.) *op. cit.* p. 517.

devinrent ainsi libres par la maternité. Toutes les femmes de Médine se disputèrent la gloire de donner leur lait au fils et à l'héritier du prophète. Il lui donna pour nourrice une femme illustre par sa naissance, épouse d'un de ses guerriers. Il allait souvent visiter l'enfant chez sa nourrice. La mort, qui semble envier la postérité aux grands hommes, lui enleva promptement ce fils. Ses ennemis qui regardaient la privation d'enfant mâle comme une disgrâce céleste, donnèrent à Mahomet le surnom ignominieux d'homme sans continuation de lui-même[1].

Des querelles domestiques troublèrent, depuis ce jour, la paix de son harem. La fécondité de Maria la lui avait rendue plus chère. Son affranchissement interdisait au prophète les rapports de tendresse que la loi permettait avec son esclave[2]. Les autres femmes légitimes de Mahomet, jalouses des fréquentes visites qu'il faisait à Maria, murmurèrent contre ces préférences[3]. Sa seconde femme, Hafsa, rentrant un jour inopinément dans sa chambre, surprit Maria sur le tapis du prophète; elle éclata en reproches et en sanglots. Mahomet, craignant les accès de jalousie que ses entretiens avec la jeune mère d'Ibrahim soulèveraient dans son intérieur, pria Hafsa de ne rien révéler à ses compagnes[4], et lui jura qu'il ne reverrait jamais Maria. Hafsa promit tout et ne tint point sa parole. Elle confia l'aventure à Aïché, son amie. Aïché, fière et jalouse, ébruita partout sa colère. Mahomet punit ces rivales en répudiant Hafsa et en s'éloignant d'Aïché pendant un mois. Il ne témoigna sa tendresse qu'à la mère de son fils.

---

[1] Note de l'Editeur. Rodinson (M), *op. cit.* p. 80 insiste sur le malaise de Mahomet qui n'a pas de descendance mâle.

[2] Note de l'Editeur. Une esclave doit être affranchie pour s'unir à son maître qui n'est pas tenu de payer une dot. L'affranchissement équivaut au don nuptial que le mari doit verser à sa femme et sans lequel le mariage est impossible *Iin Mansour Fahmy,* op. cit., p. 78.

[3] Note de l'Editeur. Cet épisode est daté de 629.

[4] Note de l'Editeur. La sourate LXVI, III dit « *Lorsque le Prophète confia un secret à l'une de ses épouses et qu'elle l'eût divulgué.*

Omar, père d'Hafsa, Aboubbekre, père d'Aïché, prirent parti pour leurs filles. Mahomet craignit de les aliéner de lui plus longtemps. Il reprit Hafsa, il rendit sa tendresse à Aïché; mais il promulgua un verset spécial du Coran pour légitimer sa faiblesse de cœur pour l'Egyptienne. « Femme, dit ce verset, si vous vous insurgez contre le prophète, sachez que Dieu se déclare pour lui. Il ne tiendrait qu'à lui de vous répudier toutes, et le Seigneur lui donnerait des épouses meilleures que vous ! »[1] Ces dissensions féminines ne flétrirent pas aux yeux des Arabes la divinité de sa mission.

Des centaines de vieillards, députés des peuplades les plus lointaines, venaient lui apporter la soumission et les tributs de l'Arabie. Les ambassadeurs des Arabes errants disputaient aux Arabes sédentaires à Médine la prééminence dans l'affection du prophète. Des luttes d'éloquence et de poésie s'établirent sur ce texte entre les orateurs et les poètes des deux races. « Nos généalogies, disaient les Bédouins, nous assurent la noblesse et l'empire; nous sommes les guerriers et les sages ; nous coupons les têtes qui prétendent se lever au niveau des nôtres ! - Nous sommes les hôtes et les compagnons de Mohammed, répondait pour les Médinois le poète Hassan ; pour défendre sa vie, nous avons exposé celles de nos femmes et de nos filles ! Quoi ! vous osez parler de noblesse et de gloire devant nous, vous qui donnez des nourrices à nos enfants et des esclaves à nos demeures ! »

Les ambassadeurs bédouins confessent la supériorité du génie d'Hassan, le poète du prophète. Cependant Mahomet voulut les consoler en s'entretenant avec un jeune homme d'entre eux qui était demeuré, à cause de la modestie de son âge, à la garde des chameaux, hors de la ville. Après avoir

---

[1] Note de l'Editeur. La sourate LXVI, 5, dit : *« S'il vous répudie, il se peut que son Seigneur lui donne en échange des épouses meilleures que vous, musulmanes, croyantes, obéissantes, repentantes, adoratrices, jeûneusse, déjà mariées ou viergse.*

entendu ce jeune orateur qui surpassait en sagesse et en persuasion les vieillards : « Véritablement, s'écria-t-il, l'éloquence est la magie de l'âme ! » Il en fit un missionnaire de sa foi dans le désert. Ce disciple lui convertit des milliers de tentes.

## XCVII

Des prêtres et un évêque des Arabes chrétiens de Syrie virent, à la même époque, à Médine s'informer, dans des conférences avec Mahomet, des rapports ou des différences entre les deux religions, entre lesquelles l'unité de Dieu, la fraternité, l'égalité, l'aumône, l'abstinence, la vénération du Christ semblaient établir un dogme commun. Mahomet leur déclara, dans une conférence solennelle hors des murs, qu'il reconnaissait le *Christ pour le prophète par excellence, la parole de Dieu, le serviteur parfait de son Père; mais Jésus, comme Adam, avait été formé de poussière.* Et comme l'évêque insistait et argumentait pour lui prouver que « Jésus-Christ était Dieu, fils réel de Dieu, seconde personne d'une trinité également divine dans tous ses membres, » Mahomet proféra ce verset du Coran, qui finit les discussions : « À ceux qui continueront de disputer contre toi, quand tu seras convaincu que la vérité est en toi, réponds que Dieu décide lui-même entre nous ! »

## XCVIII

Un jour ses détachements lui amenèrent une captive d'une haute noblesse et d'une admirable beauté.

« Apôtre de Dieu, lui dit-elle, mon père n'est plus ; à l'approche de tes guerriers, mon frère, mon unique protecteur, a fui dans les montagnes, je ne puis espérer d'être rachetée de l'esclavage, c'est de ta magnanimité seule que j'implore ma

délivrance. Mon père était un homme illustre, le chef de sa tribu, un homme qui rendait la liberté aux prisonniers, qui protégeait l'honneur des femmes, accueillait les hôtes, nourrissait les pauvres, consolait les affligés, ne renvoyait jamais personne mécontent. Je suis Sofana, fille de Hatim[1] ! – Laissez aller cette fille libre, dit Mahomet à Ali ; son père était humain et charitable ; Dieu aime les bienfaisants : s'il n'avait pas adoré les dieux de chair, je prierais pour lui ! »

La captive délivrée alla rejoindre en Syrie son frère qui se nommait Adi. Adi accourut, pénétré de reconnaissance, rendre grâce au prophète d'avoir délivré et respecté sa sœur. Il embrassa la foi de son bienfaiteur et convertit ensuite toute sa tribu de l'idolâtrie.

## XCIX

Un poète célèbre de l'Yémen, nommé Caab[2], après avoir écrit des imprécations acerbes contre le nouveau culte, désira voir le prophète sans en être connu. Il changea de nom, franchit le désert, fit agenouiller son chameau à la porte de la mosquée de Médine et entra.

Il vit un homme d'un aspect majestueux qui, circulant de groupe en groupe, parlait aux uns, saluait les autres, et recevait de tous des témoignages extérieurs de déférence. Il s'approcha : « Apôtre de Dieu, lui dit-il, si je t'amenais Caab, lui pardonnerais-tu ? – Oui, dit Mahomet. – Eh bien, je suis Caab ! » À ce nom odieux à Médine, les guerriers demandèrent à Mahomet la permission de tuer ce blasphémateur. « Non, dit Mahomet, je lui ai donné la vie. » Caab alors récita à haute voix une poésie fameuse depuis,

---

[1] Note de l'Editeur. Hatim, personnage effectivement célébré dans la littérature arabe pour son hospitalité.

[2] Note de l'Editeur. Ka'b Ibn Malik.

appelée *Càcida-el-Borda*, et qui passe pour le chef-d'œuvre des hymnes arabes :

« Sàad, ma bien-aimée, s'est éloignée de moi ; mon cœur depuis ce temps, languissant et arraché de ma poitrine, la suit comme un captif qu'elle traîne par une corde... »

Une transition lyrique ramenait la pensée du poète à Dieu et à son révélateur au cœur des hommes. Quand le poète eut dit ces vers,

« Le prophète est un flambeau qui dissipe la nuit de la terre, c'est un glaive que Dieu a retiré du fourreau pour anéantir l'impiété ! »

Mahomet lui jeta son manteau en signe d'enthousiasme et de libéralité. Cette poésie, devenue sacrée, s'appelle dans les traditions, l'*Hymne du manteau.* Un khalife, successeur de Mahomet, acheta depuis ce manteau de la famille de Caab. Il est conservé encore aujourd'hui par les Ottomans, comme une relique de leur législateur[1].

## C

On appela la neuvième année de l'Hégire, depuis la fuite de Mahomet, l'*année des ambassades*[2]. C'était pour lui l'année de la moisson. L'unité de Dieu avait germé dans toute l'Arabie et au delà. Les routes étaient couvertes de caravanes qui venaient rendre hommage à Mahomet, et qui rapportaient sa doctrine aux populations de l'Orient.

Le Coran, sorti verset par verset, à diverses époques, des lèvres du prophète législateur, était recueilli et classé par les disciples. La vertu et le vice de ce code étaient de confondre dans une même théocratie la religion et la législation civile. Cette unité de la loi civile et de la loi religieuse serait la

[1] Note de l'Editeur. Ce manteau est encore conservé dans un kiosque du palais de Topkapi à Istambul.

[2] Note de l'Editeur. Egalement appelé *L'année des députations* soit l'année 630.

perfection des institutions humaines si le législateur était infaillible ; la loi deviendrait ainsi divine et humaine à la fois ; la conscience parlerait comme l'autorité, et Dieu comme le prince. Le sujet ou le citoyen ne serait que le fidèle ; le ciel et la terre seraient confondus dans le gouvernement.

Mais l'inconvénient des théocraties telles que celle que fondait Mahomet, est de lier à un dogme religieux, qui doit être absolu et immuable, une loi civile qui doit changer avec le temps, les mœurs, le progrès des idées, les nécessités de la politique. On attache ainsi par un lien indissoluble l'éternité au temps, Dieu à l'homme, la vie à la mort. Quand les lumières plus avancées disent au gouvernement et au peuple: changez vos lois, votre administration, votre politique ; la religion inviolable dans ses préceptes et dans ses traditions, leur dit: Ne changez pas une lettre de votre loi, car votre loi fait partie de moi-même! Ainsi dépérissent et meurent les peuples théocratiques qui n'ont pas séparé le pouvoir religieux et le pouvoir civil. Les théocraties sont les plus forts des gouvernements à leur origine, les plus retardataires et les plus incorrigibles à leur décadence.

L'islamisme n'était pas seulement un *théisme* proclamant Dieu dans la raison et ne l'honorant que par les bonnes œuvres; il était de plus une théocratie, c'est-à-dire le règne sacré et perpétuel d'un pontife souverain sur la terre. C'est par là qu'il devait s'étendre et se perpétuer comme religion, mais qu'il devait s'affaiblir comme empire.

## CI

Mahomet sentait désormais végéter et fructifier par toute l'Arabie la vérité de l'unité, de l'immatérialité de Dieu qu'il avait semée avec sa parole ; partout les idoles faisaient place au Dieu unique, il sentait que sa mission était accomplie et que le temps ferait le reste. Des symptômes d'affaiblissement

dans ses forces lui annonçaient la fin de sa carrière. Il voulut faire, avant de mourir, un pèlerinage d'adieu à la Mecque[1]. Suivi de tous les chefs de ses armées et d'un peuple innombrable, il y parla pour la dernière fois aux Arabes rassemblés autour de leur pontife sur la colline de Sâfa. Monté sur son chameau pour être vu de plus loin par la multitude qui couvrait les flancs de la colline, il parla du haut de cette chaire, tribune appropriée à l'oracle du désert. Comme sa voix, quoique toujours grave et sonore, était affaiblie par ses longues prédications, des disciples, choisis au retentissement de leurs voix, étaient échelonnés de distance en distance pour se redire les uns aux autres les paroles proférées par le prophète et pour les répéter à ces milliers de croyants en les répercutant jusqu'aux extrémités de cet immense auditoire. La tradition a conservé textuellement ce dernier discours du prophète de l'Arabie[2].

« Ô hommes ! dit Mahomet, retenez mes paroles, car je ne sais si l'année qui va naître me reverra encore dans ce lieu sacré au milieu de vous !

« Soyez cléments et équitables entre vous !

« Que la vie et les biens de chacun soient sacrés pour tous, comme ce mois et ce jour sont sacrés pour tous les croyants !

« Sachez que vous comparaîtrez tous devant le Seigneur, et qu'il vous demandera compte de vos actions !

« Que tout homme qui a reçu un dépôt le restitue fidèlement quand on le lui redemandera !

« Que celui qui prête à son frère ne demande point de salaire de son argent ! le débiteur ne rendra que le capital reçu!

---

[1] Note de l'Editeur. Il part de Médine le 20 février 632.

[2] Note de l'Editeur. Ce prône est son testament religieux. Comme il était faible, il murmura les paroles de son sermon à Bilal qui les répétait, *in* Caratini, *op. cit.* p. 521.

« L'intérêt des sommes prêtées est supprimé à commencer par l'intérêt des sommes dues à ma famille !

« On ne poursuivra plus la vengeance des meurtres, à commencer par celui de mon cousin Rabia fils de Harith fils d'Abdelmotaleb ! Il y aura douze mois dans l'année ; quatre de ces mois seront spécialement sacrés !

« Ô hommes ! vous avez des droits sur vos épouses, et elles ont également des droits sur vous ! Leur devoir est de ne point déshonorer votre maison par l'adultère ; si elles y manquent, Dieu vous permet de vous éloigner d'elles et de les châtier, mais non pas jusqu'à la mort. Vous devez les traiter avec indulgence et avec tendresse ! Souvenez-vous qu'elles sont dans vos maisons comme des captives qui sont soumises à un maître, et qui n'ont rien réservé à elles ! Elles vous ont livré leur corps et leur âme sous la foi de Dieu ! Elles sont un dépôt sacré que Dieu vous a confié !

« Ô hommes! écoutez encore mes paroles et gravez-les bien dans vos esprits! Je vous laisse une loi qui, si vous y restez fermement attachés, vous préservera à jamais de l'idolâtrie, de l'impiété et de l'erreur; une loi lumineuse, intelligible à tous, formelle ; un Coran inspiré[1] par la ciel!

Ô hommes ! écoutez mes paroles et gravez-les dans vos esprits. Sachez que tous les musulmans sont frères ! Nul ne doit s'approprier ce qui appartient à son frère, à moins qu'il ne le reçoive de lui, de son plein gré ! Gardez-vous de l'injustice, elle entraînerait votre perte éternelle ! »

Prenant ensuite tout ce peuple à témoin des grands changements qu'il avait opérés dans leur foi et dans leurs mœurs en détruisant le culte des idoles : « Ô mon Dieu ! s'écria-t-il comme un homme qui interroge avec confiance son juge ; ô mon Dieu ! ai-je bien rempli ma mission ?

- Oui, prophète, tu l'as bien remplie, répondirent des milliers de voix dans le peuple.

---

[1] Note de l'Editeur. Le texte lamartinien est fidèle au texte d'origine.

- Ô mon Dieu ! reprit avec plus d'assurance le prophète, entends, en ma faveur, ce témoignage de tes créatures ! »

Il descendit de son chameau, fit la prière et s'écria en se relevant : « Aujourd'hui, ô croyants ! j'ai terminé l'œuvre de votre foi religieuse ; ce que j'avais à vous donner est donné; l'islamisme est la foi que Dieu et son prophète attendent de vous. »

Un barbier lui rasa la tête, et ses cheveux furent partagés entre ses disciples.

Il rentra à Médine comme un homme qui n'a plus qu'à se décharger du poids de son œuvre. Il y distribua ses conquêtes morales entre tous ses compagnons de foi. Il semblait se hâter de régler après lui l'empire des âmes qu'il allait laisser à la merci de Dieu. Il ne désigna pas son successeur au gouvernement et à la prédication, ne voulant pas, dit-il, empiéter sur le choix que Dieu inspirerait au peuple.

## CII

Son mal s'aggravait ; l'insomnie agitait ses nuits; il était plongé dans cette mélancolie qui affaisse les grandes âmes quand le ressort tendu par l'action ou par la pensée n'a plus rien à porter. Une nuit qu'il était couché dans la chambre d'Aïché[1], il se leva sans qu'elle s'en aperçût et se rendit seul hors des murs au cimetière des musulmans de Médine : « Salut ! dit-il, habitants des tombeaux ! Reposez en paix à l'abri des épreuves qui attendent vos frères ! » Il pria jusqu'à l'aurore, d'une tombe à l'autre, pour les âmes de ses disciples et de ses guerriers ensevelis.

Une fièvre ardente le consumait quand il rentra chez Aïché. Aïché elle-même se sentait malade, elle se plaignit de sa langueur à son mari. « Ah ! dit-il ce serait bien plus encore

---

[1] Note de l'Editeur. Ibn Ishaq, *op. cit.* , t. II, p. 574 et Tabari, *op. cit.* t.II, p. 388 racontent la mort du Prophète et en donnent la même version.

à moi de me plaindre ! » Puis, mêlant, dans ses consolations à sa jeune épouse, la tendresse à un mélancolique enjouement. « Aïché ! lui dit-il (d'après ce qu'elle raconte), n'éprouverais-tu pas une certaine consolation de mourir avant que je quitte moi-même cette terre, et de penser que ce serait moi qui t'envelopperais de mes propres mains dans ton linceul, qui prierais sur toi et qui te coucherais dans ta tombe ? – Oui, répondit en souriant et en réfléchissant la jalouse Aïché, j'aimerais assez cette perspective, si je ne pensais pas qu'au retour de ma sépulture, tu viendrais peut-être te consoler de m'avoir perdue auprès de Maria ou de quelque autre de tes femmes ! »

Mahomet sourit de l'épigramme et du badinage de sa favorite. La fièvre ne lui enlevait pas son énergie. Un Arabe, qui voulait rivaliser avec lui et qui embauchait quelques sectateurs, osa lui envoyer des ambassadeurs porteurs d'un message. Il répondit par une lettre de mépris ainsi conçue : « Mahomet, l'apôtre de dieu, à Mosseïlmah l'imposteur ! Salut à ceux-là seulement qui marchent droit ! La terre n'est ni à moi ni à toi, elle est à Dieu ; il la donne à qui il lui plaît ! Ceux-là seuls prospèrent qui craignent le Seigneur ! » Ces révoltes, entées sur la jalousie, furent étouffés en un moment.

En même temps, il organisa une expédition formidable contre les Arabes et les Romains de la Syrie, et il en donna le commandement, de préférence à tous ses généraux, à un jeune homme de vingt ans, nommé Ouçamà[1]. On murmurait. « Obéissez, dit-il à ses vieux guerriers, je connais ce jeune homme pour le plus digne ! »

---

[1] Note de l'Editeur. "Muhammed était malade. On dit qu'ayant fait un rêve, il vint le raconter publiquement en dépit de sa souffrance. Il voulait justifier sa décision d'envoyer son jeune protégé Usâma en expédition vers la Palestine à la tête d'une armée. Les vétérans étaient jaloux d'Usâma, et l'on murmurait aussi à juste titre que ce n'était vraiment pas le moment de penser à la guerre en Palestine alors que les circonstances étaient menaçantes en Arabie même." *In* Premare (Alfred Louis de) *op. cit.* p. 121.

## CIII

Il avait jusque-là habité tout à tour l'appartement de l'une ou de l'autre de ses femmes, pour ne témoigner à aucune de préférence injurieuse aux autres. Mais, sentant la mort s'approcher, il les réunit toutes et leur demanda leur consentement à ce qu'il ne changeât plus désormais d'appartement, à ce qu'il fit porter jusqu'à sa guérison ou jusqu'à sa mort sa natte chez Aïché : « L'instant de notre séparation approche, leur dit-il, soyez fidèles à Dieu, j'implore ses bénédictions sur vous ! » Ses femmes pleurèrent sur lui et il pleura sur elles. « Prophète de Dieu, lui demandèrent ses serviteurs, si tu meurs, comment devons-nous t'ensevelir ? – Dans les vêtements que je porte, répondit-il, ou dans les étoffes grossières de l'Yémen. – Et qui sera appelé à prier sur toi ? » Ajoutèrent-ils. Mahomet leur dit : « Quand vous aurez lavé et enseveli mon corps, vous me placerez sur ce tapis, au bord de ma tombe ; on la creusera dans cette chambre même, sous la place où ma natte est étendue, puis vous me laisserez seul avec les esprits célestes qui ont daigné entrer en communication avec moi pendant ma vie, et qui viendront prier sur moi après ma mort ! Vous viendrez ensuite prier vous-mêmes, par groupes successifs sur mon corps, d'abord les hommes de ma famille, puis leurs femmes, enfin les fidèles musulmans. Je vous donne ma paix à vous tous qui m'écoutez, je donne ma paix à mes compagnons absents, je la donne à tous ceux qui suivront ma religion dans les siècles à venir ! ». Il fit ensuite un effort pour obtenir lui-même le pardon et la paix des vivants avant de se présenter devant son juge. Soutenu sous les bras par ses deux disciples chéris, Ali et Aboubekre, il se traîna jusqu'à la chaire de la mosquée et dit d'une voix éteinte :

« Musulmans ! si j'ai jamais frappé quelqu'un d'entre vous, me voici, qu'il me frappe à son tour ! Si j'ai outragé

quelqu'un de parole, me voici qu'il me rende injure pour injure ! Si j'ai pris à quelqu'un son bien, me voici, qu'il prenne tout ce que je possède en propre sur la terre ! Et ce ne sont pas là de vaines paroles ; que nul, en se faisant ainsi justice, n'appréhende ma colère ! La colère et la vengeance ne sont pas dans mon caractère ! ». Un homme osa sortir de la foule et lui réclamer une dette cachée ! « Prends, dit le prophète ; mieux vaut rougir dans ce monde devant les hommes de son injustice, que d'en rougir devant Dieu dans l'autre monde. »

## CIV

Il pria alors à haute voix pour tous ses compagnons morts avant lui dans la lutte ou dans le martyr pour l'unité de Dieu. Faisant un retour sur lui-même et sur sa fin prochaine et prématurée : Dieu, dit-il, a donné à son serviteur le choix entre le monde et le ciel, et le serviteur a choisi le ciel ! – Est-il donc vrai. S'écria en pleurant Aboubekre. Que pouvons-nous racheter nos jours par les nôtres ! » Trop affaibli pour continuer la prédication quotidienne et la prière au peuple, il chargea Aboubekre de remplir à sa place les fonctions du sacerdoce et du gouvernement.

La fièvre le dévorait de plus en plus pendant trois jours, et lui donnait des songes et des délires. Pour rafraîchir son visage brûlant, il trempait ses mains dans un vase d'eau froide et les égouttait sur son front. Il continuait cependant, pendant les heures lucides, à s'entretenir des choses surnaturelles avec ses disciples. La préservation de sa doctrine l'inquiétait par-dessus toutes choses. Il ne voulait pas que son peuple glissât jamais dans l'idolâtrie. Il ne croyait jamais avoir assez prévenu les hommes contre la déification de leurs sens. « Apportez-moi encore de l'encre et des feuilles de palmier,

leur dit-il un jour, je veux vous écrire un livre qui vous garantira à jamais de ces fictions ! – Le maître est en délire, se dirent entre eux les disciples ; n'avons-nous pas le Coran ? ».

Le troisième jour, se sentant plus calme, il voulut aller encore une fois entendre la prière du matin qu'Aboubekre disait à sa place, à la mosquée. Il permit ensuite à Aboubekre de s'absenter pour aller vers la nouvelle femme qu'il avait épousée à Médine, et qui demeurait dans un jardin de dattiers du faubourg.

En rentrant dans sa demeure, il se coucha sur son tapis, et demeura immobile, silencieux et comme assoupi plusieurs heures. Sa tête reposait sur les genoux d'Aïché, qui veillait de l'œil et de l'oreille sur le départ de son âme. Tout à coup il ouvrit les yeux et balbutia quelques mots sans suite parmi lesquels Aïché ne distingua que cette invocation : « Ô mon Dieu ! ... Oui, là-haut !... Avec l'ange inspirateur ... L'ami céleste ! ... ».

Aïché, à ces mots, sentit sa tête plus pesante s'affaisser sur ses mains. Elle regarda : le souffle avait fui de ses lèvres, et la lumière de ses yeux. Elle déposa la tête du prophète sur le coussin, lui jeta un voile sur la figure, se déchira le visage et appela les autres femmes pour commencer les lamentations autour du mort[1].

Le peuple, averti par les sanglots qui sortaient de la maison, accourut, en se refusant de croire à sa mort. « Non, leur dit Omar, il n'est point mort, il est allé visiter Dieu, comme Moïse, qui revint, quarante jours après sa disparition, se montrer vivant à son peuple ».

Aboubekre accourut à la fatale nouvelle de son maître expiré. Il souleva, en pleurant, le manteau qui couvrait ce visage, baisa les jambes froides et s'écria : Ô toi qui m'étais plus cher que mon père et ma mère, tu as donc goûté la mort destinée à tous les mortels ! » Puis, se tournant vers la foule

[1] Note de l'Editeur. Le Prophète est mort le 8 juin 632.

incrédule : « Musulmans, dit-il, si c'était Mahomet que vous adoriez, apprenez que Mahomet est mort ! Mais si c'est Dieu que vous adorez, sachez que Dieu est vivant et qu'il ne meurt pas! Oubliez-vous donc déjà ce verset du Coran, où le prophète dit de lui-même : *Mahomet n'est qu'un homme chargé d'une mission de vérité pour la terre ; avant lui ont vécu d'autres hommes chargés aussi de messages célestes ! Tu mourras, Mahomet, et eux aussi ils mourront !* ».

Aboubekre fut élu le jour même, dans l'assemblée des croyants, pour succéder à Mahomet. Malgré quelques rivalités d'Omar et d'Ali, un esprit de concorde donna l'unanimité à ce choix. Omar et Ali le ratifièrent les premiers devant le peuple[1]. « Je ne suis pas le meilleur d'entre vous, dit modestement Aboubekre en montant dans la chaire vide du prophète ! Si j'agis bien, secondez-moi ; si je m'égare, redressez-moi ; si je commande quelque chose contre la loi de Dieu et contre le sens de son prophète, désobéissez-moi ! Le Coran règne !

## CV

Son premier acte fut de célébrer les funérailles du prophète.

Le vieillard Abbas, frère d'Aboutaleb et oncle de Mahomet, présidait le deuil. On plaça le corps sous un dais. Son fils Ali lui fit, par-dessus ses vêtements, les lotions et les embaumements funèbres. On pria autour du dais, jusqu'à ce que la nation entière eût passé en revue devant le catafalque. Ali et ses cousins creusèrent ensuite une fosse dans la chambre d'Aïché, et y couchèrent le corps à la place même qu'occupait sa natte pendant ses sommeils, à côté de la natte de sa favorite.

---

[1] La désignation d'Abu Bakr se fit après des discussions orageuses. Tabari, *op. cit. t. II,* p. 350.

Cette tombe devint une chaire d'où retentit le dogme de l'unité de Dieu sur l'Arabie.

La mort enleva Mahomet dans toute sa force et avant que la vieillesse eût profané, en les émoussant, aux yeux de ses sectateurs, aucune de ses facultés de corps et de sens, et surtout son éloquence.

Il était dans sa soixante-troisième année. À l'exception de ces visions extatiques, maladie nerveuse qu'il se déguisait à lui-même sous le nom d'assomption dans le monde des esprits et d'entretiens avec les anges, son corps était sain comme son intelligence. La majesté douce de son visage accréditait naturellement autour de lui une supériorité de nature et de prédilection divine sur le vulgaire des hommes. Il avait la taille élevée[1], la stature imposante que Michel-Ange a donnée, sous son ciseau à Moïse ; moins qu'un Dieu, plus qu'un homme, un prophète ! Ses mains et ses pieds, toujours nus, étaient larges, fortement noués de muscles, mordant bien le sable de l'orteil, serrant bien le sabre du pouce. Une peau fine, blanche, colorée sur les joues, laissait transpercer le réseau des veines pleines d'un sang calme quoique généreux. Sa poitrine, sans poil, respirait à longue haleine. Sa voix, grave et vibrante, y résonnait comme dans une voûte pleine d'échos. Ses yeux étaient noirs, pénétrants, humides souvent de volupté, plus souvent d'enthousiasme. Sa barbe était noire, rare et sans ondes comme ses cheveux ; sa bouche grande, mais habituellement fermée, semblait également taillée pour sceller les mystères ou pour épancher les inspirations au peuple, comme tous les hommes qui conversent souvent avec le monde supérieur, et qui respectent en eux l'instrument de l'inspiration. Il y avait plus d'intelligence que de gaieté dans son sourire. Une gravité compatissante était l'expression habituelle de sa physionomie. Cependant il aimait, comme on

[1] Note de l'Editeur. Description empruntée à la chronique d'Al Tabari, *op. cit.*t. II, p. 337.

l'a vu, les jeunes gens, les femmes, les enfants, tout ce qui est beau et innocent dans la nature. La beauté régnait sur ses sens, et les voluptés éternelles ne se présentaient à son imagination que sous les traits de femmes. Les anges mêmes de son paradis étaient des apparitions féminines. Ce n'est pas lui cependant qui a inventé, comme on l'a cru, les houris, ces vierges du paradis musulman. Les houris, anges féminins, étaient avant lui une voluptueuse superstition des Arabes.

À l'exception de cet invincible attrait vers la beauté dans ses épouses, attrait qui lui fit oublier la sainteté de l'union des sexes dans sa loi, sa vie était sobre, austère, même ascétique, pleine de méditations, de prières, de jeûnes d'abstinences, de présence de Dieu, d'attention à ses pas, d'assistance au temple, d'ablutions pénibles, de prosternements dans la poussière, de prédications; il n'affectait dans ses rapports avec le peuple aucune supériorité que celle de la sainteté prophétique. Rien n'annonçait en lui ou autour de lui le souverain ni le conquérant; tout était d'un apôtre.

Ses vêtements étaient ceux du pauvre: les grossières étoffes de laine de mouton, les ceintures de cordes tressées de poil de chameau ; il rejetait, comme un luxe et comme un orgueil, les turbans de coton blanc des Indes portés par ses guerriers. Il vivait de dattes et du lait de ses brebis, qu'il ne dédaignait pas de traire lui-même ; il n'empruntait que rarement la main de ses esclaves pour les services les plus pénibles de la domesticité ; il allait puiser l'eau au puits, il balayait et lavait le plancher de sa maison ; assis à terre, sur une natte de paille, il raccommodait lui-même ses sandales et cousait ses vêtements usés. La propreté du corps, dont il a fait dans son Coran une image de la pureté de l'âme, était sa seule délicatesse ; il peignait sa barbe avec soin ; il se teignait en noir les sourcils et les cils ; il se colorait les ongles avec le henné, teinture qui donne un reflet de pourpre aux doigts des pieds et des mains des femmes chez les Arabes.

Il se servait, au lieu de glace ou de miroir, d'un seau rempli d'eau, dans lequel il se regardait pour rouler avec décence les plis de son turban. Il n'entassait aucun trésor ; il distribuait tout le produit de la dîme qu'il avait établie sur les biens et sur les dépouilles entre ses guerriers et les indigents. Il avait fait pour lui-même vœu de pauvreté. Il donnait à garder aux mains et au cœur des pauvres tout ce qu'il recevait, comme à des dépositaires chargés de lui rapporter tout dans le ciel.

Les alentours de sa maison, les portiques adjacents de la mosquée, les cours de l'édifice étaient un vaste hospice où les pauvres, les veuves, les orphelins, les malades, venaient attendre leur nourriture ou leur guérison. On les appelait les *hôtes du banc,* parce qu'ils passaient leur vie assis ou couchés sur les bancs de la demeure du prophète. Chaque soir Mahomet les visitait, les consolait, les vêtissait, les nourrissait de son orge ou de ses dattes. Il en amenait tous les jours un certain nombre dans sa maison pour prendre leur repas avec lui. Il distribuait les autres, comme des hôtes de Dieu, chez les plus riches de ses disciples. Sa politesse, avec les hommes de tout condition qui s'adressaient à lui, était douce et respectueuse. Il ne se retirait jamais, dit Aboulfèda, la main le premier de la main de ceux qui le saluaient. Il jouait, comme on le raconte d'Henri IV, avec les enfants d'Ali, mari de sa fille Fatimà, à défaut des siens. Un de ces petits enfants d'un âge tendre, nommé Hosseïn, ayant grimpé sur son dos, pendant qu'il était prosterné, le front dans la poussière, pour faire sa prière, le prophète resta dans cette attitude, pour complaire à l'enfant, jusqu'à ce que sa mère vînt le délivrer de ce fardeau.

Un autre jour qu'il tenait sur ses genoux, en la caressant, une de ses petites-filles, un Arabe idolâtre du désert le surprit dans ce badinage. « Qu'est-ce que cette petite brebis que tu caresses ainsi de tes lèvres ? ô prophète ! lui dit avec une rude plaisanterie le barbare ; j'en ai eu beaucoup chez moi de ces

brebis-là, mais je les ai toutes enterrées vivantes sans jamais les effleurer de mes lèvres[1].

- Misérable ! lui dit Mahomet révolté de cet infâme pratique des Bédouins pour leurs filles, il faut que ton cœur ait été privé de tout sentiment de la nature ! Tu ne connais pas la plus douce jouissance qu'il ait été donné à l'homme d'éprouver ![2] »

Il disait souvent : « Les choses de ce monde qui flattent le plus mon cœur et mes sens sont les enfants, les femmes et les parfums; mais je n'ai jamais goûté de félicité complète que dans la prière. »

Il consacra les droits de propriété aux femmes, jusque-là déshéritées de tout droit et de toute possession d'elles-mêmes dans la communauté conjugale. Il légua les veuves aux enfants. « Un fils, dit le Coran, gagne le paradis aux pieds de sa mère ! »

Son troupeau de chameaux et son troupeau de brebis, son seul héritage, devient à sa mort propriété commune à la charge par le trésor public de faire une pension alimentaire à ses veuves et à ses serviteurs. « Un prophète, dit-il, ne laisse point d'héritage à sa famille sur la terre. Ses biens appartiennent à sa nation !

---

[1] Note de l'Editeur. Le Coran, sourate XVI, 58,59,60 dénonce cette pratique : « *Lorsqu'on annonce à l'un d'eux la naissance d'une fille, son visage s'assombrit, il suffoque, il se tient à l'écart, loin des gens, à cause du malheur qui lui a été annoncé. Va-t-il conserver cette enfant, malgré sa honte ou bien l'enfouira-t-il dans la poussière ?* »

[2] Note de l'Editeur. Le Coran interdit le maintien de cette tradition dans la sourate VI, 151 : « *Ne tuez pas vos enfants par la crainte de la pauvreté, Nous vous accorderons votre subsistance avec la leur. Eloignez-vous des pêchés abominables, apparents ou cachés ; ne tuez personne injustement, Dieu vous l'interdit.* »

## CVI

Telles furent la vie, la mission et la mort de Mahomet. Jamais homme ne se proposa volontairement ou involontairement un but plus sublime, puisque ce but était surhumain : saper les superstitions interposées entre la créature et le Créateur, rendre Dieu à l'homme et l'homme à Dieu, restaurer l'idée rationnelle et sainte de la Divinité dans ce chaos de dieux matériels et défigurés de l'idolâtrie.

Jamais homme n'entreprit, avec de si faibles moyens, une œuvre si démesurée aux forces humaines, puisqu'il n'a eu, dans la conception et dans l'exécution d'un si grand dessein, d'autres instruments que lui-même et d'autres auxiliaires qu'une poignée de barbares dans un coin du désert.

Enfin jamais homme n'accomplit en moins de temps une si immense et si durable révolution dans le monde, puisque, moins de deux siècles après sa prédication, l'islamisme prêché et armé régnait sur les trois Arabies, conquérait la Perse, le Khorasan, la Transoxiane, l'Inde occidentale, la Syrie, l'Egypte, l'Ethiopie, tout le continent connu de l'Afrique septentrionale, plusieurs des îles de la Méditerranée, l'Espagne et une partie de la Gaule.

Si la grandeur du dessein, la petitesse des moyens, l'immensité du résultat sont les trois mesures du génie de l'homme, qui osera comparer humainement un grand homme de l'histoire moderne à Mahomet ? Les plus fameux n'ont remué que des armes, des lois, des empires ; ils n'ont fondé (quand ils ont fondé quelque chose) que des puissances matérielles écroulées souvent avant eux. Celui-là a remué des armées, des législations, des empires, des peuples, des dynasties, des millions d'hommes sur un tiers du globe habité; mais il a remué de plus des autels, des dieux, des religions, des idées, des croyances, des âmes ; il a fondé, sur un livre dont chaque lettre est devenue loi, une nationalité spirituelle

qui englobe des peuples de toute langue et de toute race, et il a imprimé, pour caractère indélébile de cette nationalité musulmane, la haine des faux dieux et la passion du Dieu un et immatériel. Ce patriotisme vengeur des profanations du ciel fut la vertu des enfants de Mahomet; la conquête du tiers de la terre à son dogme fut son miracle, ou plutôt ce ne fut pas le miracle d'un homme, ce fut celui de la raison. L'idée de l'unité de Dieu, proclamée dans la lassitude des théogonies fabuleuses, avait en elle-même une telle vertu, qu'en faisant explosion sur ses lèvres, elle incendia tous les vieux temples des idoles et alluma de ses lueurs un tiers du monde.

## CVII

Cet homme était-il un imposteur ?[1] Nous ne le pensons pas, après avoir bien étudié son histoire. L'imposture est l'hypocrisie de la conviction. L'hypocrisie n'a pas la puissance de la conviction, comme le mensonge n'a jamais la puissance de la vérité.

Si la force de projection est en mécanique la mesure exacte de la force d'impulsion, l'action est de même en histoire la mesure de la force d'inspiration. Une pensée qui porte si haut, si loin et si longtemps, est une pensée bien forte ; pour être si forte, il faut qu'elle ait été bien sincère et bien convaincue. L'inspiration intérieure de Mahomet fut sa seule imposture. Il y avait deux hommes en lui, l'inspiré de la raison et le visionnaire de l'extase. Les inspirations du philosophe furent aidées à son insu par les visions du malade. Ses songes, ses délires, ses évanouissements pendant lesquels son imagination traversait le ciel et conversait avec des êtres imaginaires, lui

[1] Note de l'Editeur. Ce chapitre revêt une grande importance puisque l'auteur le reprend *in extenso* pour terminer sa biographie de Mahomet dans *Les Grands hommes de l'Orient*, Paris 1865, p. 167-169.

faisaient à lui-même les illusions qu'il faisait aux autres. La crédulité arabe inventa le reste.

Mais sa vie, son recueillement, ses blasphèmes héroïques contre les superstitions de son pays, son audace à affronter les fureurs des idolâtres, sa constance à les supporter quinze ans à la Mecque, son acceptation du rôle de scandale public et presque de victime parmi ses compatriotes, sa fuite enfin, sa prédication incessante, ses guerres inégales, sa confiance dans le succès, sa sécurité surhumaine dans les revers, sa longanimité dans la victoire, son ambition toute d'idée, nullement d'empire, sa prière sans fin, sa conversation mystique avec Dieu, sa mort et son triomphe après le tombeau, attestent plus qu'une imposture, une conviction. Ce fut la conviction qui lui donna la puissance de restaurer un dogme. Ce dogme était double, l'unité de Dieu et l'immatérialité de Dieu ; l'un disant ce que Dieu est, l'autre disant ce qu'il n'est pas; l'un renversant avec le sabre des dieux mensongers, l'autre inaugurant avec la parole une idée !

Philosophe, orateur, apôtre, législateur, guerrier, conquérant d'idées, restaurateur de dogmes, d'un culte sans images, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel, voilà Mahomet !

À toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut grand ?

Il n'y a de plus grand que celui qui, en enseignant avant lui le même dogme, avait promulgué en même temps une morale plus pure, qui n'avait pas tiré l'épée pour aider la parole, seul glaive de l'esprit, qui avait donné son sang au lieu de répandre celui de ses frères, et qui avait été martyr au lieu d'être conquérant. Mais celui-là, les hommes l'ont jugé trop grand pour être mesuré à la mesure des hommes, et si sa nature humaine et sa doctrine l'ont fait prophète, même parmi les incrédules, sa vertu et son sacrifice l'ont fait Dieu !

# LIVRE DEUXIEME

## I

L'esprit de Mahomet sembla lui survivre sur la terre et éteindre après lui les rivalités qui devaient saper son œuvre en divisant les compétiteurs à sa succession. Son âme les gouverna encore quelque temps après lui. La foi, le zèle, l'abnégation de toute prééminence personnelle étouffèrent l'ambition des imams. Ils immolèrent pieusement ce qu'il y avait d'humain dans leur cœur à ce qui était vérité dans la mission du prophète : l'abolition de l'idolâtrie, l'adoration du Dieu unique.

À peine Aboubekre avait-il été nommé khalife, c'est-à-dire vicaire ou successeur du prophète de Dieu (*kalifet resoul Allah*) qu'il ordonna aux combattants arabes de Médine, rassemblés pour une expédition en Syrie, de marcher pour exécuter l'ordre posthume du prophète.

Omar, qui avait été désigné par Mahomet pour marcher avec cette expédition, hésitait à obéir, dans la crainte que l'absence de Médine des meilleurs soldats de l'Islam pendant l'agitation causée en Arabie par la disparition du prophète ne compromît la ville, la religion et le gouvernement du khalife. Il représenta fortement ce danger à Aboubekre. Mais le khalife, indigné, le prenant par la barbe et lui reprochant son peu de foi dans les promesses du Révélateur : « Non, dit-il, dût Médine succomber sous l'invasion des animaux féroces, je ne révoquerai pas un ordre donné par le prophète. Il faut que sa volonté s'accomplisse après sa mort comme elle s'exécutait pendant sa vie. »

L'armée partit sous les ordres du jeune Ouçama, nommé commandant de l'expédition[1] par Mahomet, malgré son

[1] Note de l'Editeur. Expédition de Mu'ta. Selon certains auteurs, il est à peu près certain que le Prophète a enjoint à Usâma d'attaquer Yubnâ de Palestine au nord

inexpérience. Aboubekre accompagna les troupes jusqu'à leur première halte, à cheval, à côté du jeune général, pour lui assurer le respect de l'armée[1]. Au moment où il le quittait pour retourner à Médine : « Je désirerais, lui dit-il avec déférence respectueuse, garder avec moi Omar pour me conseiller dans les périls ou Médine va se trouver pendant l'absence de ses meilleurs guerriers. Considère si tu peux me laisser Omar sans péril pour toi. »

Ouçama s'empressa de dispenser Omar de faire la campagne. Aboubekre, alors, faisant ranger l'armée en cercle autour de lui : « Guerriers de l'islam, dit-il, arrêtez-vous un instant et écoutez bien les préceptes que je vais vous promulguer pour les temps de guerre ! Combattez avec bravoure et loyauté ! N'usez jamais de ruse et de perfidie envers vos ennemis ; ne mutilez pas les vaincus; ne tuez ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes ; ne détruisez pas les palmiers, ne brûlez pas les moissons[2], ne coupez pas les arbres fruitiers, n'égorgez pas les animaux, si ce n'est ce qui sera nécessaire à votre nourriture. Vous trouverez sur votre route des hommes vivant dans la solitude et dans la méditation à l'adoration de Dieu, ne leur faites aucun mal ni aucune injure ! »

Il n'excepta de cette inviolabilité des faibles et des ermites chrétiens par la guerre que ceux qui fanatisaient les populations contre la doctrine de l'unité de Dieu.

Cet ordre du jour du chef réputé barbare d'une horde de Bédouins du désert contraste encore aujourd'hui par sa

---

de Gaza, à proximité de la côte et d'y mettre le feu *in* Prémare (Alfred-Louis de), *op. cit.* p. 144.

[1] Note de l'Editeur. Omar avait contesté ce commandement. Abû-Bakr lui avait répondu: "Tu es devenu fou, ô Omar! Je n'ôterai jamais le commandement à un général qui a été choisi par le Prophète" *in* Tabari, II, p. 12

[2] Note de l'Editeur. « Selon certaines versions du récit d'Usâma, Abû-Bakr n'était pas au courant de l'injonction qui lui avait été faite par le Prophète d'attaquer Yubnâ et d'y mettre le feu » *in Premare (A.L. ) in* Premare (A.L.), *op. cit.* p. 144.

tolérance et son humanité avec les manifestes de guerre des généraux d'une religion plus fraternelle et d'une civilisation plus avancée.

## II

Cependant, ainsi qu'Omar l'avait prévu, le bruit de la mort de Mahomet, que la superstition populaire croyait doué de l'immortalité sur la terre, fit jeter un premier cri d'incrédulité aux Arabes. « S'il eût été véritablement prophète, comment serait-il mort ? » disaient-ils. Et un grand nombre abjura sa foi. La Mecque se souleva contre le gouverneur de Mahomet, nommé Attab. « Mahomet est mort, dit Attab aux révoltés, mais sa foi subsiste et son empire va s'étendre, et il vous exterminera. »

Les tribus du désert flottèrent dans l'incertitude et dans l'anarchie ; de faux prophètes les parcoururent pour hériter de la vénération et de l'autorité de Mahomet. Il se forma pendant quelques semaines autant de partis que de tribus. Ces rebelles cernèrent Médine et envoyèrent des députés dans la ville pour déclarer qu'elles ne payeraient plus de tribut. Omar et les politiques de Médine, appelés en conseil par Aboubekre, conseillèrent de temporiser et de transiger en attendant le retour de l'armée qui rétablirait l'autorité du khalife. « Non, non, s'écria de nouveau l'inflexible Aboubekre, la loi nous défend de pactiser avec ceux qui l'abjurent et de douter du secours de Dieu dans les combats qu'on livre pour lui ; dussé-je combattre seul ces nuées de rebelles, je ferai comme le prophète, qui n'a jamais compté ses ennemis. »

Les politiques, confondus par le fanatisme, rougirent de leur faiblesse et congédièrent le négociateur de transactions. « Aboubekre, s'écria Omar, a plus de foi à lui seul que nous tous ensemble. » On combattit. Aboubekre, vainqueur, refoula ces révoltés dans le désert et les fit poursuivre par ses

cavaliers. Les fugitifs inventèrent une ruse qui les préserva des sabres des musulmans. Ils gonflèrent de vent des outres de cuir et les laissèrent traîner derrière eux retenus par de longues cordes. L'aspect insolite et les bonds retentissants de ces ballons faisaient cabrer les chevaux et effrayaient les chameaux de l'armée d'Aboubekre. Les animaux, épouvantés, emportèrent les cavaliers et les chameliers vers Médine. Mais plusieurs autres victoires remportées par Aboubekre rétablirent le prestige du khalife. L'armée d'Ouçama, triomphante aussi, rentra à Médine, doubla ses forces et soumit tout autour de lui dans le Nedjed.

Mais, pendant qu'il triomphait ainsi dans le fond de l'Arabie, une femme arabe de la Mésopotamie, nommée Théjiah[1], se déclarait saisie de l'esprit prophétique, et, soumettant les Arabes de la Syrie à ses inspirations, marchait à la tête d'une armée fanatisée par son éloquence et par sa beauté contre l'Yémen.

Mosseïlamah[2], qui s'était aussi érigé en prophète, tremblant de voir sa province submergée par cette invasion, s'enferma dans la ville d'Hedjer. Il envoya de là des présents à la prophétesse et lui demanda une conférence pour traiter de la paix. On dressa pour cette entrevue une tente magnifique entre la ville et le camp. Le général rebelle et la jeune guerrière s'y entretinrent sans témoins pendant une partie du jour. Un mariage scella la paix. Théjiah adopta la foi de son mari et ramena en Syrie ses troupes chargées de dépouilles. Son mariage avec Mosseïlamah n'altéra ni le prestige ni

---

[1] Note de l'Editeur. Sajâh, prophétesse des Tamîm.

[2] Note de l'Editeur. Musaylima Ibn Habîb avait donné à son mouvement une orientation politique et religieuse similaire à celle du Prophète, il avait proposé sans succès à celui-ci une sorte de partage des sphères d'influence. Il émettait des révélations en prose rimée comme celle du Prophète (...) prescrivait le jeûne et même l'ascétisme, ainsi que des prières rituelles quotidiennes. *in* Prémare (Alfred-Louis), *op. cit. p. 124-125.*

l'obéissance dont cette sibylle du désert avait su s'entourer[1]. Elle vécut et mourut en paix dans les tribus qu'elle avait menées à la gloire.

## III

Aboubekre soumit le reste par ses lieutenants. Khaled[2], un des plus braves, parcourut l'Arabie en frappant et en pardonnant tour à tour[3]. Un des chefs révoltés, nommé Malik, mari d'une des plus belles femmes du désert, que Khaled avait jadis aimée, se soumit et demanda son pardon. « Tirez vos sabres du fourreau, dit Khaled à ses cavaliers. » La femme de Malik, nommée Leïla, se jeta aux pieds du vainqueur, le visage découvert et les cheveux épars, pour implorer la vie de son mari. « Ah ! s'écria l'infortuné Malik, en voyant sa femme découvrir ainsi ses charmes, voilà la véritable cause de ma mort ! – La cause de ta mort répartit Khaled, c'est ton abjuration de la foi du prophète ; c'est la main de Dieu qui te frappe, ce n'est pas la mienne ! » Et la tête du mari roula aux pieds de la femme.

Le lendemain, il démentit ces paroles en épousant Leïla, veuve, de sa victime. L'armée poussa un cri d'indignation, plusieurs désertèrent et allèrent l'accuser à Médine. « Il a massacré des prisonniers, et tué le mari pour épouser la veuve, répandirent-ils autour du khalife. » Omar le conjura de punir le coupable. « Non, dit Aboubekre ; je réparerai les maux qu'il a causés, mais je ne remettrai pas dans le fourreau le glaive que Dieu a tiré lui-même contre les infidèles ».

---

[1] Note de l'Editeur. Tabari, *op. cit.*, t. II, p. 40 et suivantes, donne tous les détails de cet épisode.

[2] Note de l'Editeur. Il s'agit de Khaled Ibn al Walid, surnommé le *sabre de Dieu.*

[3] Note de l'Editeur. Le récit de ces batailles prend un ton épique. « Nous sommes le parti d'Allah et eux sont le parti de Satan ! proclamait un chef de l'armée de Khalid pour galvaniser ses hommes *in* Prémare (Alfred-Louis de), *op. cit.* p. 125.

Bientôt Khaled rentra vainqueur dans Médine pour venir se disculper auprès du khalife. Sa tunique était noircie par la rouille de sa cuirasse et de ses armes, son turban, hérissé des flèches qui l'avaient atteint dans les combats. Des groupes de musulmans, indignés de sa cruauté, l'attendaient aux portes de la ville. Omar, en l'apercevant, ne put retenir sa colère ; il porta la main sur le turban de Khaled, et arracha avec mépris les flèches, et les brisa sur son genou. « Te voilà donc, toi qui as tué un musulman pour jouir de sa femme ! lui cria-t-il ; va ! il ne dépendra pas de moi que tu ne sois lapidé pour avoir déshonoré la foi du prophète ! » On voit combien la prétendue férocité d'Omar est un préjugé historique démenti par ses actes et par ses paroles à Médine. Khaled ne répondit rien jusqu'à ce qu'il eût reçu sa condamnation ou son absolution de la bouche du khalife. En sortant de l'entretien, absous par Aboubekre, il s'avança avec défi vers Omar. « Fils d'Oumm-Schamlà, lui dit-il, as-tu maintenant quelque querelle à vider avec moi ? » Omar garda le silence à son tour, n'osant punir ce que le khalife avait pardonné ; mais il resta toujours l'accusateur de l'inhumanité de Khaled.

## IV

Aboubekre le renvoya avec des renforts subjuguer les restes de la rébellion. Dans une de ces batailles, Leïla devenue, comme on l'a vu, femme de Khaled, sauva un prisonnier du glaive de son mari, en lui donnant l'hospitalité sous sa tente. Le lendemain, le camp de Khaled fut forcé par un groupe de cavaliers ennemis. Les cavaliers entrèrent le sabre nu à la main dans la tente de Khaled, et allaient frapper Leïla, quand le prisonnier qu'elle avait protégé la protégea à son tour.

Khaled, vainqueur à la fin du jour, laissa dix mille cadavres de ses ennemis dans la poussière.

Le nègre Wahchi, converti à l'islamisme, y perça de son javelot embardé de fer le général ennemi. « Voilà, disait l'Ethiopien en montrant son javelot, l'arme avec laquelle j'ai tué le meilleur et le pire des hommes. » Il faisait allusion, par ces paroles, au meurtre d'Hamza, l'oncle vénéré de Mahomet, qu'il avait frappé sur le mont Ohud, à l'instigation des femmes, à l'époque où il adorait encore les faux dieux. Khaled entra en triomphe dans Hedjer, capitale des révoltés, pardonna aux habitants, et épousa la fille de Modjaa, chef de la tribu de Hanifâ. « N'as-tu pas honte, lui écrivit Aboubekre de chercher des voluptés dans un nouveau mariage quand le sang de tant de musulmans morts pour ta victoire fume encore autour de la tente ? ».

Parmi ces morts, on pleurait plus de six cents habitants de Médine, et parmi eux un grand nombre de disciples de Mahomet, dont la mémoire était jusque-là la seule édition avec commentaire du Coran. Aboubekre craignit que les préceptes et les entretiens du prophète ne périssent avec les souvenirs des survivants qui avaient entendu l'interprétation de la bouche du prophète. Il fit recueillir tous les fragments de ce livre, écrits les uns sur des feuilles de palmier, les autres sur des peaux de mouton ou de gazelle, quelques autres qui n'avaient jamais été écrits[1]. Il institua une sorte de concile de rédaction et de coordination du Coran, concile composé des auditeurs les plus assidus et les plus vénérés des prédications de Mahomet. Il les chargea de rédiger un exemplaire complet et type du Coran qui servirait de modèle à toutes les autres copies du livre. Il confia cet exemplaire unique à la fille d'Omar, Hafsa, une des veuves du prophète[2].

---

[1] Note de l'Editeur. Les deux premiers califes, Abû Bakr et Omar sont présentés comme les premiers ordonnateurs de la collecte du Coran ayant chargé Zayd Ibn Thâbit, ancien secrétaire du Prophète de présider à cette opération. *In* Premare (A.L.), *op. cit.* p. 285.

[2] Note de l'Editeur : Selon certain auteur, le document conservé par Hafsa sera l'objet de destinées contradictoires : base du Coran actuel établi par Othman pour

## V

Maître de l'Arabie jusqu'à Aden par ses généraux, Aboubekre lança ses lieutenants et ses armées vers l'Euphrate et vers le Tigre dans la province d'Irak, dépendante de la monarchie des Perses. Khaled, après avoir contourné une partie du golfe Persique, à la tête de vingt mille musulmans recrutés par la foi dans les tribus du désert, marcha contre la grande ville de Hira, capitale de ces Arabes, vassaux des rois de Perse.

Hormouz, gouverneur de l'Irak, l'attendit pour lui livrer bataille à El-Hafir. La bataille commença par un duel chevaleresque, à la vue des deux camps, entre les deux généraux. Hormouz, tué dans ce combat par Khaled, laissa son armée sans chef. Les Persans, décidés à mourir ou à vaincre, s'étaient enchaînés par les pieds les uns aux autres afin de s'enlever d'avance les moyens de fuir. Ils périrent en masse sous les cimeterres et sous les flèches des Arabes.

La dépouille des morts fut partagée entre les vainqueurs. Khaled eut pour sa part la tiare persane d'Hormouz, décorée de pierreries d'un prix inestimable[1]. Les musulmans, qui avaient jusque-là combattu des peuples nomades et pauvres commencèrent à chercher dans la victoire un autre prix que le ciel. Cette victoire[2], qu'on appela la journée des chaînes, par allusion aux anneaux de fer dont les soldats persans s'étaient liés entre eux, ouvrit la Babylonie et la Perse à l'armée de Khaled. Il s'avança en respectant partout les propriétés et les mœurs, et en ne demandant qu'un léger tribut, signe de soumission, aux habitants.

---

les uns, document dangereux et qu'il convient de détruire pour les autres *in* Premare (A.L.), *op. cit.* p. 286.

[1] Note de l'Editeur : "*On dit que cette mitre était le signe du rang élevé que le roi de Perse lui avait conféré*" *in* Tabari, *op. cit.* II, p. 89.

[2] Note de l'Editeur. Victoire d'Obolla.

Une seconde armée persane le rencontra vers Médhar. Il la défit, et précipita trente mille Persans dans le fleuve. Cette seconde journée s'appela, de ce souvenir, la journée de la rivière. Hira se soumit sans résistance. La terreur du nom de Khaled volait devant lui. Les chrétiens étaient nombreux à Hira[1]. Khaled fit venir leurs chefs devant lui et leur donna l'option entre trois partis : ou payer le tribut, ou embrasser la loi de Mahomet, ou combattre jusqu'à l'extinction d'une des deux religions. Les chrétiens préférèrent de payer le tribut en conservant leur culte. « Insensés ! leur dit Khaled en déplorant leur constance, vous êtes des voyageurs égarés dans un désert ; deux guides s'offrent à vous (Jésus et Mahomet), l'un vous est étranger, l'autre est votre compatriote ; et c'est à l'étranger que vous confiez votre salut ! ».

Pendant la conférence, Khaled portait souvent ses regards sur un sachet de soie et d'or suspendu à la ceinture du fils du gouverneur d'Hira. Après avoir accordé les conditions de l'amnistie, Khaled, prenant curieusement ce sachet, l'ouvrit et en vit rouler dans sa main des pilules dont il ignorait la substance. « Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il au jeune homme. – C'est un poison rapide et mortel, lui répondit celui-ci. – Qu'en voulais-tu faire ? reprit Khaled. – Me soustraire à toi par la mort, si nous t'avions trouvé sans pitié. – La mort, reprit Khaled, son moment est fixé pour chacun de nous; nul ne peut l'avancer ou la retarder. » Puis, prononçant avec foi le nom d'Allah clément et miséricordieux, il avala toute la dose de poison, malgré les efforts des assistants pour retenir sa main. « Rien ne saurait nuire à l'homme qui invoque avec foi absolue le nom du Tout-Puissant, » leur dit-il. On s'attendait à chaque instant à le voir tomber inanimé aux pieds des Persans; déjà une sueur froide et une pâleur mortelle

---

[1] Note de l'Editeur. Le christianisme s'était répandu du fait de l'activité missionnaire chrétienne autonome, du prestige des anachorètes et de certains personnages comme Siméon le Styliste *in* Prémare, (A.L.), *op. cit.* p. 253.

couvraient son front, signes avant-coureurs de la mort. Mais ces symptômes disparurent en peu d'instants. Il essuya avec la main la sueur glacée de son visage, et reprit le teint de la santé. Cet acte de témérité et de fatalisme confondit les Persans. « Si tous les musulmans, lui dit leur satrape, sont des hommes semblables à toi, le monde est à vous ».

Khaled, après avoir organisé Hira et toutes les provinces adjacentes, envoya aux grands de la Perse un message ainsi conçu : « Au nom d'Allah clément et miséricordieux, Khaled, fils de Walid, aux seigneurs persans, gloire à Dieu qui fait tomber votre Empire, et qui brise la gloire de votre puissance! Unissez-vous à nous dans la foi nouvelle de l'islam, et reconnaissez-vous nos sujets. Que vous le vouliez ou non, vous recevrez notre loi, parce qu'elle vous sera portée par des hommes qui aiment la mort autant que vous aimez la vie ».

## VI

La Perse, décomposé par les dissensions des satrapes, était en interrègne. Les généraux persans demandèrent secours aux Romains campés aux extrémités de la Mésopotamie, sur les frontières de Perse. Les Romains, unis aux Persans, passèrent l'Euphrate pour arrêter Khaled dans ses conquêtes. Khaled anéantit les deux armées le même jour.

Pendant que son armée victorieuse se rapprochait de Hira chargée de dépouilles, Khaled, par un scrupule de dévotion que ses triomphes lui permettaient de satisfaire, résolut d'aller accomplir le pèlerinage de la Mecque. Il se déroba à ses soldats, sous prétexte de les devancer à Hira, et, traversant seul sur un dromadaire le désert en ligne droite, il arriva à la Mecque, fit ses stations autour de la Kaaba sans être reconnu, vit le khalife Aboubekre sans lui parler, remonta sur son dromadaire, retraversa l'Arabie entière, et rejoignit son armée le jour même où elle entrait à Hira.

## VII

Pendant que Khaled se préparait, à Hira, à une invasion plus générale de la Perse, Aboubekre proclamait la guerre sainte à Médine contre les Romains, maîtres de la Syrie. Ses lieutenants marchèrent en plusieurs colonnes sur les différentes provinces de la Syrie.

L'empereur Héraclius, las de guerres et écrasé du poids d'un empire qu'il fallait étayer si loin, désira traiter avec ses envahisseurs. Les chrétiens fervents de sa cour lui firent un crime de sa mollesse. Les efforts des Romains ne firent que ralentir la conquête. Les musulmans s'avancèrent, dans la première campagne, jusqu'au cœur de la Mésopotamie, au bord des fleuves qui arrosent la plaine fertile de Damas. Cette terre, ces eaux, ces vergers, ces murs de Damas, éclatants de blancheur à travers les ombres des saules, parurent aux Arabes du désert une image du paradis terrestre que les traditions retrouvaient dans cette oasis.

Aboubekre, avant de poursuivre jusqu'au Liban et jusqu'à la mer sa mission et sa conquête, écrivit à Amrou, un de ses apôtres les plus résignés ; il lui ordonnait de rassembler des guerriers dans les tribus, et de les conduire à Damas pour y grossir le torrent de l'islamisme. Amrou, qui gouvernait en paix des tribus pastorales, reçut ces ordres avec peine ; mais il n'hésita pas à obéir.

« Je suis, dit-il, dans sa réponse au khalife, une des flèches de l'islam ; Dieu a mis l'arc dans ta main, c'est à toi à lancer la flèche vers le but que tu as choisi ».

## VIII

Toutes ces troupes, commandées par Abou-Obeïdah et Yézid, ayant fait leur jonction dans la longue et large vallée de l'Arabie, où le Jourdain coule vers la mer Morte, y attendirent le choc de soixante mille Romains commandés par les généraux d'Héraclius. Aboubekre, instruit de leur danger, écrivit à Khaled, le vainqueur de la Perse, d'abandonner un moment ses conquêtes pour venir renforcer en Syrie l'armée musulmane. Khaled obéit. Il partagea son armée en deux corps ; l'un chargé de garder sa conquête, l'autre de marcher avec lui vers la Syrie. Le désert qu'il avait à franchir avec dix mille hommes était immense et inconnu. Les étoiles devaient seules le guider. Un Bédouin s'offrit à le conduire. On devait marcher cinq jours et cinq nuits sans trouver un suintement d'eau dans ces vallons de sable. Les outres manquèrent pour porter le breuvage des hommes et des animaux. Le Bédouin, expérimenté dans ces détresses, conseilla à Khaled une ressource cruelle mais nécessaire au salut de l'armée. On choisit les plus grandes et les plus fortes des chamelles de Perse ; on les priva d'eau pendant quelques jours, puis on les mena au bord d'un fleuve où elles burent avec l'avidité de leur longue soif. Ces chamelles, devenues ainsi des outres vivantes, suivaient l'armée déchargée de tous fardeaux. Chaque soir on en immolait un certain nombre, et l'eau contenue dans leur estomac désaltérait les soldats et les chevaux de l'armée musulmane.

## IX

Mais pendant que Khaled franchissait le désert pour obéir à Aboubekre, Aboubekre mourait à Médine[1] d'une maladie soudaine, dictait son testament à ses officiers et nommait

[1] Note de l'Editeur. En 634.

Omar pour son successeur[1]. « Omar sera trop sévère aux musulmans, lui représentaient ses amis. – Non, répondait Aboubekre, il n'est sévère que quand je suis moi-même trop doux ; mais j'ai remarqué que quand je suis sévère, il me demande toujours la grâce des coupables ».

On introduisit Omar. « Je te nomme khalife, » lui dit Aboubekre. Omar le supplia de désigner un autre plus digne de lui, ajoutant qu'il n'avait aucune ambition de cette suprême responsabilité. « Je le sais, et c'est pour cela que je te désigne, répondit Aboubekre, tu n'as pas besoin du khalifat, mais le khalifat a besoin de toi. » Appuyé sur le bras d'Esma, sa femme, Aboubekre s'avança péniblement vers une fenêtre ouverte sur la place de Médine, couverte de peuple qui attendait sa dernière parole avec anxiété. « Musulmans, dit-il d'une voix éteinte, je désigne Omar pour mon successeur, l'acceptez-vous ? – Nous l'acceptons, » répliqua unanimement le peuple. Il expira au bruit des bénédictions qui louaient son règne. « Ma nourriture est celle de ma famille, dit Aboubekre dans ses adieux au peuple, pendant que j'ai été khalife, a coûté huit mille dirhems (petite pièce de monnaie) aux musulmans. Je leur lègue la portion de jardin que je possède dans la campagne de Médine, pour les indemniser des frais que je leur ai coûté ».

Tel était le scrupule d'un homme qui disposait déjà des dépouilles de l'Arabie, de l'Irak, de la Syrie, d'une partie de la Perse et de l'empire romain.

---

[1] Note de l'Editeur. Episode raconté par Tabari, *op. cit.* II, p. 1.

# X

On connaît Omar : miséricordieux de cœur, absolu de foi, sans ambition pour lui-même, ambitieux de conquêtes à son Dieu, il convenait merveilleusement à l'établissement d'une religion qui ne prétendait encore rien pour ses sectateurs, mais qui prétendait l'univers pour son Dieu.

Aussitôt qu'Omar eut accepté le gouvernement, il se rappela cette parole du prophète : « Ne laissez pas subsister deux religions dans l'Arabie. » Il exila les chrétiens et les juifs hors du territoire. Il leur assigna, en compensation, des terres et des demeures dans la partie de l'Irak, de la Perse et de la Mésopotamie déjà conquise.

Pendant qu'il s'efforçait d'éloigner ainsi de l'Arabie tout élément de discorde, le brave Khaled, arrivé par le désert en Syrie, avec son détachement de l'armée de Perse, livrait bataille aux Romains, à la tête de cinquante mille Syriens qui avaient adopté la foi nouvelle près d'Aiznadin. Cent vingt mille soldats ou auxiliaires d'Héraclius, suivant les historiens arabes, quarante mille, suivant les chroniques byzantines, tombèrent sous le fer des musulmans. Le général et les principaux officiers d'Héraclius s'enveloppèrent la tête de leurs manteaux, comme César, pour mourir.

Le vent de l'Arabie abattait tout. Khaled, vainqueur, reçut sur le champ de bataille un courrier de Médine qui lui apportait la nouvelle de la mort d'Aboubekre et sa destitution. Le ressentiment d'Omar, son ennemi personnel à cause du meurtre du mari de Leïla, ne l'étonna pas. Sans hésiter il remit le commandement à Abou-Obïda, désigné pour commander à sa place par Omar, aussi heureux de descendre que de commander en première ligne les chefs des croyants.

Les restes de l'armée romaine, réfugiés dans le vallon du Jourdain, auprès de Tibériade, lac fameux par les miracles du Christ, couvraient encore Jérusalem et l'entrée de l'Egypte.

Abou-Obeïda voulait y marcher ; Omar consulté répondit : « Frappez au cœur. » Le cœur, c'était Damas, vaste et opulente capitale de la Syrie et clef de la Mésopotamie. Constantinople et Alexandrie ne l'égalaient ni en population, ni en industrie, ni en fertilité de sol, ni en opulence. Les murailles embrassaient trois fleuves et des jardins délicieux.

## XI

Héraclius envoya, par les portes de fer du Taurus, une nouvelle armée pour la défendre. Les musulmans arrêtèrent cette armée dans les défilés de Homs, pendant que leurs principales tribus bloquaient la ville. Damas se défendit quatre mois avec l'intrépidité du désespoir. Quatre armées campaient à ses quatre portes sans pouvoir les forcer. Khaled, devenu général lieutenant, commandait un de ces corps d'armée. Irrité de ces lenteurs, il épiait l'heure d'un exploit digne de son nom. Une nuit qu'il se promenait seul autour des remparts, il entendit dans l'intérieur des murailles le son des instruments de musique. C'était le gouverneur de Damas qui avait ouvert des négociations avec Abou-Obeïda et qui célébrait la naissance d'un fils. Les troupes de garde sur les remparts participaient à ces réjouissances et négligeaient leur poste. Khaled choisit quelques-uns des braves compagnons de ses victoires en Perse. Il fait lancer des cordes à nœuds coulant aux créneaux abandonnés ; il monte, suivi des plus intrépides, par ces échelles flottantes, sur le rempart, égorge les gardes de la porte, l'ouvre à l'armée, se précipite dans la ville et l'inonde de flamme et de sang. Les habitants, réveillés par le cri terrible : Dieu est grand, et Mahomet est son prophète! se prosternent devant les vainqueurs pour implorer la vie et l'extinction des flammes. La fermeté d'Abou-Obeïda fait prévaloir des conseils de la clémence. Tout ce qui est romain devient la dépouille des musulmans.

Les habitants de Damas conservent leur liberté, leurs maisons, leurs terres, à la condition d'un léger tribut annuel en orge et en blé, égal seulement à sa semence de leur culture. Les musulmans ne demandaient à la terre conquise que de nourrir eux et leurs chevaux.

## XII

L'armée d'Omar, après la conquête de Damas, marcha sur la vallée du Jourdain. Une seconde bataille, livrée par eux à l'armée romaine de quatre-vingt mille combattants, sur les bords de l'Yermouk[1], leur ouvrit la Palestine. Le lac engloutit tout ce que le fer avait épargné. Les musulmans, libres d'ennemis, divisèrent leur armée en plusieurs colonnes pour aller de la Palestine au Taurus, et de la mer au désert, assujettir tout ce qu'ils avaient vaincu.

Omar amnistia tous les Arabes qui, après la mort de Mahomet, avaient hésité dans sa foi. Cette amnistie et le bruit de ses triomphes ramenèrent des milliers de musulmans sous ses drapeaux, Amr, chef de ces révoltés, guerrier d'une taille colossale et d'un bras de fer, lui amena deux mille combattants. « Quelle solde demandes-tu, lui dit Omar en plaisantant, puisqu à toi seul tu vaux plusieurs hommes ? – Mille dirhems pour ceci, répondit Amr en frappant de sa main sur son flanc gauche ; mille pour ceci, ajouta-t-il en frappant sur son flanc droit ; et enfin mille pour cela, continua-t-il en frappant sur son cœur. – C'est bien, dit Omar en souriant, je t'assigne trois mille dirhems ». Puis, le mesurant de la tête aux pieds et admirant sa taille gigantesque : « Louange à Dieu, qui a créé Amr ! », s'écria le khalife. Il l'envoya rejoindre l'armée qui se formait au bord de l'Euphrate pour attaquer la Perse.

---

[1]Note de l'Editeur. Victoire décisive des musulmans sur le Yarmouth, au sud-est de Tibériade en 636.

Des envoyés du roi de Perse vinrent au camp conférer avec les musulmans. « Quel motif, dirent les Persans, vous pousse à nous faire la guerre ? – Dieu nous a ordonné, répondirent les négociateurs arabes, par la bouche de son prophète, de porter l'islamisme chez tous les peuples ; nous obéissons à cet ordre. Devenez nos frères, en répudiant vos dieux matériels et en adorant le Créateur un et infini, ou soumettez-vous à nous payer un tribut pour nous aider à propager cette vérité dans le monde.

« Qui êtes-vous ? nation indigente et disséminée comme de vils insectes sur le sable, pour prétendre imposer des lois à un empire comme le nôtre ?

Ce que tu dis de notre indigence, de notre barbarie, de notre anarchie, de notre ignorance, était vrai hier, répondit un des orateurs musulmans. Oui, nous étions si misérables, que l'on voyait parmi nous des individus apaiser leur faim en mangeant des insectes et des serpents, quelques-uns faire mourir leurs filles pour ne pas partager leurs aliments avec elles. Plongés dans les ténèbres de la superstition et de l'idolâtrie, sans lois et sans frein, toujours ennemis les uns des autres, nous n'étions occupés qu'à nous piller, à nous détruire mutuellement. Voilà ce que nous avons été. Nous sommes maintenant un peuple nouveau. Dieu a suscité au milieu de nous un homme, le plus distingué des Arabes par la noblesse de sa naissance, par ses vertus, par son génie, et l'a choisi pour être son envoyé et son prophète. Par l'organe de cet homme, Dieu nous a dit :

« Je suis le Dieu unique, éternel, créateur de l'univers. Ma bonté vous envoie un guide pour vous diriger. La voie qu'il vous montre vous sauvera des peines que je réserve dans une autre vie à l'impie et au criminel, et vous conduira près de moi dans le séjour de la félicité. » La persuasion s'est insinuée peu à peu dans nos cœurs ; nous avons cru à la mission du prophète ; nous avons reconnu que ses paroles étaient les

paroles de Dieu, ses ordres les ordres de Dieu, la religion qu'il nous annonçait, et qu'il nommait l'islamisme, la vraie religion. Il a éclairé nos esprits ; il a éteint nos haines, il nous a réunis en une société de frères sous des lois dictées par la sagesse divine. Puis il nous a dit :

« Achevez mon œuvre, étendez partout l'empire de l'islamisme. La terre appartient à Dieu, il vous la donne. Les nations qui embrasseront votre foi seront assimilées à vous-mêmes; elles jouiront des mêmes avantages et seront soumises aux mêmes devoirs. À celle qui voudront conserver leurs croyances, imposez l'obligation de se déclarer vos sujettes et de vous payer un tribut en échange duquel vous les couvrirez de votre protection. Mais celles qui refuseront d'accepter l'islamisme ou la condition de tributaires, combattez-les jusqu'à ce que vous les ayez exterminées. Quelques-uns d'entre vous tomberont dans la lutte : à ceux qui périront, le paradis ; aux survivants, la victoire. »

Telles sont les destinées de puissance et de gloire vers lesquelles nous marchons avec confiance. À présent tu nous connais ; c'est à toi de choisir : ou l'islamisme ou le tribut, ou la guerre à mort ».

## XIII

Omar, dirigeant de Médine la double campagne qu'il menait de front contre les Romains et contre la Perse, ordonna à l'armé de Syrie de se joindre à l'armée de l'Euphrate pour livrer une bataille décisive aux Persans près de Cadésiah[1]. Cette bataille dura trois jours. Les éléphants, citadelles mouvantes des Persans, étonnèrent d'abord les Arabes ; mais le troisième jour les soldats du désert s'aguerrirent contre ces animaux bardés de fer, les frappèrent au ventre, aux yeux, à la

[1] Note de l'Editeur. Entre 635-637. Défaite des Perses sassanides à Qâdissiya (sud-ouest de Hira).

trombe, et les firent retourner sanglants et furieux contre les Persans. L'élite de la Perse périt dans cette bataille, et dépeupla l'empire des guerriers. Les dépouilles furent dignes de l'opulence et de la renommée de la Perse. Après le prélèvement de trésors immenses pour la part du trésor public de Médine, chaque cavalier reçut six mille dirhems et chaque fantassin deux mille. Le lieutenant d'Omar qui remporta cette victoire décisive s'appelait Saïd[1]. Saïd demanda à Omar ce qu'il fallait faire de ce qui reste des dépouilles après cette distribution. « Donnez-en une part supplémentaire, répondit le khalife, à tous ceux qui pourront réciter de mémoire les plus longs passages du Coran. Amr, un de ses lieutenants, quoiqu'il fût poète, n'en put réciter que la première ligne : « *Au nom de Dieu clément et miséricordieux* ». On rit de son ignorance. Amr s'indigna de ces railleries.

« Nous autres enfants de tentes de Zobayd, dit-il en vers improvisés devant Saïd, si nous sommes tués dans le combat, on ne nous pleure pas. On nous admet à l'égalité de partage quand il y a des blessures et la mort à recevoir ; mais quand ce sont des dinars d'or, l'égalité cesse, et on nous demande si nous savons réciter le Coran. »

Omar, informé de ces plaintes d'Amr, lui fit faire justice. Amr, ancien compagnon et rival d'Antar, l'Achille et l'honneur des Arabes, avait vécu plus d'un siècle à l'époque de la guerre de Perse. Il combattit plusieurs années encore, et ne déposa les armes qu'avec la vie.

La capitale de la Perse, Madaïn, *les deux villes*, parce que l'on comprenait sous ce nom Ctésiphon et Séleucie[2], fut prise et détruite, et l'on vit bientôt s'élever les nouvelles villes de Koufah et de Bassora ; tout céda à l'ascendant des

---

[1] Note de l'Editeur. Sa'd Ibn Waqqâs.

[2] Note de l'Editeur : Chute de Ctésiphon (Madâin, capitale des Sassanides) en 637.

musulmans, après la bataille de Néhavend[1], ou victoire des victoires, les Persans reconnurent le prophète, ou se soumirent au tribut.

## XIV

Khaled, resté en Syrie pour la contenir, s'était avancé de son côté jusqu'à l'Oronte ; les Arabes étaient maîtres d'Antioche, cette rivale de Constantinople. Amr[2] marcha sur Jérusalem à la tête d'une autre armée. Jérusalem, quoique berceau et capitale du christianisme, fut forcée de se résigner à subir le joug des musulmans[3]. Elle demanda pour tout honneur, dans sa défaite, de n'ouvrir ses portes qu'au khalife lui-même. Amr consentit à cette condition des vaincus.

Omar, fier d'apporter la loi de Mahomet à la ville du Christ, mais pénétré de vénération pour cet autre prophète à qui l'islamisme reconnaissait devoir les plus purs de ses dogmes et les plus pures inspirations de sa morale, n'hésita pas à satisfaire le vœu des habitants de la ville sainte des chrétiens. Il partit de Médine, non en conquérant, mais en pèlerin ; suivi d'un seul esclave, vêtu d'un manteau de poil de chèvre, monté sur un chameau qui portait deux sacs sur son cou, l'un rempli de dattes, l'autre rempli d'orge, une outre pleine d'eau devant lui, un grand plat de bois derrière sa selle, il traversa le désert. Quand son esclave était fatigué, Omar le faisait monter à sa place sur le chameau et marchait pieds nus sur le sable. Ses généraux, instruits de son approche, s'avancèrent à cheval couverts de leurs plus brillants costumes de guerre au-devant de lui.

---

[1] Note de l'Editeur. Défaite sassanide de Nihâvend (montagne du Zagros) en 642.
[2] Note de l'Editeur. Selon Prémare, le général qui encercle la ville et négocie la reddition est différent selon les sources, *op. cit.* p. 156.
[3] Note de l'Editeur. En 638.

Omar, voyant ces premiers symptômes de luxe, de vanité et de corruption dans ses troupes s'indigna. Il descendit à cet aspect de son chameau, et, ramassant des cailloux sur le chemin, il les lança avec des malédictions sur ces cavaliers vêtus d'or et de soie, comme les Syriens et les Persans. « Osez-vous bien, leur dit-il, vous présenter à mes yeux sous ces ornements infidèles ? – Sous ces tuniques d'or, répondirent-ils, nous portons des armes de fer ! ». Le khalife se tut et entra dans ses humbles habits à Jérusalem.

## XV

Le khalife fit le pèlerinage à la tombe du Christ. Le patriarche Sophronius[1], chef des chrétiens, conduisit lui-même Omar dans l'église de la Résurrection[2]. Il s'assit au milieu du temple et médita longtemps en silence ; puis, l'heure de la prière des musulmans était venue, il demanda avec déférence au patriarche une place dans un coin de l'édifice où il pût s'étendre et prier pour ne pas manquer de respect au lieu saint. Le patriarche lui dit de prier à la place où il était assis. Mais Omar s'y refusa par scrupule. Sophronius alors le conduisit dans l'église moins auguste de Constantin, mais il refusa également de prier dans ce sanctuaire, et, sortant des portes, il fit ses prosternations et ses prières sous le portique qui regardait l'Orient. Le patriarche Sophronius, s'étonnât d'une telle modestie et d'une telle réserve chez un conquérant.

« Tu ignores sans doute, lui dit Omar, pourquoi je me suis abstenu de prier dans une église chrétienne ? C'est par égard pour vous ; les musulmans se seraient emparés à mon

---

[1] Note de l'Editeur. Sophronios, moine originaire de Damas est élu patriarche orthodoxe de Jérusalem en 634.

[2] Note de l'Editeur. Selon Prémare, la rencontre entre Omar et Sophronios est relatée par Théophane dit le Confesseur au IX$^{e}$ siècle, récit qui n'est pas d'une grande exactitude mais une sorte de mise en scène, *op. cit.* p. 156.

exemple de vos temples, et rien n'aurait pu les empêcher de prier eux-même dans des églises où leur khalife aurait prié ».

On voit, par ce récit transmis par les chrétiens de Jérusalem eux-mêmes, combien la prétendue persécution d'Omar contre le christianisme est une fraude pieuse inventée après coup, au temps des croisades, pour semer la haine contre les musulmans.

Omar demanda seulement au patriarche de lui désigner une place où il pût construire une mosquée pour les croyants. Le patriarche lui désigna la place où était la pierre *Essakra*, sur laquelle la tradition disait que Jacob avait reposé sa tête pendant son sommeil prophétique. Cette pierre, négligée depuis la construction de l'église du Saint-Sépulcre, était recouverte des balayures de Jérusalem. Omar, appelant les musulmans pour déblayer la place, emporta lui-même dans un pan de son manteau une charge de ces balayures immondes, pour les porter dans le précipice de la vallée du Cédron. Il bâtit la mosquée qui subsiste encore aujourd'hui au bord de ce précipice, comme le Parthénon des mahométans sur l'Acropole d'Athènes, et repartit pour Médine avec la même humilité de costume qu'il avait affectée en venant à Jérusalem.

## XVI

Rien ne s'opposait plus à la conquête de l'Egypte. Les Romains vaincus, la Syrie subjuguée, la Judée couverte de ses troupes, lui donnaient une sécurité et une base d'opération qui permettaient aux musulmans de porter leurs armes et leur loi dans la capitale de l'Afrique.

En passant à Bethléem pour se rendre à Médine par Damas, Omar pria comme à Jérusalem, dans l'église que les chrétiens avaient élevée sur la place du berceau de Jésus-Christ. Il donna au patriarche chrétien à Bethléem un ordre

signé de sa main qui défendait à jamais aux musulmans de profaner ce sanctuaire, en s'en emparant pour leurs prières. À Damas, il distribua les principaux de ses généraux sous le nom d'émirs.

Juste enfin envers Khaled, dont les exploits avaient racheté la faute, Omar donna à ce guerrier une de ses souverainetés voisines de Damas. L'immensité des trésors et des revenus, fruits de tant de conquêtes, obligea Omar d'organiser à Médine une administration publique de ces richesses. Des soldes et des pensions régulières furent allouées par lui à ses combattants, à ses magistrats, aux veuves et aux parents du prophète. Aïché, l'épouse bien aimée du prophète, fut traitée en reine. Quant à lui, il se contenta de la modique rétribution en orge et en dattes que Mahomet et Aboubekre avaient eux-mêmes empruntés pour leur subsistance au trésor public.

« Adieu pour jamais à la Syrie ! » s'était écrié Héraclius, en retirant ses troupes derrière le Taurus et en s'enfuyant vers Constantinople. Les musulmans avaient pénétré sur ses pas jusqu'au-delà des portes de Fer, dans les vallées de la Cilicie.

Un des princes de la Syrie romaine, Djabalah[1], avait adopté la foi des vainqueurs. Il vint à Médine apporter au khalife la soumission de ses sujets gassanides.

Omar le mena avec lui, à l'époque du pèlerinage, accomplir les rites de l'islamisme à la Mecque. Le prince gassanide, vêtu d'habits de soie, coiffé d'une couronne de perles d'un prix inestimable, qui rappelaient les pendants d'oreilles de *Maria*, dont cette princesse avait fait présent au temple de la Mecque au moment de sa conversion, suivi de magnifiques chevaux du Nedjed, que ses esclaves conduisaient en main, accompagné Omar dans les stations autour de la maison sainte. Un Bédouin de la tribu de Fézâra, qui marchait derrière lui, posa le pied sur le pan de son manteau, et le fit tomber de dessus ses épaules. Djabalah se

[1] Note de l'Editeur. Jabala Ibn al-Ayham.

retourna courroucé, donna un soufflet à cet homme, et lui mit le visage en sang. Le Fézârien réclama d'Omar satisfaction de cet outrage : « Tu l'as frappé ? demanda le khalife à Djabalah. – Oui, répondit celui-ci ; et, sans ma vénération pour la Kaaba, je lui aurais fendu la tête avec mon sabre. – Tu avoues, reprit Omar ; il faut donc que tu achètes de la partie offensée le désistement de la plainte. – Et si je ne veux pas le faire ? – Alors tu subiras la peine du talion : j'ordonnerai que ce Bédouin te frappe au visage, comme tu l'as frappé.
– Mais, je suis roi, et lui n'est qu'un particulier obscur ! – Le roi et le particulier sont égaux devant la loi musulmane ; tu n'as sur lui que la supériorité de la force physique.
– J'avais cru que je serais plus honoré encore dans l'islamisme que dans ma première religion. – Assez de paroles ; apaise le plaignant ou subis le talion. – Je retournerai plutôt au christianisme. – En ce cas, je te ferai trancher la tête, répliqua Omar ; c'est le sort réservé à tout croyant qui abjure ! – Eh bien, dit Djabalah, donne-moi au moins jusqu'à demain pour me décider.» Le khalife lui accorda la nuit pour réfléchir. Le prince gassanide, incapable de plier son orgueil à cette égalité et à cette humiliation, en profita pour s'enfuir et se réfugier avec ses richesses à Constantinople.

Plus tard, dans son exil, il écrivit ces vers :

« Plût à Dieu que ma mère ne m'eût pas mis au monde, ou que je me fusse résigné à l'ordre d'Omar ! Plût à Dieu que je fusse simple pasteur de chameaux dans un désert de Syrie, ou esclave des enfants de Modhar[1] ! pourvu que je vécusse parmi mes frères de l'Arabie ! ».

Il mourut en négociant son pardon d'Omar, et en exprimant les regrets de sa patrie.

---

[1] Note de l'Editeur. Les Quraysh descendent de Mudar.

# XVII

Les historiens arabes comptent trente-six mille villes, châteaux, villages ou tribus tombés déjà à cette époque sous la domination d'Omar. Son orgueil ne s'enfla pas de tant de succès de ses armes. Il conquérait pour *Allah*, non pour sa propre gloire. Un satrape persan étant venu à Médine vers ce temps, et s'attendant à trouver autour du khalife l'éclat qui entourait les rois de Perse, fut confondu d'étonnement quand on lui montra Omar endormi sur le parvis extérieur de la mosquée au milieu des pauvres de la ville.

Pendant ce temps, Amrou[1], son lieutenant, lui conquérait l'Egypte ; Memphis et Alexandrie tombaient en son pouvoir. Les habitants du pays, assouplis à la docilité d'esprit par la servitude, et accoutumés à changer de Dieu en changeant de maîtres, adoptèrent en masse le dogme des musulmans. Omar, consulté, dit-on, par Amrou sur ce qu'il fallait faire de la bibliothèque d'Alexandrie, trésor intellectuel du monde, répondit à son lieutenant qu'il fallait les livrer aux flammes. « S'ils contiennent les mêmes choses que le Coran, ces livres sont inutiles, dit le khalife: et, s'ils contiennent des choses contraires au Coran, ils sont funestes ! [2]».

Amrou, si l'on en croit quelques chroniqueurs obscurs, aurait choisi en barbare à l'ordre d'un fanatique. Omar, plus impitoyable ce jour-là envers les idées qu'envers les hommes, aurait donc voulu, comme tous les novateurs armés de la force, que toute pensée humaine datât de la pensée de Mahomet. C'est ce crime contre l'intelligence qui fit oublier aux historiens futurs sa mansuétude envers les chrétiens.

Omar fut victime d'un jugement ingénieux dans la forme, inique dans le fond, qu'il rendit lui-même à Médine. Un

---

[1] Note de l'Editeur. Amr Ibn al-As. Les premières incursions en Egypte datent de 640 prise d'Héliopolis, 642 prise d'Alexandrie.

[2] Note de l'Editeur. Ce récit est mis en doute par des historiens.

esclave persan de l'Arabe Mogaïrah[1], nommé Firouz, vint un jour se plaindre à lui de ce que son maître lui imposait un tribut de deux pièces d'argent par jour, et de ce qu'il ne pouvait avec le reste du salaire de son travail quotidien, nourrir sa famille. « Combien fais-tu de métiers ? demanda le khalife à l'esclave. – Trois, répondit Firouz : le métier de charpentier, celui d'architecte et celui de sculpteur. – Eh bien, lui dit Omar, la somme qu'on te fait payer ne me paraît pas excessive, puisque tu vaux trois hommes ; on pourrait exiger de toi trois pièces d'argent par journée. Moi-même, ajouta-t-il, je t'emploierai, si tu veux, à construire un moulin à vent pour moudre les grains des greniers publics ».

L'esclave, révolté de cette injustice, lui dit, en se retirant avec des murmures qui grondaient dans son cœur comme un tonnerre intérieur : « Sois tranquille, je te construirai un moulin dont il sera parlé sur la terre, tant que la roue du firmament tournera sur la tête des hommes. « - Que dit cet homme ? demanda Omar ; il me semble que le son de sa voix est une menace à ma vie ! ».

L'esclave, en effet, rentrant dans sa maison, s'arme d'un ciseau aiguisé pour sa profession, et, épiant le khalife au moment où il était presque seul sur la place, lui plongea le fer dans le sein[2]; puis, frappant du même fer sanglant ceux qui venaient au secours du khalife, et les étendant morts à ses pieds, il se frappa enfin lui-même, et mourut vengé sur le corps de son oppresseur.

---

[1] Note de l'Editeur. Gouverneur de Bassora.
[2] Note de l'Editeur. En 664.

## XVIII

Othman, élevé au khalifat, périt lui-même victime des discordes civiles[1]. Après Othman, Ali, le disciple chéri de Mahomet, à qui le prophète avait donné sa fille Fatma pour femme, véritable héros d'Homère, reçut comme khalife les hommages des fidèles musulmans. Son règne, d'abord troublé par les intrigues de la belle et éloquente Aïché, veuve de Mahomet, qui remuait l'empire de ses jalousies et de ses ambitions, s'acheva dans des conquêtes. Aïché[2], vaincue, pardonnée et honorée par son vainqueur, revint vieillir à Médine dans l'opulence. Ali avait la bravoure d'Omar et la constance de Mahomet ; il écrivit des vers et des maximes qui sont resté dans la philosophie des musulmans, sinon comme des révélations, au moins comme des inspirations de l'islam. Il y en a dans le nombre qui semble imités de la sagesse et de l'ascétisme des chrétiens. Il proférait souvent celle-ci dans ses fortunes ou dans ses revers :

« Celui qui veut être riche sans trésors, puissant sans empire, et serviteur sans maître, n'a qu'à mépriser les vanités de ce monde, et se faire serviteur de Dieu ; il trouvera ces trois choses en lui ! ».

Son règne vit naître le premier schisme dans l'islamisme. Moawiah[3], fils d'Abou-Sofyan, se fit proclamer khalife à Damas, pendant qu'Ali régnait à Médine, et fut le chef de la dynastie des Ommïades. Ali, assassiné dans la mosquée par un fanatique de la secte des Kharégites[4], laissa deux fils. L'aîné, Hassan, lui succéda : mais, faible et ami de la paix, il

---

[1] Note de l'Editeur. Mort en 656.

[2] Note de l'Editeur. Elle n'avait pas approuvé le meurtre d'Othman et entretenait un parti d'opposition à Bassora.. Ali combattit Aïsha à la bataille du chameau en 656.

[3] Note de l'Editeur. Moawiah, fondateur de la dynastie des Omeyyades.

[4] Note de l'Editeur. Il est assassiné en 656, lors de la guerre civile engendrée par l'assassinat d'Othman.

ne tarda pas à abdiquer en faveur de Moawiah, son rival. Le plus jeune, Hosséin, releva le drapeau d'Ali contre le khalife Yézid, fils de Moawiah. Il fut tué sur les frontières de Perse dans une embuscade que les partisans d'Yézid lui avaient dressée[1]. Un des meurtriers d'Hosséin fut chargé de porter sa tête coupée au général d'Yézid, à Koufah. Cet homme, trouvant les portes de la ville fermées, revint sur ses pas, et entra pour passe la nuit dans sa maison, qui était située en dehors de la ville. Il réveilla sa femme endormie et lui dit : « J'apporte avec moi le présent le plus précieux qu'on ait jamais fait au khalife. – Qu'est-ce donc ? lui demanda sa femme. – C'est la tête d'Hosséin répondit le guerrier : la voilà: je suis chargé de la présenter au général d'Yézid. » L'épouse, indignée et épouvantée du sacrilège en pensant qu'Hosséin était le fils de Fatimà et le petit-fils du prophète, s'élança de sa couche, et s'écria avec horreur en se refusant aux embrassements de son mari : « Je n'approcherai jamais d'un homme qui m'apporte la tête du petit-fils du prophète ! ».

Le guerrier appela une autre de ses femmes pour passer la nuit avec lui ; mais cette femme ne put dormir un seul instant dans la chambre, éblouie, disait-elle par une auréole lumineuse qui sortait des yeux, du front et du sang d'Hosséin.

Zaynad[2], sœur d'Hossein, avait été la fidèle compagne des périls et des exploits de son frère. Elle fut conduite captive avec son jeune neveu Ali, encore enfant, devant le lieutenant d'Yézid. Celui-ci ordonna de tuer l'enfant pour couper en lui la racine du schisme. « Commencez par me tuer moi-même ! » s'écria Zaynad en couvrant de son corps le fils de son frère. Le vainqueur, intimidé par l'héroïsme de cette femme, n'osa achever son crime. Il se contenta d'envoyer au khalife

[1] Note de l'Editeur. Il est tué en 680 à Karbala.
[2] Note de l'Editeur. Zaynab.

de Damas Zaynad et son neveu Ali[1] enchaînés par des anneaux de fer qui meurtrissaient leurs bras et leurs pieds. Yézid, en recevant ces restes de famille de son rival, s'indigna contre son lieutenant, fit tomber les fers de Zaynad et de son neveu, et, après les avoir reçus et honorés dans son propre palais, les fit reconduire respectueusement à Médine comblés de présents.

Ce meurtre d'Hossein fils d'Ali, dont la mort fut célébrée comme un martyr et commémorée d'âge en âge par les partisans d'Ali, devint la date et la consécration du grand schisme qui divise encore les Persans des Turcs sur la légitimité du khalifat. Les Schiites, partisans d'Ali, qu'ils considèrent comme l'héritier légitime du fils d'Abdallah, revendiquèrent longtemps pour les descendants du prophète les droits au pontificat et à l'empire ; mais la victoire devait rester aux Sonnites ou traditionnaires, qui reconnaissaient l'autorité des trois premiers successeurs de Mahomet et celle des Ommïades.

Les khalifes de ce dernier parti, maîtres tantôt contestés, tantôt reconnus de tout l'empire, choisirent pour leur capitale l'opulente et voluptueuse ville de Damas, où le luxe et les délices de la Syrie ne tardèrent pas à corrompre la sainteté et l'ascétisme des enfants de l'Arabie. Mais la parole du prophète et leurs armes continuaient de leur conquérir l'Orient et l'Occident : l'Afrique septentrionale, l'Espagne et la Gaule méridionale étaient envahies, et la bataille de Tours, gagnée par Charles-Martel, sauvait seule, en 732 de Jésus-Christ, la chrétienté du joug de l'islamisme.

---

[1] Note de l'Editeur. Ali Zayn al-Abidin est compté par les chiites comme le troisième de leurs imams dépositaires de la tradition légitimiste des Alides. Ce fut son fils Muhammad al-Bakir qui le premier formula le dogme chiite d'un imâmat héréditaire dans la lignée de Ali et de Fatima. *In* Primare (Alfred-Louis), *op. cit.* p. 204.

# XIX

En Asie, le nom des Turcs apparaissait d'une manière sérieuse dans les annales musulmanes. Un lieutenant du khalife, nomme Kotaïba[1], gouverneur du Khorassan, province autrefois persane, qui confine au nord avec le Turkestan, traversa l'Oxus à la tête d'une nombreuse armée, près de cent ans après l'hégire ou la fuite de Mahomet à Médine, et s'avança jusqu'à Samarcande. La ville remplie de milliers de défenseurs, lui ferma ses portes. « Les Oracles, crièrent les hérauts de Samarcande en raillant l'impuissance des Arabes, ont annoncé que Samarcande ne serait jamais prise avant qu'un conducteur de chameaux puisse y entrer en vainqueur ». On rapporta ce défi à Kotaïba. « Eh bien, dit-il, rendons grâce à Allah, c'est moi qu'il a désigné pour conquérir cette capitale, car dans ma jeunesse, on disait que je ne serais jamais qu'un chamelier. » Ces paroles ranimèrent ses soldats, et, répandues parmi les Turcs, abattirent une superstition par une autre. Samarcande se soumit et paya le tribut annuel d'un million de pièces d'or et de trois mille esclaves.

Kotaïba, clément pour les populations, implacable à l'idolâtrie, sema l'islamisme dans le Turkestan. Les peuplades de ces contrées, accoutumées à voir la loi de Dieu dans la victoire, portèrent bientôt dans le culte du Dieu unique le fanatisme qu'elles avaient si longtemps nourri pour leurs idoles. Sans patrie fixe dans ses steppes où elles chassaient indifféremment leurs troupeaux, elles choisirent le paradis des musulmans pour véritable patrie, et devinrent les apôtres sauvages, mais invincibles de leur foi nouvelle.

---

[1]Note de l'Editeur. Kotaïba, lieutenant du calife Walid I, gouverneur du Khorassan en 707. S'étant révolté contre Soliman, successeur de Walid I[er], il fut vaincu et mis à mort en 716.

# XX

Tandis que Kotaïba subjuguait la Transoxiane, un autre lieutenant des Ommïades se rendait maître de la vallée de l'Indus. Mais là devaient s'arrêter les conquêtes des Arabes ; le khalife Soliman, successeur de Walid, jaloux de la gloire des généraux que son frère avait choisis, leur ôte le commandement, et condamne leurs troupes victorieuses à l'inaction. Au tumulte de la guerre étrangère succède le feu de la rébellion ; les Alides[1] prennent de nouveau les armes contre les Ommïades, et au milieu de ces luttes funestes ce sont les descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, qui usurpent l'autorité souveraine.

Le règne d'Yézid II, neuvième khalife ommïade[2], montre à quel degré de faiblesse étaient descendus ces princes, naguère encore si vaillants.

À toutes ses femmes, Yézid préférait deux jeunes Syriennes, l'une nommé Sélamah, l'autre Habbha. Un jour d'automne qu'il se délassait de l'empire avec elles dans un de ses jardins au bord du Jourdain, Yézid s'amusa à lancer de loin, dans la bouche ouverte de ses favorites, des grains de raisins de Palestine plus gros et plus ovales que ceux de l'Europe. Habbha recevait en riant les grains de raisin dans la bouche, et le khalife admirait sa grâce et son adresse. Malheureusement un de ces grains s'arrêta dans la gorge de la belle musulmane, et ferma tellement la voie à la respiration, qu'elle expira étouffée dans le rire presque subitement entre les bras du khalife.

Le désespoir de la perte de son idole porta jusqu'à la démence la douleur du khalife. Il emporta lui-même le corps d'Habbha dans son appartement, la coucha sur ses tapis, et refusant de laisser recouvrir ses restes adorés par la terre, il s'enferma avec son cadavre, jusqu'à ce que la dissolution des éléments qui composent le corps humain lui arrachât une à une toutes les beautés de sa favorite, sans pouvoir lui arracher son amour. Ce ne fut qu'après huit jours et huit nuits de cette contemplation passionnée et funèbre, que ses courtisans

---

[1] Note de l'Editeur. Alides : nom donné à la descendance d'Ali et aux Imams.

[2] Note de l'Editeur. Al-Zayîd II, Ibn Abd al Malik (720-724).

purent enlever de force le cadavre de son palais, et ensevelir Habbha dans le tombeau. Le khalife ne put lui survivre et mourut de cette séparation, en demandant à rejoindre dans la même tombe cette poussière qui, depuis qu'elle manquait à la terre, avait anéanti tout le reste de la terre à ses yeux.

Avec la chute des Ommïades de Damas (750 de Jésus-Christ) commence le démembrement de l'empire des Arabes; tandis que les Abbassides fondent Baghdad, fixent dans cette ville leur résidence, et, tournent toute leur attention vers la culture des sciences et des lettres, donnent la plus vive impulsion aux écoles arabes, qui relient l'école grecque d'Alexandrie à l'école moderne, on voit s'élever le khalifat de Cordoue en Espagne, celui du Caire en Egypte, et c'en est fait de l'unité musulmane. Aux règnes brillants d'Haroun-al-Raschid et d'Almamoun, l'Auguste des Arabes, succèdent des princes incapables qui forment leur garde particulière d'esclaves turcs, et cette garde, renouvelant bientôt les excès des prétoriens de Rome, dispose du trône par des révolutions de palais ; aussi, lorsqu'au onzième siècle les Turcs seldjoukides, maîtres de la Transoxiane et du Khorasan, s'empareront de la Perse et de l'Asie Mineure, ils trouveront des frères au milieu des rangs ennemis. Après eux viendront les Mongols et Gengis-Khan, puis enfin les Turcs Ottomans, dont nous allons retracer les conquêtes.

Nous ne poursuivrons pas plus loin l'histoire des khalifes et les règnes de ces guerriers, législateurs et pontifes qui en prêtant un corps, des armes, des lois, des mœurs, des arts, une politique à l'idée d'un prophète du désert, avaient conquis une grande partie des trois continents à l'idée d'un Dieu unique, et combattu partout idolâtrie. Nous abandonnons le récit à ce point de jonction, entre la foi de Mahomet et la race turque, pour concentrer l'intérêt tout entier sur les nouveaux conquérants qui apparaissent à leur tour sur la scène des événements.

# PIECES COMPLEMENTAIRES
# NOTES ET ECLAIRCISSEMENTS

# ORIGINE DES ARABES (Page 57)

D'anciennes traditions juives nous apprennent que les enfants de Couch, fils de Cham[1], s'établirent en Arabie, en Chaldée, d'où ils se répandirent jusqu'en Ethiopie. Hérodote parle des enfants de Chanaan[2], frères de Couch, établis dans l'Arabie méridionale. Les Chananéens[3], après avoir traversé l'Arabie septentrionale, allèrent occuper en Syrie les bords de la Méditerranée et se rendirent célèbres sous le nom de Phéniciens.

La Bible fait connaître les races formées de la postérité de Sem par Heber[4], et les descendants d'Ismaël et ceux d'Esaü[5] (les Iduméens[6]), et les montre se développant au Nord.

Bientôt les races sémétiques[7] dominent tous les points de l'Arabie et englobent les faibles débris qu'ont dû y laisser les races chamites. La plupart des auteurs arabes divisent leur nation en trois races que M. Caussin de Perceval nomme races primitive, secondaire et tertiaire. L'histoire des Arabes primitifs est enveloppée de ténèbres ; tout ce que la tradition en a recueilli, c'est qu'ils étaient originaires de la Babylonie, d'où ils avaient émigré après la confusion des langues, et étaient venus se fixer en Arabie. C'était un peuple pasteur qui vivait sous des tentes. Plus tard ils élirent des rois qui bâtirent des demeures en pierre, transition entre la vie nomade et la civilisation des villes. Ils adoraient les astres et étaient adonnés à l'idolâtrie. La tradition a conservé les noms de plusieurs idoles adorées dans l'Yémen jusqu'au temps de Mahomet ; malheureusement ces noms ne sont accompagnés d'aucune description des figures qu'elles représentent, ni d'aucune explication des motifs du culte qu'on leur rendait. On s'accorde, dit M. Caussin de Perceval, à faire descendre la race secondaire de Sem par Abir, patriarche appelé dans la Bible Heber, qui était aussi le père des Hébreux, auxquels il a donné son nom.

---

[1]Note de l'Editeur : Cham, second fils de Noé.

[2]Note de l'Editeur : Chanaan : ancienne orthographe de Canaan, fils de Cham, fut maudit par Noé.

[3]Note de l'Editeur : Chananéens : ancienne ortographe de Cananéens.

[4]Note de l'Editeur : Heber, patriarche, fils de Salé et l'un des ancêtres d'Abraham, vécut selon la Bible 404 ans.

[5] Note de l'Editeur : Esau, fils ainé d'Isaac et frère de Jacob.

[6]Note de l'Editeur : Les Iduméens, ancien peuple de l'Arabie qui prétendait descendre d'Esau surnommé Edom, c'est-à-dire le Rouge.

[7] Note de l'Editeur. Sémétique ancienne orthographe de Sémitique.

Cette race se partage en deux grandes familles :

La tige de la première est *Cahtân* ou *Yectân*, fils d'Heber.

La couche de la seconde est *Adnân* descendant d'Heber par Ismaël.

Le nom d'*Arabes* désigne les plus anciens habitants de l'Arabie.

Parmi ces races, les principales sont les *Amalica* et les *Adites*.

Les Amalica de la Bible, évidemment les Amalécites[1], représentent la postérité de Cham par Couch et Chanaan. Les Amalica, expulsés de la Chaldée par les Assyriens, entrèrent en Arabie et s'étendirent jusqu'en Egypte. Plusieurs Pharaons étaient de leur nation.

Suivant les légendes, Ad, descendant de Sem, fut le père de la nation adite. Il s'était fixé dans la région méridionale. La postérité d'Ad se multiplia considérablement. On trouve parmi ses descendants un roi du nom de Cheddad, qui fut un grand conquérant et subjugua l'Egypte. Ces détails rappellent l'irruption des pasteurs Hycsos, qui s'emparèrent de l'Egypte vingt siècles avant Jésus-Christ. On dépeint les Adites comme des hommes d'une très-haute stature. On croit qu'ils avaient élevé des monuments gigantesques de leur puissance. De là vient chez les Arabes l'habitude d'appeler de grandes ruines des constructions adites, comme nous disons constructions cyclopéennes. Ce peuple d'Ad fut détruit, selon les chroniqueurs, par un fléau de Dieu.

Un nouveau peuple se forma, désigné par le nom de seconds Adites. Il habitait également le Yémen. Un de ses chefs, nommé Locmân, fut le bienfaiteur du pays. Il détourna les torrents, construisit des digues, établit des irrigations qui fertilisèrent les champs et créa pour les habitants une grande prospérité, attestée encore de nos jours par des ruines considérables. Un voyageur français, M. Arnaud, en a levé sur les lieux des plans qu'il a envoyés à la Société asiatique de Paris. La postérité de Locmân conserva la royauté, dit la tradition, pendant mille ans. Cette royauté lui fut enlevée par Yarob, fils de Cahtân, qui établit sa souveraineté environ sept siècles et demi avant notre ère.

On raconte que Locmân, ou un de ses descendants, implora la pluie du ciel par une députation envoyée à la Kaaba de La Mecque, déjà en grande vénération dès cette époque.

La race secondaire, appelée Yectanide, de Yectân, fils d'Heber, s'installa dans le Yémen, d'abord avec les Arabes primitifs, et par la suite domina entièrement le pays.

Elle envoya des colonies dans toutes les régions de l'Arabie, qui conservèrent toujours la qualification de tribus yémâniques.

---

[1] Note de l'Editeur. Amalécites, peuplade arabe qui habitait le sud de la Judée. Ils descendaient d'Esau par Amalic, son petit fils.

Les peuples tertiaires, dont l'origine est la plus moderne, sont les descendants d'Ismaël, parmi lesquels la branche la plus connue est celle d'Adnân. Le Hedjaz est le berceau de la branche d'Adnân, qui s'est ramifiée dans le Nedjed, dans les déserts de l'Irak, de la Mésopotamie et de la Syrie.

Selon les historiens, l'idiome des races primitives, c'est-à-dire des Chamites, était la langue arabe. Sous cette appellation, on doit comprendre les divers dialectes des tribus. La race sémitique parlait la langue de Noé. Le mélange de ces deux idiomes produisit la langue appelée hémyarique, de Hémyar[1], quatrième roi du Yémen, fils de Yectân, fils de Sem.

La race ismaélique, mêlant l'hébreu à la langue hémyarique produisit la langue connue sous le nom d'arabe pur. Le Coran est écrit dans cette langue, qui est demeurée la langue dominante de l'islamisme.

Il n'appartient pas à notre sujet de donner la nomenclature des chefs de tribus, devenus successivement chefs de dynastie, gouvernant l'Arabie sous le titre de rois réputés descendants d'Ismaël. M. Caussin de Perceval a recherché ce que les traditions et, plus tard, les histoires, fournissent de documents sur les temps antérieurs à notre ère, et, à partir de cette époque, jusqu'à la naissance de Mahomet. Nous renvoyons nos lecteurs à ses tables chronologiques. Il nous suffit de dire, d'après ce savant auteur, que la grande famille hémyarite régna dans le Yémen depuis l'époque de son fondateur Hémyar, jusqu'à la conquête de ce pays par les Abyssins, vers 525 de notre ère.

Un des descendants d'Hémyar, nommé Abou-Carib, chercha à introduire le judaïsme à La Mecque. Le peuple idolâtre résista, et l'épreuve du feu à laquelle les deux partis convinrent de se soumettre, décida en faveur du judaïsme.

Un autre roi hémyarite, Abd-Kelâl, était chrétien ; il régna vers 280 de notre ère ; mais il ne fut pas assez puissant pour convertir ses sujets idolâtres.

Le roi Marthad, vers 330 de Jésus-Christ, avait coutume de dire : « Je règne sur les corps et non sur les opinions. J'exige de mes sujets qu'ils obéissent à mon gouvernement ; quant à leurs doctrines, c'est au Dieu créateur à les juger. » Marthad répandait d'abondantes aumônes et faisait rechercher les pauvres dans toute l'étendue de ses Etats.

Les Hémyarites, conquis par les Abyssins, qui avaient inutilement assiégé La Mecque, firent de grands efforts pour secouer leur joug. Vers 574, Nomân, prince hémyarite, implora le secours des Persans. Les

---

[1] Les rois de Himyar au Yemen règne entre le 4$^{e}$ et le 6$^{e}$ siècle.

Persans attaquèrent les Abyssins, les mirent en déroute et tuèrent leur roi. Le reste fut si complètement expulsé du territoire, que la race noire disparut du Yémen ; mais les Hémyarites perdirent leur indépendance et ne furent plus que des tributaires du shah de Perse.

Madicarib, descendant du dernier roi hémyarite, régna en qualité de vice-roi du monarque persan. Nous trouvons Abd-el-Motalèb, aïeul de Mahomet, parmi les chefs qui vinrent féliciter Madicarib (597).

Ici nous sommes sur le seuil de l'histoire de Mahomet.

# LA KAABA (Page 65).

Les Arabes avaient une si grande vénération pour la Kaaba, qu'ils n'osaient pas construire leurs habitations ni couper les arbres dans le voisinage. Ils passaient leurs journées dans la circonscription du terrain sacré appelé La Mecque, et s'en éloignaient le soir par respect.

Vers l'an 440 de Jésus-Christ, un chef coraïte, nommé Cossay, coupa un des arbres sacrés et fit abattre plusieurs autres par ses adhérents. Dès lors on commença à bâtir. On laissa des quatre côtés de la Kaaba un espace vide pour les processions, et on construisit des maisons à l'entour de ce parvis, qui fut pavé de pierres et appelé El-Mataf-el-Charif.

La Kaaba était censée avoir été construite par Abraham et Ismaël. Elle fut détruite par un torrent vers l'an 150 de Jésus-Christ, et fut rebâtie sous la même forme. La postérité des constructeurs porta comme distinction honorifique le nom de El-Djadara, maçons.

Kaaba signifie *bâtiment carré.* Les Arabes musulmans appellent en leur langue *Mesched* le lieu ou le temple dans lequel ils adorent et prient Dieu selon les cérémonies établies dans leur religion. De ce mot arabe on a fait *Mesquita* ; c'est ainsi que les Italiens l'appellent, et ce mot-là les Français ont fait celui de mosquée. Il y en a deux principales parmi les mahométans. La première, qui est l'objet principal de leur culte et de leurs prières, est le *Mesched-al-Haram,* la *Mosquée sacrée,* c'est-à-dire le temple de La Mecque, où est la Kaaba, ou Maison carrée, bâtie comme ils prétendent, par Abraham et par Ismaël, son fils. C'est le temple vers lequel ils se tournent quand ils prient, en quelque partie du monde qu'ils se trouvent, et cet aspect qu'ils choisissent s'appellent (*sic)* en leur langue *Kiblah.*

Le second de ces temples est le *Mesched-el-Nabi,* le *Temple du prophète,* que Mahomet fit bâtir à Iathreb, après qu'il s'y fut réfugié. C'est dans ce temple qu'il prêchait, qu'il faisait la prière, et où il fut enterré. Les pèlerins mahométans visitent ordinairement ce temple, après qu'ils ont satisfait aux obligations du premier.. Mahadi, troisième khalife des Abassides, fit agrandir les deux temples. Ils sont appelés par excellence *haramain,* c'est-à-dire les *deux lieux sacrés,* desquels le sultan des Turcs se dit serviteur, après tous les autres titres de grandeur qu'il prend.

Le tarikh Montekheb dit de cette maison carrée, ou temple de La Mecque ce qui suit : « Du temps d'Adam, dans le lieu où est bâti ce temple, il n'y avait qu'une tente dressée, laquelle avait été envoyée du ciel, pour servir aux hommes de lieu propre à rendre le culte souverain qu'ils doivent à Dieu, et pour obtenir de lui le pardon de leurs pêchés,

avec les grâces qui leur sont nécessaires pour le bien servir. Adam visitait souvent ce saint lieu, et Seth, son fils, suivit, pendant tout le cours de sa vie, l'exemple de son père, jusqu'à ce qui jugeât à propos d'y bâtir un temple de pierre, lequel pût servir à sa postérité. Ce premier temple, ayant été renversé par le déluge, fut rebâti ensuite par Abraham et par son fils Ismaël. »

Mirkhond[1] et Khondemir[2] écrivent qu'Amrou-ben-Harith, chef d'une des plus anciennes tribus des Arabes, appelée, de *Djorjom, Djorhomides,* ayant été enfin obligé de céder La Mecque et son temple aux Ismaélites, qui étaient devenus les plus puissants en Arabie, jeta la pierre noire et les deux gazelles d'or dans le puits appelé Zemzem, dont elles furent tirées quelque temps après.

Cette pierre noire était attachée à la porte et révérée par un culte particulier. Quant aux deux statues d'or, c'était un présent fait au temple de La Mecque, qui était dès lors en grande vénération parmi les peuples voisins, par un roi de Perse, longtemps avant la naissance de Mahomet, car la dévotion que l'on avait pour ce temple était fondée sur l'opinion qu'il avait été bâti par Abraham et par son fils Ismaël.

D'HERBELOT, Bibliothèque orientale.

---

[1] Note de l'Editeur. Mirkhond, historien persan né en 1433 mort en 1498. Il s'enferma dans un monastère de Herat et y rédigea sous le titre de *Rouzat al Safa* (Jardin de la pureté) une encyclopédie de l'histoire orientale qui remonte jusqu'à la création, contient l'histoire des patriarches, des prophètes, de Mahomet et de ses successeurs.

[2] Note de l'Editeur : Khondémir, historien persan du XVe siècle, fils de Mirkhond. Il poursuivit les travaux de son père.

## MŒURS DES ARABES AVANT MAHOMET (Page 71).

Les noms et surnoms de quelques princes arabes de la race de Djorhom, prince de l'Hedjaz, dont la domination avait commencé longtemps avant Jésus-Christ, indiquent que l'idolâtrie se mêlait au culte du Dieu d'Abraham. Nous citerons entre autres *Abdyâlib* (serviteur d'Yâlib), *Abdel-Madân* (serviteur de Madân). *Yâlib* et *Madân* étaient des idoles conservées dans le temple de La Mecque, la Kaaba.

Le sixième prince de la deuxième race de Djorhom (environ cent trente ans après Jésus-Christ) porte un surnom qui mérite une attention particulière. Il s'appelait Abdelmacih (*serviteur du Messie).* Cette dénomination montre assez clairement que celui qui l'a portée vivait postérieurement à notre ère, et donne à penser que Jésus-Christ lui-même était au nombre des divinités révérées dès ce temps-là dans l'Hedjaz. À l'appui de cette conjecture, on peut rappeler un fait curieux mentionné par *El-Azrâki.* Cet auteur, d'après des traditions authentiques remontant, dit-on, à des témoins oculaires, rapporte que la figure de Jésus et celle de la Vierge Marie, sculptées sur une colonne du temple de la Kaaba, étaient un des objets de l'adoration des Arabes dans les siècles antérieurs à l'Islamisme.

À mesure que la nation ismaélite se multipliait autour de La Mecque, chacune des familles que la difficulté de subsister sur un territoire trop peu étendu obligeait à chercher une autre demeure, emportait avec elle une pierre arrachée dans l'enceinte de la Kaaba et la gardait comme une relique précieuse. On érigeait cette pierre à l'endroit où la famille s'établissait, et l'on faisait à l'entour les tournées processionnelles, *tawaf,* telles qu'on les pratiquait autour de la Kaaba. Cette coutume conduisit insensiblement à adorer ces pierres elles-mêmes ou d'autres qu'ils adoptèrent.

Les historiens musulmans, en général, accusent Amr fils de Lohay, premier prince de la race khozaïte, d'avoir altéré la religion d'Abraham en y mêlant l'idolâtrie. Cependant il est démontré que le culte des fausses divinités existait dans l'Hedjaz et même à La Mecque longtemps avant lui ; mais il est constant qu'il fit adopter à ses compatriotes plusieurs idoles, entre autres celle de Hobal.

On raconte qu'ayant fait un voyage en Syrie, il passa, à son retour, par Maab, dans la contrée de Balca, ancien pays des Moabites, entre *Damas et Wadilcora.* Ce pays était habité par les Benou-Samayda ou Amila-el-Amalik. Il les vit adorer des idoles, et leur demanda ce que c'étaient que les objets de leurs hommages. Ils répondirent : « Ce sont des dieux faits à l'imitation des corps célestes et des figures humaines. Nous les implorons

dans la sécheresse, et ils nous envoient la pluie; dans le danger, et ils nous accordent leur secours. Amr les pria de lui donner un de ces dieux. Ils lui firent présent de *Hobal*. Amr l'emporta à La Mecque, et l'érigea sur la Kaaba. Il engagea ensuite ses compatriotes à adorer cette idole et à lui offrir des sacrifices, ce qu'ils firent, à son exemple.

La statue de Hobal était faite, dit-on, d'une sorte de pierre rouge ou cornaline, nommée akik : Hobal était représenté sous la figure d'un vieillard à longue barbe.

## CONSECRATION DES CHAMELLES

Lorsqu'une chamelle avait eu une femelle dans chacune de ses portées, et qu'elle arrivait à avoir dix petites femelles, elle était consacrée aux dieux. On ne la montait plus. On cessait de lui imposer des fardeaux, de la tondre ou de la traire, excepté pour offrir son lait à des hôtes ou à des pauvres. Elle était qualifiée de *Saïba* ; elle paissait librement jusqu'à ce qu'elle mourût de sa mort naturelle. Si une chamelle saïba avait encore une onzième production femelle, on fendait l'oreille à celle-ci, on lui accordait les mêmes privilèges qu'à sa mère, et on l'appelait *Bahira.*

Une chamelle qui avait eu des femelles jumelles, on l'honorait du nom de *Wacila.*

Voici la manière dont Ibn-Iskâk explique les termes de Wacila, Bahira, et Saïba.

Selon Ibn-Hishâm, on qualifiait de *Saïba* tout animal auquel la liberté et l'inviolabilité étaient données en exécution d'un vœu fait par un malade pour recouvrer la santé, ou par un voyageur pour obtenir un heureux retour. C'était ordinairement une chamelle que l'on consacrait dans ces cas.

Lorsqu'une chamelle faisait habituellement, à chaque portée, deux jumeaux ou deux jumelles, les femelles appartenaient aux dieux, et les mâles au maître de la mère : et s'il arrivait que cette mère fit une portée d'une femelle et d'un mâle, les deux petits appartenaient aux dieux, parce que la femelle communiquait à son frère jumeau son privilège d'inviolabilité. Cette femelle, selon Ibn Hichâm, était *Wacila.*

Tout cela au premier coup d'œil, paraît bizarre. On peut cependant y reconnaître autre chose que du caprice.

Le chameau est l'animal le plus utile aux Arabes. C'est leur monture en voyage, le vaisseau du désert, suivant l'expression pittoresque d'un écrivain moderne. Leurs tentes sont fabriquées avec son poil. La chair du mâle et de la femelle, et le lait de cette dernière, sont une des bases de leur alimentation. Le chameau est enfin leur principale richesse. La

multiplication de l'espèce cameline a donc dû être de tout temps l'objet particulier de leurs soins. Or, si l'on réfléchit que pour cette multiplication le grand nombre des femelles est plus nécessaire que celui des mâles, on comprendra qu'une sorte de reconnaissance, et en même temps une sagesse prévoyante, avaient pu inspirer l'idée de rendre inviolables ceux de ces animaux qui donnaient le plus de productions femelles, et d'enlever à la consommation plus de femelles que de mâles, pour les réserver, sous la protection d'un caractère sacré, à la propagation de l'espèce.

L'anecdote suivante montre la finesse de perception et la sagacité qui caractérisent la race arabe :

*Nizâr* fut le père des principales tribus de l'Hedjâz et du Nedjed. Ses enfants furent *Iyâd, Anmâr, Rabîa* et *Modhâr* (nés vers l'an 31 avant J.C.). Quelques généalogistes, regardent Iyâd et Anmâr comme fils de Maâdd ; mais l'opinion qui les range parmi les fils de Nizâr est toute généralement suivie.

On raconte, au sujet de ces quatre fils de Nizâr, une anecdote peu historique, sans doute, mais qu'il n'est pas utile de reproduire, parce qu'il y est fait souvent allusion dans les ouvrages de littérature arabe.

Nizâr, dit-on, se sentant près de mourir, appela Modhar, Rabia, Iyâd, Anmâr, et leur dit : « Mes enfants, je donne à Modhar cette tente de cuir rouge ; à Rabîa, ce cheval bai-brun et cette tente noire ; cette esclave à cheveux gris est pour Iyâd ; Anmâr prendra ce sac d'argent et ce mobilier. S'il s'élève entre vous des difficultés pour le partage de mes biens, rapportez-vous-en à la décision d'Afâ le Djorhomite, qui habite Nadjirân. » Les frères ayant eu, en effet, des contestations relativement à l'héritage de leur père, se mirent en marche pour se rendre auprès d'Afâ.

Sur la route, Modhar apercevant un cham dont l'herbe avait été en partie broutée, dit aussitôt : « Le chameau qui est venu paître ici est borgne. – Il penche d'un côté plus que de l'autre, » dit Rabîa, Iyâd ajouta : « Il n'a pas de queue, » et Anmâr dit : « Il est d'un caractère inquiet et farouche. »

Lorsqu'ils se furent avancés un peu plus loin, ils rencontrèrent un homme qui avait perdu un chameau et le cherchait. Cet homme leur demanda s'ils n'avaient point vu sa bête. « N'est-ce pas un chameau ? dit Modhar. – Ne penche-t-il pas d'un côté plus que de l'autre ? dit Rabîa. – N'est-il pas sans queue ? n'a-t-il pas un caractère inquiet et farouche ? continuèrent Iyâd et Anmâr, - Oui, répondit l'homme, c'est bien là le signalement de mon chameau. Indiquez-moi ce qu'il est devenu. - Nous ne l'avons pas vu, répliquèrent les autres frères. – C'est impossible ! s'écria le propriétaire. Puisque vous le dépeignez si

exactement, vous l'avez vu, vous l'avez pris peut-être, et c'est de vous que je le réclame. » En parlant ainsi, il s'attacha à leurs pas et les accompagna jusqu'à Nadjrân. S'étant présenté avec eux devant Afà, qui était le juge des Arabes, il exposa le fait. « Comment avez-vous pu, dit Afà aux quatre frères, tracer le portrait d'un animal que, à vous en croire, vous n'avez pas vu ? » Mohar répondit : « J'ai remarqué que le chameau avait brouté sur une moitié seulement du champ et qu'il n'avait pas touché l'autre moitié ; j'en ai conclu qu'il était borgne ». Rabia dit : « Je me suis aperçu que l'un des pieds de devant avait laissé sur le sol des traces bien imprimées, tandis que les traces de l'autre pied étaient mal formées ; de là, j'ai tiré la conséquence que l'animal penchait d'un côté. – Pour moi, dit Iyàd, j'ai deviné qu'il n'ait pas de queue, parce que ses crottins étaient réunis en tas ; au lieu qu'ils auraient été éparpillés par le mouvement de sa queue, s'il en avait eu une. » Anmâr ajouta : « j'ai observé que le chameau, après avoir commencé à paître dans des endroits dont l'herbe était bonne et abondante, les avait abandonnés pour aller çà et là brouter sur des points où l'herbe était maigre et de qualité inférieure ; cet indice m'a fait connaître qu'il était d'un caractère inquiet et farouche. » Le juge fut charmé de la sagacité des quatre frères, et dit au plaignant : « Ces hommes n'ont pas vu ton chameau ; va le chercher ailleurs[1]. »

Les fils de Nizâr expliquèrent ensuite à Afà le motif particulier qui les amenait, et lui répétèrent les dernières paroles de leur père, en le priant de faire entre eux le partage de la succession. Afà leur dit : « Tout ce qui, dans les biens de votre père, ressemble par la couleur à la tente rouge appartiendra à Modhar. Rabia, auquel a été donné le cheval bai-brun et la tente noire, aura tout ce qui est d'une couleur analogue. Avec l'esclave à cheveux gris, tout ce qui est de couleur grise sera pour Iyâd ; j'adjuge à Anmâr l'argent et le reste de l'héritage. » En conséquence, Modhar prit pour sa portion, dans les biens de Nizâr, l'or, les chameaux roux et le vin, Rabia eut les chevaux, dont la plupart étaient bruns. Le lot d'Iyâd fut le bétail gris, moutons et chèvres ; Anmâr, à qui était dévolu le restant de la succession, fut appelé depuis *Andmâr-el-Fadhl* (Anmâr du reste). Ses frères reçurent les surnoms de *Modhar-el-Hamrâ* (Modhar de la tente rouge, *Rabîat-el-Faras* (Rabia du cheval) et *Iyâd-el- Chamtâ* (Iyaàd de l'esclave grisonnante)[2]. Tous les fils de Nizâr eurent une postérité nombreuse.

On lit dans le *Kitab-al-Aghani* le récit suivant d'une aventure de Zayd-el-Khayl avec un voleur de la tribu de Chayban, c'est le voleur lui-même qui parle : « Des malheurs m'avaient réduit à la misère. Je menai

---

[1] Note de l'Editeur. Voltaire a probablement eu connaissance de cette anecdote, qu'il a imité et embellie dans le conte de *Zadig*.

[2] Note de l'Auteur : Voy. Proverbes de Meïdâni, trad. Par M. Quatremère, *Journal asiatique*, mars 1838, p.246-251.

ma femme et mes enfants à la ville de Hira, et leur dis: Restez ici, et implorez l'humanité du roi ; et il ne vous laissera pas mourir de faim. Pour moi, je vais tenter la fortune, et je jure de revenir avec du butin ou de périr ». Je partis muni d'une petite provision de vivre. A la fin de la première journée, je vis un superbe cheval qui paissait, avec des entraves aux pieds, à quelque distance d'une tente isolée. Personne ne paraissait le surveiller, je conçus l'idée de m'en emparer. J'allais lui ôter ses entraves et sauter sur son dos, quand ces mots prononcés par une voix menaçante : « Fuis, ou tu es mort ! », m'obligèrent de détaler au plus vite.

Je marchai ensuite pendant six jours, sans qu'aucune chance favorable s'offrit à moi. Le septième, j'arrivai en un lieu où une grande et belle tente était dressée près d'un parc à chameau actuellement vide. Je me dis à moi-même : « Ce parc se remplira ce soir. Il y a ici quelque chose à faire ». Je plongeai mes regards dans l'intérieur de la tente. Un seul homme y était assis ; c'était un vieillard courbé sous le poids de l'âge. Je me glissai furtivement derrière lui, et me blottis dans un coin. Au coucher du soleil, un cavalier semblable à un colosse, monté sur un puissant cheval, parut devant la tente, escorté de deux esclaves noirs. Il ramenait du pâturage cent chamelles avec un étalon et un troupeau de brebis. Le cavalier dit à l'un des nègres de traire une chamelle qu'il lui désigna, et de donner à boire au scheikh. L'esclave obéit, apporta une jatte de lait qu'il plaça près du vieillard, et se retira. Le vieillard but lentement deux ou trois gorgées, et posa le vase à terre. Dévoré d'une soif ardente, je ne pus résister au désir de la satisfaire. J'étendis doucement la main, saisis la jatte, et avalai le reste du lait. Un instant après, le nègre revint, emporta la jatte, et voyant qu'elle était vide, il dit au cavalier : « Mon maître, il a tout bu. – Tant mieux, répliqua le cavalier ; eh bien, trais cette autre chamelle ». Bientôt une seconde jatte de lait fut présentée comme la première fois au vieillard. Il ne fit qu'y tremper ses lèvres, et la remit à côté de lui. Je la saisis encore, et j'en bus seulement la moitié pour ne pas éveiller le soupçon. Le nègre, étant venu la reprendre, dit à son maître : « Il en a laissé, il n'a plus soif. » Pendant ce temps les chamelles étaient entrées dans le parc, et s'étaient couchées autour de leur étalon. Une brebis avait été tuée, et rôtissait devant un feu pétillant. Le meilleur morceau fut servi au scheikh, qui soupa seul ; le cavalier mangea hors de la tente avec ses deux nègres.

Quand ils furent tous endormis, et que le bruit de leur respiration m'eut fait connaître que leur sommeil était profond, je sortis de ma cachette, j'entrai dans le parc, et, allant droit à l'étalon, je le débarrassai de son entrave, *ikâl* ; je le montai, et le poussai dans la direction de Hîra. Les chamelles suivirent le mâle, et je m'éloignai rapidement avec ma

capture. Je cheminai toute la nuit ; lorsque le soleil se leva, je regardai derrière moi ; je ne découvris personne. Plein d'espoir, je pressai le pas, me retournant de temps en temps pour voir si j'étais poursuivi. Vers midi, j'aperçus au loin un objet qui s'approchait avec la vitesse d'un oiseau. En ce moment l'objet prit la forme d'un cavalier ; enfin je reconnus le guerrier et le cheval que j'avais vus la veille. Aussitôt je sautai à terre, j'entravai l'étalon, et me plaçant entre le troupeau immobile et mon adversaire, je vidai mon carquois à mes pieds et préparai mon arc. Le cavalier s'arrêta à une petite portée de flèche et me cria : « Délie la jambe de ce chameau et sauve-toi. – Non, répondis-je, j'ai juré à ma femme et à mes enfants de revenir avec du butin ou de périr. – En ce cas, tu es mort, dit-il ; obéis. – Non, répétai-je, je saurai défendre ma prise. - Insensé ! s'écria-t-il, ta perte est certaine. En veux-tu la preuve ? ajouta-t-il en prenant son arc, fais cinq nœuds à la longe du chameau, et laisse-la pendre. » Désirant juger de son adresse, j'exécutai ce qu'il m'indiquait. « Maintenant, dit-il, lequel de ces nœuds veux-tu que je perce de ma flèche ? » Je désignai celui du milieu. À l'instant la flèche partit et le traversa. Puis en un clin d'œil quatre autres flèches décochées avec la même justesse vinrent successivement frapper les autres nœuds, et alors je détachai l'entrave du chameau, et, croisant les mains, je restai dans l'attitude d'un homme qui se rend prisonnier. Le cavalier vint à moi, me désarma, et m'ayant fait monter en croupe, il chassa devant lui l'étalon toujours fidèlement suivi par les femelles, et regagna sa tente.

Que penses-tu que je vais faire de toi ? me demanda t-il en arrivant. – Hélas ! répondis-je, j'ai tout lieu de craindre un traitement rigoureux. » Le matin, en découvrant le vol des chamelles, il avait compris que la quantité plus qu'ordinaire de lait présenté la veille au vieillard avait dû être bue en partie par le voleur caché dans la tente. « Est-ce que tu crois, dit-il, que je sévirai contre un homme qui était hier soir le convive de mon père Mohalhil ? – Ton père Mohalhil ! m'écriai-je ; tu es donc Zayd-el-Khayl ? – Oui, dit-il. Un guerrier tel que toi, continuai-je, doit avoir l'âme généreuse. » Il répondit : « Bannis toute crainte. Si ces chamelles étaient ma propriété, je te les abandonnerais volontiers. Mais elles appartiennent à la fille de Mohalhil ; je ne puis en disposer. Au reste, demeure ici quelques jours ; je suis sur le point d'entreprendre une expédition. »

En effet, il se mit en campagne le lendemain. Peu de jours après, il revint ramenant cent chameaux qu'il avait enlevés aux Benou-Nomayr. Il m'en fit présent, et me congédia en me donnant une escorte qui m'accompagna jusqu'à Hîra.

CAUSSIN DE PERCEVAL,
Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'islamisme.

# LES POETES ARABES AVANT MAHOMET ET LES MOALLACAS (Page 72).

... D'un côté, l'amour de la vengeance et ses excès, la loi du talion imposée à tous, le besoin d'égalité, la rapine et le brigandage justifiés par la victoire, l'adresse et la force substituée au droit ; de l'autre, l'hospitalité pratiquée avec une admirable abnégation, une soif ardente de renommée, ce mobile des plus belles actions et des plus grands crimes : tel était le spectacle que présentait l'Arabie ; la passion y jouait le principal rôle, et l'on pouvait aisément prévoir que le jour où ces esprits bouillants et aventureux se porteraient vers un objet unique, ils prendraient un élan irrésistible. Pour arriver à un tel résultat, deux conditions étaient encore nécessaires, l'uniformité de langage et l'unité de religion ; la première était en partie obtenue.

En effet, les Arabes en obéissant à leurs seuls instincts, avaient préparé la fusion en une seule langue des dialectes de leurs nombreuses tribus. Jaloux de transmettre à leurs descendants le souvenir de leurs exploits, ils aimaient la poésie qui leur en fournissait le moyen, et voulaient que leur gloire pût se répandre dans toute la péninsule. Mais les auteurs du Nedjed et de l'Hedjaz n'étaient pas compris par ceux de l'Yémen ; les tribus d'un même pays elles-mêmes ne faisaient pas toujours usage de termes identique. Les poètes reçurent la mission de créer une langue plus générale.

Leurs vers, récités partout, fixèrent les mots destinés à représenter irrévocablement les idées ; lorsque plusieurs familles appliquaient deux expressions différentes à la même pensée, on adoptait celle que le poète avait choisie, et la langue arabe se forma peu à peu. On comprit en même temps les avantages de la civilisation ; l'on rendit aux travaux de l'esprit l'estime qui leur est due et qu'on n'avait accordée jusqu'alors qu'aux triomphes de la force physique.

Il y eut des assemblées générales où l'on apprenait à se connaître et à s'aimer. Ces assemblées, qui se tenaient à Ocazh, petite ville située entre Taëf et Nakhla, à trois journées de La Mecque, à Macjna, et à Dzou'l-Medjaz, derrière le mont Arafat, n'étaient véritablement que des congrès de poésie ; du reste, malgré la simplicité qui y régnait, rien n'était plus imposant : c'était comme aux jeux olympiques.

Devant un auditoire silencieux et recueilli, se levait un guerrier à la démarche fière : aucune dignité, aucun ornement n'indiquait qu'il eût un rang supérieur, et pourtant tous les yeux étaient tournés vers lui. Il montait sur un tertre, et là, d'une voix sonore, sans autre secours que celui de l'inspiration ou d'une mémoire prodigieuse, il récitait un poème entier. Tantôt il chantait ses hauts faits, la noblesse de sa tribu; tantôt il dépeignait les plaisirs de la vengeance, tantôt les douceurs de l'hospitalité, tantôt le courage, toujours l'honneur. D'autre fois, il s'arrêtait à peindre les merveilles de la nature, les solitudes du désert, les oasis si désirées, la légèreté de la gazelle.

Suspendus à ses lèvres, les auditeurs se laissaient aller à tous les sentiments que le poète voulait leur inspirer : sur leur figure attentive se peignait l'admiration pour le héros patient dans l'adversité, et le mépris pour le lâche. Ils ne dissimulaient point leurs sentiments, et le poète, puisant une énergie plus vive encore dans cet aveu de sa puissance, reprenait son récit avec un nouvel enthousiasme.

Doués d'une autorité sans égale, les poètes arabes devaient être les historiens de leur pays avant Mahomet ; maîtres de l'opinion, ils élevaient ou abaissaient à leur gré les différentes tribus; aussi étaient-ils craints et respectés.

Leurs œuvres, quand elles avaient été accueillies au congrès d'Ocazh, étaient écrites en lettres d'or sur les toiles d'une étoffe précieuse, et suspendues dans la Kaaba pour être conservées à la postérité.

Grâces à ce soin, sept poèmes ou *moàllacàs* sont parvenus jusqu'à nous et le nom de leurs auteurs est encore célèbre.

Ce sont Imroulcaïs, mort en 540 ; Tarafa[1], mort en 564 ; Amrou, mort en 622 ; Harith, né en 540 ; Lebid, mort en 662 ; Zohéir, mort en 627, et Antarra ou Antar, mort en 615. Antara surtout, qui personnifie très bien toute cette poésie antéislamique.

Les Arabes, le soir, sous la tente, écoutent avec délices ses compositions merveilleuses, qui joignent aux charmes d'un récit touchant et dramatique une mélodie douce et passionnée ; ils y trouvent réunis tous les sentiments, toutes les passions qui peuvent les animer, dans une langue qui semble avoir été créée uniquement pour les exprimer. La

[1] Note de l'Editeur : Tarafa, vit à la cour des Sassassinides. Pour avoir écrit une satire contre le roi, il est mis à mort, *in* Mohamed Essad Bey, *op. cit* , p 28.

*moàllacà* de Harith-ben-Hillizé rappelle le différend des Bacrites et des Taghlibites, les combats où ses adversaires ont eu le dessous, les affronts qu'ils ont reçus et qui sont restés impunis. Zobéir célèbre la réconciliation des Abs et des Dhobyan. Amr ou Amrou, fils de Cothoum, fait un éloge emphatique de la tribu des Taghlabites en général, et la famille de Djorhom en particulier.

Les *moàllacàs* d'Imroulcaïs, de Tarafa, d'Antara et de Lebid ont un autre caractère, c'est une suite de tableaux où se peint l'imagination de l'auteur ; les riches détails, les comparaisons variées, les figures hardies dont ces poèmes sont semés, ont servi de modèle aux écrivains des siècles suivants. Imroulcaïs, né vers l'an 500, avait longtemps mené une vie errante. Son père était le chef des Abou-Asad ; il périt assassiné, et Imroulcaïs, pour venger sa mort, s'adressa inutilement aux Arabes nomades du désert, aux princes du Yémen et à l'empereur Justinien ; il expira lui-même près d'Ancyre, peut-être empoisonné.

Tarafa eut une destinée plus cruelle encore : ayant encouru la disgrâce du roi de Hîra, Amr, fils de Hind et de Moundhir III qui l'avait accueilli avec faveur, il fut enterré vivant, à peine âgé de vingt ans.

Antara[1] qui s'illustra par ses exploits et son génie poétique, n'eut pas des aventures moins surprenantes; fils de Cheddad et d'une esclave abyssinienne, il suivit d'abord le sort de sa mère ; déclaré libre au milieu d'une action sanglante, il fit des prodiges de valeur et devint un véritable héros ; ses hauts faits ont donné naissance à un roman moderne très populaire en Orient, et qui ne comprend pas moins de trente-quatre volumes in– 4°.

L'auteur, Sayyid-Youssef, fils d'Ismaïl, a fait une peinture exacte de l'existence des Arabes du désert, dont il décrit avec une verve singulière les vertus et les vices, introduisant dans son récit les événements et les personnages les plus remarquables du siècle de Mahomet.

Antara fut tué dans un âge avancé par un Arabe de la tribu de Nebhan, nommé Wizr, qui fut un des députés envoyés au prophète en 629 par les Benou-Tay.

---

[1] Note de l'Editeur. Antara Ibn Chaddad. Il a pour mère une esclave noire, ce qui lui fait écrire : *Ma naissance m'a fait noble à demi, mon épée pourvoit au surplus. In* Mohammed Essad bey, *op. cit.* p. 29.

À côté des sept poètes qui eurent l'honneur d'attacher leur nom aux *moàllacàs,* se trouvent des hommes d'un mérite aussi éminent, parmi lesquels nous devons mentionner les deux Mourrakisch qui prirent part à la guerre de Bacous ; Schanfara, de la tribu d'Ard, Taabbata-Scharran ; Nabigha-Dhobyani, qui se concilia ssuccessivement la faveur des rois de Hîra et des princes ghassanides, et qui vécut jusqu'au commencement du septième siècle de notre ère ; enfin Dourayd, fils de Simma, qui périt à la bataille de Honaïn, après avoir atteint une extrême vieillesse.

SEDILLOT, *Histoire des Arabes.*

# CHARTE DONNEE PAR MAHOMET A MEDINE ALLIANCE AVEC LES JUIFS (Page 72).

Tous les musulmans issus de Coresch ou d'Aus et de Khazradj, et tous les individus, de quelque origine qu'ils soient, qui font cause commune avec eux, forment un seul et même corps de nation.

– Les Coreischites émigrés se cotiseront entre eux pour payer le prix du sang versé par l'un deux ; ils rachèteront ceux des leurs qui seraient fait prisonniers.

– Il en sera de même de quelques autres tribus ; chacune se cotisera pour payer le prix du sang versé par un de ses membres, et racheter ceux des siens qui seraient faits prisonniers.

– Tout musulman qui est dans l'impuissance d'acquitter une rançon ou une amende a droit d'être assisté par ses frères.

– Un musulman ne tuera point un musulman pour venger la mort d'un infidèle.

– Un musulman ne prendra point le parti d'un infidèle contre un musulman.

– Le croyant puissant doit respecter dans le faible la protection de Dieu, qui couvre également tous les musulmans.

– Les croyants sont tous des alliés les uns des autres ; cette alliance est plus étroite que toutes celles qu'ils pourraient avoir avec des hommes étrangers à leur religion.

– L'état de paix ou de guerre est commun à tous les musulmans ; nul d'entre eux n'a droit de conclure de paix particulière avec les ennemis de ses coreligionnaires.

– Aucun idolâtre ou juif ne peut protéger contre les musulmans les biens ou les personnes des Coreischites idolâtres.

– Les juifs qui s'attachent à nous seront à l'abri de toute insulte ou vexation ; Ils ont droit à notre assistance et à nos bons offices.

– Les juifs des diverses branche d'Auch et de Kazradj, les Chatba, les Thalabat-ibn-el-Ghityoun, et tous autres domiciliés à Yathreb, forment avec les musulmans un seul et même corps de nation. Ils professeront librement leur religion, comme les musulmans la leur. Les clients et amis de ces juifs jouiront comme eux-mêmes d'une entière sécurité.

– Ceux-là seulement qui se rendraient coupables de quelque crime seront poursuivis et punis.

– Les Juifs devront se joindre aux musulmans pour défendre Yathred contre tout ennemi qui viendrait l'attaquer.

– Tant que les musulmans auront des ennemis à combattre, les juifs contribueront avec eux aux frais de la guerre.

– L'intérieur d'Yathreb devient un lieu sacré pour tous ceux qui acceptent cette charte.

– Les protégés ou alliés des musulmans et des juifs seront respecté comme eux-mêmes.

– Tous les vrais croyants doivent frapper de réprobation l'auteur d'un crime, d'une injustice, d'un désordre. Nul ne soutiendra le coupable fût-il son plus proche parent.

– Celui qui tuera un musulman sans motif légitime sera soumis à la peine du talion, à moins que les parents du mort ne se contentent de recevoir le prix du sang. Tous les musulmans sont tenus de se réunir contre le meurtrier. Que la malédiction de Dieu tombe sur quiconque donnerait assistance ou refuge au criminel !

– Toute contestation qui pourrait surgir à l'avenir entre ceux qui acceptent la présente charte sera soumise à la décision de Dieu et de Mahomet.

Caussin de Perceval (*ouvrage cité*).

## OPINION DE GOETHE SUR MAHOMET (Page 281).

Voici comment le plus grand poète et un des philosophes rationalistes des plus judicieux de l'Allemagne parle de Mahomet :

« Ce fut ainsi, dit-il, que se conçut l'idée de rechercher, dans la série des événements réels dont se compose la vie de Mahomet, une peinture dramatique de ces tentations si vivement présentés à mon esprit, et qui, déterminées par une noble impulsion, finissent le plus souvent par le crime. Jamais je n'avais pu voir un imposteur dans ce prophète de l'Orient. Je venais de lire avec le plus vif intérêt et d'étudier son histoire. Je me trouvais donc tout préparé pour l'exécution de mon projet. Mon plan se rapprochait des formes du drame régulier, vers lesquelles me ramenait déjà mon inclination, quoique j'y fisse, avec une certaine réserve, usage de cette liberté récemment acquise à notre théâtre, de disposer librement du temps et lieux.

« La pièce commence par un hymne que prononce Mahomet. Seul au milieu de la nuit la plus brillante, il salue d'abord, la multitude des étoiles, comme autant de divinités. La planète favorable de Gad (notre Jupiter) s'élevant alors sur l'horizon, il lui rend alors un hommage spécial, comme à la reine de tous ces astres. Peu après la lune se meut et brille à son tour : elle captive quelque temps les yeux et le cœur du pieux adorateur de la nature, qui bientôt ranimé et sentant sa vie se renouveler à l'éclatante apparition du soleil, se répand en hommages nouveaux ; mais cette succession des astres, quelque satisfaction qu'elle lui inspire, laisse encore son cœur en proie aux désirs. Il sent qu'il y a encore au-delà quelque chose de plus grand, et c'est alors qu'il s'élève jusqu'au Dieu unique, éternel, infini, à qui tous les êtres finis doivent l'existence. J'avais composé cet hymne avec le plus vif enthousiasme : il s'est perdu. Mais ce pourrait encore être le sujet d'une cantate, qui offrirait au compositeur un vaste champ pour une grande variété d'expression. Il faudrait, et c'était mon intention, qu'il se pénétrât bien de la situation de Mahomet, conducteur de caravane, entouré de sa famille et de sa tribu. Il trouverait dans cette multitude des moyens suffisants pour faire alterner les voix et former un beau chœur.

« Après que Mahomet s'est ainsi converti lui-même, il fait part de ses sentiments et de ses croyances à sa famille. Sa femme et Ali deviennent ses zélés prosélytes. Au second acte, il s'efforce de propager sa religion dans sa tribu, et Ali le seconde avec la plus vive ardeur. C'est alors que se manifestent l'enthousiasme et l'aversion, suivant la différence des caractères. La discorde éclate, la lutte devient violente, et Mahomet est obligé de fuir. Au troisième acte, il triomphe de ses adversaires, fait

adopter sa religion comme culte public, et purifie la Kaaba des idoles qui la souillaient. Mais ne pouvant tout dompter par la force, il a recours à la ruse. Les moyens humains se développent et s'étendent. Le but divin est oublié, et la lumière céleste s'obscurcit. Au quatrième acte, Mahomet poursuit le cours de ses conquêtes. Sa doctrine lui sert plutôt de prétexte qu'elle n'est pour lui un but. Il a recours à tous les moyens de succès, sans reculer même devant les cruautés. Une femme, dont il a fait périr le mari, lui donne du poison. Au cinquième acte, il en éprouve de l'effet. Son génie sublime, son repentir, son retour à des sentiments plus dignes de lui, le font admirer. Il épure sa doctrine, consolide sa puissance, et meurt.

« Tel était le dessein d'un ouvrage qui fut longtemps le sujet de mes méditations ».

*Correspondance de Goethe*

# Sommaire

Introduction

Avertissement

Livre premier

Livre deuxième

Pièces complémentaires

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique - 14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 26663 - Dépôt légal : octobre 2005 - *Imprimé en France*